

CŒUR DE DANOISE

PAR CHANTAL

M. Bae



1 fr. 50



Éditions du
Petit Echo de la Mode
1, Rue Gazan, PARIS (XIV^e)

Publications périodiques de la Société Anonyme du "Petit Écho de la Mode",
1, rue Gazan, PARIS (XIV^e).

Le PETIT ÉCHO de la MODE

paraît tous les mercredis.

32 pages, 16 grand format (dont 4 en couleurs) par numéro

Deux grands romans paraissant en même temps. Articles de mode.

:: Chroniques variées. Contes et nouvelles. Monologues, poésies. ::

Causeries et recettes pratiques. Courriers du Docteur, de l'Avocat, etc.

Le numéro : 0 fr. 40. Abonnement d'un an : 18 fr. 50 ; six mois : 10 fr.

RUSTICA

Journal universel illustré de la campagne

paraît tous les samedis.

32 pages illustrées en noir et en couleurs.

Questions rurales, Cours des denrées, Elevage, Basse-cour, Cuisine,

Art vétérinaire, Jardinage, Chasse, Pêche, Bricolage, T. S. F., etc.

Le numéro : 0 fr. 50. Abonnement d'un an : 20 fr. ; six mois : 12 fr.

LA MODE FRANÇAISE

Journal de patrons, paraît tous les samedis.

16 pages, dont 6 en couleurs, plus 4 pages de
roman en supplément et un patron spécial dessiné.

Nouvelles, chroniques, recettes, etc.

Le numéro : 0 fr. 75. Abonnement d'un an : 27 fr. ; six mois : 14 fr.

MON OUVRAGE

Journal d'Ouvrages de Dames paraissant le 1^{er} et le 15 de chaque mois.

Le numéro : 0 fr. 60. Abonnement d'un an : 14 fr. ; six mois : 8 fr.

LISETTE, Journal des Petites Filles

paraît tous les mercredis. 16 pages dont 4 en couleurs.

Le numéro : 0 fr. 25. Abonnement d'un an : 12 fr. ; six mois : 7 fr.

PIERROT, Journal des Garçons

paraît tous les jeudis. 16 pages dont 4 en couleurs.

Le numéro : 0 fr. 25. Abonnement d'un an : 12 fr. ; six mois : 7 fr.

GUIGNOL, Cinéma de la Jeunesse

La plus beau magazine hebdomadaire pour fillettes et garçons.

Le numéro de 52 pages illustrées : 1 franc.

Abonnement d'un an : 45 francs ; six mois : 23 francs.

La COLLECTION PRINTEMPS

Romans d'aventures pour la jeunesse.

Paraît le deuxième et le dernier dimanche de chaque mois.

Le joli volume de 64 pages sous couverture en couleurs : 0 fr. 50.

Abonnement d'un an : 12 francs.

SPÉCIMENS GRATUITS SUR DEMANDE

LISTE DES PRINCIPAUX VOLUMES
PARUS DANS LA COLLECTION

"STELLA"

- Mathilde ALANIC : 4. *Les Espérances*. — 56. *Monelle*.
 Pierre ALCIETTE : 246. *Lucile et le Mariage*.
 Théo d'AMBLENY : 299. *Bruyères blanches*.
 Claude ARIELZARA : 258. *Printemps d'amour*.
 A. et C. ASKEW : 239. *Barbara*.
 Marc AULÈS : 253. *Tragique méprise*. — 288. *Nadia*.
 A. BAUDIGNÉCOURT : 301. *Routes incertaines*.
 M. BEUDANT : 231. *L'Anneau d'opales*.
 BRADA : 91. *La Branche de romarin*.
 Yvonne BRÉMAUD : 240. *La Brève Idylle du professeur Maindrez*.
 Jean de la BRÈTE : 3. *Rêver et Vivre*.
 André BRUYÈRE : 223. *Le Jardin bleu*. — 254. *Ma cousine Raisin-Vert*. — 306. *Sous la Bourrasque*.
 Anda CANTEGRIVE : 252. *Lyne-aux-Roses*.
 R.-N. CAREY : 230. *Petite May*. — 244. *Un Chevalier d'aujourd'hui*.
 François CASABE : 286. *La Maison de nacre*.
 Thérèse CASEVITZ : 303. *Chacun son bonheur*.
 Mme Paul CERVIERES : 229. *La Demoiselle de compagnie*.
 CHAMPOL : 67. *Noëlle*. — 209. *Le Vœu d'André*. — 216. *Péril d'amour*.
 Comtesse CLO : 277. — *L'Inévitable*.
 M. de CRISENOY : 298. *L'Eau qui dort*.
 Eric de CYS et Jean ROSMER : 248. *La Comtesse Edith*.
 Manuel DORÉ : 226. *Mademoiselle d'Hervic, mécano*. — 275. *Une petite reine pleurait*.
 H.-A. DOURLIAC : 261. *Au-dessus de l'amour*. — 280. *Je ne veux pas aimer !*
 Geneviève DUHAMELET : 208. *Les Inépousées*.
 Victor FÉLI : 127. *Le Jardin du silence*.
 Jacques des FEUILLANTS : 305. *Madame cherche un gendre*.
 Marthe FIEL : 268. *Le Mari d'Emilie*.
 Zénaïde FLEURIOT : 313. *Loyauté*.
 Mary FLORAN : 32. *Lequel l'aimait ?* — 63. *Carmenella*. — 83. *Meurtre par la vie !* — 142. *Bonheur méconnu*. — 173. *Orgueil vaincu*. — 200. *Un an d'épreuve*.
 Jacques des GACHONS : 148. *Comme une terre sans eau...*
 Pierre GOURDON : 242. *Le Fiancé disparu*. — 302. *L'Appel du passé*.
 Jacques GRANDCHAMP : 176. *Maldonne*. — 232. *S'aimer encore* — 267. *La Malle des Iles*.
 Jean HÉRICART : *Les Cœurs nouveaux*.
 M.-A. HULLET : 259. *Seule dans la vie*. — 289. *Les Cendres du cœur*.
 Jean JÉGO : 228. *Mieux que l'argent*.
 Renée KERVADY : 287. *Cruel Devoir*.
 H. LAUVERNIÈRE : 271. *En mariant les autres*. — 292. *Un Etrange Scroet*.
 Geneviève LECOMTE : 273. *Les Roses d'automne*.

(Suite au verso.)

Principaux volumes parus dans la Collection (suite).

- Hélène LETTRY : 265. *Fleur sauvage*. — 296. *Denise*.
Yvonne LOISEL : 262. *Perlette*.
Jean MAUCLÈRE : 193. *Les Liens brisés*. — 304. *Le Mystérieux Chemin*.
Edith METCALF : 260. *Le Roman d'un joueur*.
Magali MICHELET : 217. *Comme jadis...*
Anne MOUANS : 250. *La Femme d'Alain*. — 266. *Dettes sacrées*. — 281. *Plus haut !*
José MYRE : 237. *Sur l'honneur*.
Berthe NEULLIÈS : 264. *Quand on aime...*
Claude NISSON : 297. *A la lisière du bonheur*.
O'NEVÈS : 291. *La Brèche dans le mur*.
Florence O'NOLL : 295. *La Vasque aux colombes*.
Charles PAQUIER : 263. *Comme la fleur se fane*.
Marguerite PERROY : 285. *Impossible Amitié*.
Alice PUJO : 2. *Pour lui !* (Adapté de l'anglais).
Claude RENAUDY : 257. *L'Aube sur la montagne*.
A. de ROLIAND : 269. *Entre deux cœurs*. — 283. *Un Déguisement*.
Jean ROSMER : 290. *Le Silence de la comtesse*.
SAINT-CÉRÉ : 307. *Sœur Anne*.
Isabella SANDY : 49. *Margla*.
Pierre de SAXEL : 270. *Le Secret*. — 284. *Une Belle-Mère à tout faire*.
Norbert SEVESTRE : 11. *Cyranelle*.
Jean THIÉRY : 282. *Celui qu'on oublie*.
Marie THIÉRY : 279. *La Vierge d'Ivoire*.
Léon de TINSEAU : 117. *La Finale de la Symphonie*.
T. TRILBY : 21. *Rêve d'amour*. — 29. *Printemps perdu*. — 36. *La Petitiote*. — 42. *Odette de Lymaille, femme de lettres*. — 50. *Le Mauvais Amour*. — 61. *L'Inutile Sacrifice*. — 80. *La Transfuge*. — 97. *Arlette, jeune fille moderne*. — 122. *Le Droit d'aimer*. — 144. *La Roue du moulin*. — 163. *Le Retour*. — 189. *Une toute petite Aventure*.
Maurice VALLET : 225. *La Cruelle Victoire*.
C. de VÉRINE : 255. *Telle que je suis*. — 274. *La Chanson de Gisèle*.
A. VERTIOL : 276. *La Revanche de Nysette*.
Vesco de KEREVEN : 247. *Sylvia*.
Max du VEUZIT : 256. *La Jeannette*.
Jean de VIDOUZE : 278. *Les Nouveaux Maîtres*.
Patricia WENTWORTH : 293. *La Fuite éperdue*.
C.-N. WILLIAMSON : 227. *Prix de beauté*. — 251. *L'Eglantine sauvage*. — 300. *Etre princesse !*

== IL PARAÎT DEUX VOLUMES PAR MOIS ==

Le volume : 1 fr. 50 ; franco : 1 fr. 75.
Cinq volumes au choix, franco : 8 francs.

CHANTAL

COEUR
DE
DANOISE



COLLECTION STELLA

Éditions du "Petit Écho de la Mode"
1, Rue Gaxan, Paris (XIV^e)

COEUR DE DANOISE

PREMIÈRE PARTIE

I

La lande s'étendait au loin, blanche et grise sous la buée qui montait du sol. Cette neige molle, qui se défaisait au souffle du vent, ne résistait pas encore sous le pied, et les touffes d'ajoncs la perçaient de leurs aiguilles.

Ebba, sur le bord de la route, secoua ses bottes mouillées et soupira; ce mois de novembre lui semblait plus triste que l'automne des années précédentes. Les premières chutes de neige annonçaient le long ensevelissement de la terre, mais, peu compactes, elles n'apportaient pas encore les joies enivrantes du patinage et du ski. Elles imprégnaient seulement l'atmosphère de silence, de vide, d'un ennui qui pesait sur les êtres humains. Ebba se mit à chanter pour vaincre cette impression.

La jeune fille marchait dans un chemin creusé d'ornières qui longeait le fjord. Elle posait le pied

sur les pierres et les mottes de terre saillantes, évitant les creux où la neige s'était amassée. Le jour tombait et ne jetait plus qu'une confuse lueur sur le sol et la mer.

Ebba avait hâte de sortir de cette pesanteur, de retrouver le feu, la lampe, les visages familiers. Elle pressa le pas et ressentit tout à coup une vive douleur à la cheville, qui la fit tomber sur les genoux. Elle essaya inutilement de se relever. Son pied avait porté à faux dans ce mauvais chemin caillouteux : elle s'était donné une entorse. Elle défit sa chaussure, se massa la cheville déjà enflée avec une poignée de neige et attendit du secours.

Alors qu'elle se demandait combien de temps il lui faudrait rester étendue à grelotter sur le sol, elle aperçut une ombre dans le crépuscule.

— Harold ! appela-t-elle avec force.

Le passant tressaillit, car Ebba, couchée sur la route, n'était qu'une forme confuse entre d'autres formes que la nuit grandissante rendait plus confuses encore. Mais elle agita son écharpe et il la reconnut.

— Ebba Undeborg, je ne me trompe pas ! Que faites-vous là ?

— J'attendais que le bon Samaritain se présentât sous vos traits ou sous ceux d'un autre. Je me suis foulé la cheville, je ne puis marcher qu'à cloche-pied. Aidez-moi à me relever, nous ferons le reste du chemin ensemble.

Il se pencha sur elle, mais dès qu'elle fut debout, elle fit une grimace de douleur malgré son courage.

— Je vais vous porter, dit Harold simplement.

Grand, les épaules larges, un peu lourd d'aspect, comme un athlète bien portant, Harold Munsden souleva facilement la jeune fille élancée, plutôt

frêle, et il repartit prudemment avec son fardeau le long du sentier dont on distinguait de plus en plus difficilement les inégalités. Ebba retenait ses gémissements avec peine, tant le balancement de sa jambe meurtrie était douloureux. Enfin, la ferme où ils se rendaient apparut à un détour. Les volets ouverts projetaient dans la nuit le tableau d'une grande salle éclairée par une suspension électrique. Autour de la table de chêne, deux jeunes filles, les sœurs d'Ebba, allaient et venaient, occupées à dresser le couvert.

La porte d'entrée découpa dans le mur un nouveau rectangle de lumière et une femme d'une quarantaine d'années parut sur le seuil.

— Maman ! cria Ebba, comprenant que sa mère s'inquiétait.

Celle-ci, posant sa main en auvent au-dessus de ses yeux, essayait de percer l'obscurité. Elle distingua le groupe et courut à leur rencontre.

— Ce n'est rien : une simple entorse, maman.

Harold déposa la jeune fille sur un canapé autour duquel chacun s'empressa. Elle enleva sa jaquette et son bonnet de fourrure et apparut mince dans une robe rouge, très blonde et fraîche malgré son accident. Le nez court se relevait, mutin. Les yeux bleus, quoique petits, pétillaient de vie, de grâce. Harold la considérait sans mot dire, un peu essoufflé par son effort.

Ses traits réguliers, un peu accentués, ne manquaient pas de beauté, mais, auprès de la jeune fille, il avait l'air d'un paysan. Les sœurs d'Ebba, grandes et blondes aux yeux bleus, affichaient un type nordique d'un charme assez fade.

— Vous souperez avec nous, Harold ? demanda M^{me} Undeborg.

— D'autant plus volontiers, Madame, que c'est sans doute le dernier souper que je prends ici avant mon départ.

— Votre nomination est donc arrivée? s'écrièrent les jeunes filles.

Il sortit de sa poche une feuille de papier et lut tout haut, dans un français difficile :

MONSIEUR,

Nous avons le plaisir de vous informer que la place d'ingénieur que vous postuliez dans notre usine de Courbevoie vous a été accordée en séance de notre dernier conseil d'administration. Les diplômes que vous nous avez envoyés et les excellents renseignements que nous avons recueillis sur...

Il bredouilla tout à coup et voulut s'arrêter, mais Ebba, auprès de laquelle il était assis, attrapa la lettre au vol et continua la lecture malgré ses protestations :

... que nous avons recueillis sur votre compte nous ont permis d'apprécier votre valeur, et nous serons très heureux de vous avoir parmi nous. Nous espérons donc que vous pourrez rejoindre votre poste à la fin du mois, afin d'entrer en fonctions le premier décembre.

— La signature est illisible, conclut Ebba, mais la société s'appelle : *Société Française d'Electricité Industrielle, Courbevoie (Seine)*. C'est tout près de Paris, n'est-ce pas, Harold?

— C'en est un faubourg.

— Paris..., dit rêveusement la jeune fille. Parlez-nous de Paris, maman.

— Ce que j'en dirais ne ressemblerait sans doute

pas plus au Paris d'aujourd'hui qu'un bateau à vapeur ne ressemble à un bateau à voiles. Songez que c'était dix ans avant la Grande Guerre. Il n'y avait presque pas d'automobiles. Des chevaux tiraient les omnibus. Je me rappelle combien j'aimais me promener dans la ville, assise sur une des banquettes de l'impériale. Les rues se déroulaient. On dominait la foule et l'on découvrait, aux carrefours, d'admirables perspectives, ou la Seine, longue couleuvre d'argent dans le jour gris. A chaque encombrement, les cochers de fiacre dévidaient, à grand renfort de coups de fouet, un répertoire d'injures que je ne comprenais pas et qui faisaient s'esclaffer mes amis français quand je les répétais.

« J'étudiais la peinture et j'habitais dans une pension de famille, en compagnie d'autres étudiantes norvégiennes et danoises. Nous avions une mentalité de collégiennes et nous jouions des tours à la brave M^{me} Durand, qui s'efforçait pourtant de nous rendre la vie aussi agréable et confortable que possible. La pauvre femme s'imaginait qu'elle avait assumé une responsabilité envers nos familles et se désespérait si l'une d'entre nous rentrait trop tard le soir. »

— Maman, comme ce devait être amusant ! s'écria Ebba dont les yeux brillaient d'excitation. Pourquoi ne voulez-vous pas me laisser aller à mon tour ?

Le visage de M^{me} Undeborg se rembrunit. Elle regrettait de s'être complu à conter ses souvenirs.

— Que veux-tu, Ebba, j'ai peur. Tu es si jeune encore ! N'est-ce pas, Harold, que vous me comprenez ?

Il inclina silencieusement la tête.

— Naturellement, vous vous entendez tous les

deux pour me traiter comme une enfant et m'enfermer dans ce village que je déteste !

Ebba s'agitait sur sa chaise longue. Une violente douleur à sa cheville blessée la calma brutalement. Elle continua cependant :

— Mes sœurs ont déjà été à Berlin. Je n'ai que deux ans de moins qu'Edvige.

— Et nous n'avons pas du tout envie de recommencer, dit Clara, l'aînée.

M^{me} Undeborg n'avait pas répondu aux plaintes d'Ebba, car elle était l'enfant gâtée de la maison.

La porte qui conduisait à la cuisine s'ouvrit, laissant passer une grande fille robuste, les joues colorées, qui portait une soupière fumante. Harold salua la nouvelle venue. Gerda Ström occupait dans la maison les fonctions de cuisinière volontaire. La crise de domestiques a été résolue au Danemark par la bonne volonté des jeunes filles de familles aisées qui s'en vont faire des stages de six mois ou d'un an comme cuisinières, bonnes d'enfants, ou même fermières, afin de se perfectionner avant leur mariage dans les travaux et la direction du ménage et de la ferme.

M. Undeborg parut ensuite. C'était un homme dans la force de l'âge, malgré ses cheveux d'un blond déjà décoloré. Un visage de passeport sans rien de saillant : front moyen, nez droit, menton rond. Sa femme dirigeait leurs affaires, et il lui apportait l'appui de la force tranquille qui émanait de sa bonne santé. Au demeurant, un ménage uni.

Après le souper, Harold songeait à se retirer. Auparavant, il eût voulu obtenir d'Ebba quelques minutes de tête-à-tête. Il lui offrit de l'aider à gravir l'escalier, et comme, appuyée au mur, elle reprenait haleine après cette ascension difficile :

— Ebba, je ne vous verrai plus avant combien de temps?

Elle fit mine de ne pas comprendre.

— Mon entorse sera guérie dans une quinzaine de jours.

— Vous savez bien que je pars!

— Je vous souhaite un heureux voyage, cher.

— Je suis si triste de vous quitter, Ebba.

Elle fixa sur lui des yeux où dansait une lueur.

— Pourquoi ne m'emmenez-vous pas?

— Vous savez bien que vos parents n'accepteraient pas. Je n'ai pas une situation suffisante. Vous êtes si jeune!

— Dites que vous ne savez pas vouloir. Ah! si j'étais un homme, moi! Faut-il donc attendre la vieillesse pour être heureux? Je ne vous comprends pas, Harold. Vous acceptez, vous vous résignez à ces fiançailles indéfinies, mais je ne sens aucune patience en mon cœur, rien que le désir de vivre, d'aimer, de voir le vaste monde!

— Dois-je en conclure que vous renoncez à m'attendre, Ebba? murmura le jeune homme en pâlisant.

Il baissait la voix, de peur qu'on ne surprît leur conversation d'en bas.

Ebba ne paraissait pas avoir entendu. Elle rêvait, les yeux dans le vague, perdue dans quelles visions? Puis elle reprit :

— Paris..., vous allez à Paris! c'est donc vous qui m'oublierez, Harold. Je suis bien gardée, ici. D'un côté la lande couverte de neige, de l'autre la mer, et dans mon cœur l'ennui! Tandis que toutes les distractions s'offriront à vous et que les Françaises, qu'on dit si séduisantes, vous séduiront à votre tour.

— Ebba, ne sentez-vous pas que mon amour pour

vous est si profond qu'il demeure à l'abri de toutes les tentations ?

Il voulut se pencher sur elle et l'embrasser, mais elle se déroba et, lui abandonnant ses mains :

— Adieu, Harold. Ecrivez-moi. Envoyez-moi l'écho du monde, puisque je suis enfermée comme la Belle au bois dormant, et ne tardez pas cent ans avant de venir me délivrer.

Ils se séparèrent. Ebba entra dans sa chambre et s'allongea sur son lit. Sa cheville blessée la faisait moins souffrir que son désir d'évasion. Elle supportait mal la perspective du long hiver qui s'annonçait morne et calme, sans péripéties, sans imprévu, sans fantaisie. Toutes ses amies s'en allaient, les unes après les autres, à l'étranger. Voici qu'Harold lui-même la quittait à son tour. Un sentiment fait de grande camaraderie, d'estime, de confiance, l'attachait à lui ; c'est pourquoi elle avait accepté de transformer en fiançailles le lien d'affection qui les unissait depuis l'enfance ; mais elle eût souhaité moins de raison, de sagesse, de prévoyance dans les projets d'avenir qu'il formait à leur égard. A défaut d'un mariage immédiat, elle eût voulu voyager de son côté, aller en Angleterre ou en France. Ses sœurs avaient été malheureuses à Berlin. La famille dans laquelle elles étaient placées au pair les nourrissait mal et les traitait en véritables domestiques. Était-ce une raison pour que le même sort dût fatalement advenir à Ebba dans un autre pays ? Il est vrai que l'Angleterre fermait de plus en plus ses portes aux travailleurs étrangers, à cause de ses trop nombreux chômeurs, et que la France jouissait d'une fâcheuse réputation au Danemark. On prétendait qu'une jeune fille ne pouvait circuler dans les rues de Paris sans être aussitôt abordée par des

messieurs entreprenants. M^{me} Undeborg souriait et laissait dire, croyant sans doute effrayer Ebba, alors que celle-ci ne songeait, tout au contraire, qu'à aller montrer à ces étrangers la force morale d'une jeune fille danoise.

Etendue dans l'obscurité, elle cherchait comment conquérir, de gré ou de force, sa liberté, lorsque Gerda entra.

— Dors-tu déjà?

— Non, je suis si fatiguée que je n'ai pas eu le courage de me déshabiller.

— Puis-je t'aider?

Bien plus tard, lorsque les deux jeunes filles reposaient côte à côte dans leurs lits jumeaux — Clara et Edvige partageaient une autre chambre, — la voix d'Ebba s'éleva de nouveau :

— Gerda, tu as laissé un fiancé chez toi?

— Oui, mais il est très jeune et nous ne nous marierons que dans deux ou trois ans, quand il aura fini ses études.

— Et tu n'es pas malheureuse?

— Malheureuse, pourquoi donc? Ta mère me traite comme l'une de vous; l'été prochain, je rentrerai chez moi pour y passer les vacances, mon fiancé viendra aussi.

— L'été prochain! Autant dire dans cent ans!

— Que tu es drôle, Ebba! A quoi sert de se montrer impatiente? Cela n'avance pas les choses.

— Et si tu rencontrais quelqu'un qui te plût davantage?

— Je préviendrais honnêtement mon fiancé. Il penserait comme moi que nous avons bien fait de ne pas nous marier prématurément, sans avoir éprouvé nos sentiments. Je doute, d'ailleurs, que

cette éventualité se produise. Il vient si peu d'étrangers ici !

« Hélas ! » répondait une voix dans le cœur d'Ebba. Elle eût voulu dire — mais qu'y aurait compris la simple et paisible Gerda ? — « Que vous êtes donc raisonnables, toi, Harold, maman, mes sœurs ! Vous acceptez l'existence, même si elle se présente à vous sous un jour maussade. Vous semblez heureux, résignés, satisfaits. Moi, je préférerais souffrir, mais sentir. Éprouver mon charme, ma force : lutter, vivre enfin ! Quand Harold me demande si je l'aime, que puis-je répondre, puisque je ne connais ni l'amour, ni les hommes ? Mes jours se sont écoulés jusqu'à présent entre cette maison calme et isolée, perdue dans une campagne calme et tranquille, et l'école du village où je ne me suis mesurée qu'avec d'autres petites paysannes. »

Longtemps, dans la nuit, Ebba tourna et retourna ces pensées dans sa tête. Elle finit par s'endormir d'un sommeil agité. Elle posait le pied sur un bateau, son père surgissait et la ramenait de force. Puis elle se trouvait en chemin de fer, assise en face d'Harold, mais elle avait perdu son passeport et il franchissait sans elle la frontière. Les cauchemars se succédaient. Enfin, vers le matin, elle s'apaisa et put reposer plus tranquille.

II

Au matin du vingt-quatre décembre, Ebba, revêtue d'une grande blouse de toile, était occupée à parer de bougies, de bonbons, de fils d'or et d'argent le sapin que l'on avait dressé dans la salle à manger, lorsque la sonnette de la porte d'entrée tinta. Elle prêta l'oreille, entendit une voix étrangère prononcer son nom, et un homme jeune, la figure ouverte, sympathique, et qui lui était totalement inconnu, parut sur le seuil.

— Mademoiselle Ebba Undeborg? dit-il en hésitant légèrement.

— C'est moi-même, Monsieur.

— Alors, Mademoiselle, voici une lettre et un paquet que je vous apporte de la part de mon ami Harold Mundsén, avec tous ses vœux de Noël pour vous et votre famille, continua l'étranger en français.

Ebba, relevant une mèche de cheveux fous qui dansait devant ses yeux et lui barrait la vue, tendit une main un peu forte, aux phalanges carrées, une main de fermière, et considéra avec un sourire le nouveau venu.

— Excusez ma tenue « improtololaire », Monsieur, et déchargez-vous de votre manteau et de vos paquets. Je suis ravie d'avoir des nouvelles de la France et d'Harold. Il n'écrit pas des lettres nom-

breuses, et nous ne savons pas beaucoup de petits incidents sur sa vie neuve.

Le français incertain d'Ebba ne manquait pas de charme et de drôlerie aux yeux de l'étranger. Il sortit une carte de son portefeuille :

— Permettez-moi de me présenter.

La carte portait ce nom gravé : *François du Rauzier, ingénieur de la Société Française d'Electricité Industrielle.*

— Alors, vous êtes un copain d'Harold ? Asseyez-vous, s'il vous plaît.

Il prit place dans un des fauteuils de chêne que l'on avait repoussés contre le mur pour laisser plus d'espace au sapin et reprit :

— Je suis un de ses camarades, oui, Mademoiselle ; envoyé au Danemark en voyage d'affaires...

Il s'arrêta, sourit et regarda Ebba. Son regard direct se plantait droit sur elle et faisait paraître plus foncées ses prunelles dorées. Une courte moustache châtain clair soulignait la bouche sensuelle. Ebba découvrit tout à coup les taches qui maculaient sa blouse et un flot de sang colora ses joues.

— Voulez-vous m'attendre cinq minutes ?

Il devina son intention :

— Je vous en prie, Mademoiselle. Vous êtes si charmante dans cet uniforme. Vous me rappelez une infirmière qui m'a soigné pendant la guerre. (Il n'ajoutait pas : et dont je me suis follement épris !) Grâce à votre simple accueil, j'oublie d'être intimidé.

— Je doute que vous soyez timide, interrompit Ebba, moqueuse.

— Moi, Mademoiselle ? Ah ! vous ne diriez pas

cela si vous me connaissiez davantage. Je suis d'un naturel craintif, au contraire.

Ils se regardèrent et partirent d'un double éclat de rire. Ebba, conquise par cette bonne humeur, s'assit dans un fauteuil voisin. Il continua sans aucune gêne et comme s'il l'avait toujours connue :

— Ce salon démeublé ressemble à une salle d'attente, et ces fauteuils rangés contre le mur aux banquettes qui la garnissent. Avez-vous remarqué comme on se lie facilement dans une salle d'attente, Mademoiselle? On entre d'un bond dans la vie les uns des autres, supprimant l'antichambre de la politesse, le hall des formules.

Il promena son regard tout autour de lui et conclut :

— J'adore les salles d'attente!

Ebba l'écoutait, acquiesçait, étonnée et subjuguée par cette facilité d'élocution, ce parfait naturel. Elle se laissait bercer par ce flux de paroles. Elle ne comprenait pas tous les mots dont il se servait, mais il lui semblait qu'un nouvel aspect de la vie, coloré, facile, amusant, avait pénétré avec ce jeune homme dans la ferme ensevelie sous la neige. Jamais la langue française ne lui avait paru aussi musicale.

— Je bavarde, Mademoiselle, et j'oublie de vous répéter les messages affectueux que mon ami Harold m'a chargé de vous transmettre. Il est vrai, pardonnez-moi, que je ne me représentais pas sa fiancée sous les traits d'un ange de Noël aux cheveux emmêlés de fils d'or et d'argent.

Au mot de fiancée, Ebba ressentit une impression de contrariété. Ce rappel lui fut désagréable comme un retour à la vie quotidienne après un songe agréable.

— Je vous apporte de sa part, choisis d'ailleurs un peu par moi, car je l'ai guidé dans les magasins, les colifichets dont Paris aime à parer la beauté féminine.

Il se leva, reprit ses paquets, dénoua quelques ficelles et, devant Ebba ravie, déploya des écharpes en crêpe de Chine, des bas arachnéens, un petit chapeau dont elle coiffa incontinent ses cheveux mousseux.

Il jugeait en connaisseur ses gestes, la façon dont elle se drapait dans les étoffes avec une grâce un peu gauche. Il lui conseilla d'enfoncer davantage son feutre :

— Découvrez le front, mais cachez bien une oreille. Là, voilà qui est parfait !

Au milieu de ce déballage, M^{me} Undeborg parut. Ebba, prime-sautière comme à son habitude, lui expliqua la situation avec volubilité, en danois. François du Rauzier s'était levé et, après avoir salué M^{me} Undeborg, voulait se retirer. Ebba jeta un coup d'œil à la fenêtre. La neige s'était remise à tomber.

— Maman, dis-lui de rester. On ne peut laisser repartir quelqu'un par ce temps. Et puis, nous lui montrerons ce qu'est Noël au Danemark.

— Vous entendez ma fille, Monsieur ?

François du Rauzier n'hésita que pour la forme. Cet intérieur simple et cordial, cet accueil dépourvu de feinte lui plaisaient infiniment.

— Mais s'il neige encore ce soir ?

— Nous avons des cousins qui viennent pour la fête. Ils se serreront dans leur traîneau et vous ramèneront au bourg, s'écria Ebba qui montrait avec une naïve candeur son désir de garder le Français auprès d'elle.

Celui-ci ne devait jamais oublier cette soirée de Noël. Le sapin qu'il avait aidé à décorer brillait de ses mille petites lumières quand la porte s'ouvrit devant les invités. Autour de l'arbre, des tréteaux avaient été disposés qui supportaient les cadeaux. Ebba, plus blonde dans sa robe de velours noir décolletée, les yeux éclairés de joyeuse excitation, l'avait entraîné jusqu'à la place qu'elle lui avait réservée. Il avait eu l'étonnement d'y trouver une boîte de chocolats et un charmant porte-cigarettes en bois de thuya. Puis des chants de Noël s'étaient élevés, hymnes religieux, chants du terroir. Chacun se tenait par la main et faisait la ronde, lentement, autour du beau sapin lumineux. Une sorte de candeur mystique émanait de ces visages honnêtes, ouverts, sains, de fermiers, d'agriculteurs danois. Les yeux purs d'Ebba rayonnaient. Elle lâchait parfois la main de François pour rejeter en arrière la mèche capricieuse qui dansait sur son front. Il semblait à l'étranger qu'il avait pénétré dans un conte d'Andersen, parfumé de poésie, de naïveté, de fraîcheur, où tous les sentiments étaient simples, familiaux, sans détours ni arrière-pensées.

Longtemps après, par la nuit étoilée, à l'atmosphère limpide des hivers du Nord, comme il revenait dans le traîneau qui glissait silencieusement sur la neige, il continuait à voir le visage frais d'Ebba, son nez mutin, son regard sincère posé sur les choses et les êtres avec tant de confiance. Il songeait au réveillon de Noël qu'il eût passé à Paris et se prenait d'un dégoût subit pour la joie factice qu'il eût éprouvée dans une brasserie chaude du quartier latin, au milieu de ses camarades bruyants, à moins qu'il n'eût préféré souper dans un restaurant cher, au son du jazz, en com-

pagnie de femmes au charme pimenté de coquetterie. Auprès de ce sapin, dans cette ferme blanche — ainsi devait-il toujours la nommer dans son souvenir, — il avait retrouvé son enfance, ses joies émerveillées, si lointaines, devant ses souliers bourrés de joujoux dans la cheminée, la saveur des années d'autrefois, d'avant la guerre, d'avant la vie.

III

Ebba chaussa ses skis, endossa sa jaquette de fourrure, coiffa son bonnet rouge et s'envola sur la lande. D'un côté, la neige durcie s'étendait jusqu'à l'horizon, de l'autre, la mer calme, endormie par le froid, semblait une immense et trompeuse patinoire.

Le plaisir de la course rapide dans l'air sec et froid grisait comme de l'alcool. Ebba choisissait de loin un but : bouquet d'arbres, pan de mur, et s'y trouvait transportée, sans bruit, en quelques secondes. Elle arriva ainsi jusqu'au bourg de Gradel où elle allait porter son courrier.

Depuis la soirée de Noël, elle écrivait plus souvent à Harold, sans remarquer que l'image de son ami français s'interposait entre elle et lui et que tout ce qu'elle confiait à Harold s'adressait, à travers lui, secrètement, à François du Rauzier. C'est ainsi qu'elle lui apprenait qu'elle aimait sucer les aiguilles de glace qui pendaient aux branches des sapins, goût qui ne pouvait surprendre Harold, puisque, l'hiver dernier, il détachait lui-même, à son

intention, les longues stalactites givrées et froides. Ou bien elle s'étendait complaisamment sur ses prouesses en ski, parce qu'elle savait que les Français, et plus spécialement les Parisiens, ne connaissent pas les joies des sports d'hiver. Ainsi prolongeait-elle leur trop courte intimité d'un soir. Elle ne se doutait nullement, d'ailleurs, qu'elle se détachait tous les jours davantage de son fiancé, car un intérêt plus vif la reliait au contraire à celui qui possédait un tel ami. Elle cristallisait autour d'une image entrevue quelques heures seulement, mais que nul fait saillant, nul événement ne venait effacer dans sa vie monotone.

A la poste, où tous la connaissaient, le receveur lui donna deux lettres pour sa mère.

— Rien pour moi ? dit-elle, étonnée.

— Rien aujourd'hui, Mademoiselle.

Déçue, elle reboucla ses skis et reprit la direction de la ferme. Mais comme les heures lui paraissaient plus tristes dès qu'elle était enfermée, elle fit un grand détour qui la mena à la pointe la plus avancée du fjord, d'où l'on découvrait la mer sur un vaste horizon. Elle s'y arrêta, laissa son regard errer sur l'immensité grise. Des mouettes au cri aigre se pourchassaient, fondaient brusquement à la surface des eaux, se relevaient plus lentes et reprenaient leur pêche et leur jeu. Le froid ramenait le poisson vers le rivage. L'eau bouillonnait parfois sous le passage d'un banc de harengs. L'attente d'Ebba ne fut pas vaine : un navire déboucha de la brume. Il venait de Copenhague et s'en allait sans doute vers l'Angleterre. Pendant le temps qu'il prit à passer devant elle et à s'éloigner, Ebba y logea son désir d'évasion, son espoir, toute la force de sa jeunesse qui la tirait en avant.

Quand elle se retrouva seule et que ce muet compagnon de son rêve se fut enfoncé dans le brouillard, elle soupira et revint doucement vers la maison. L'allégresse du commencement de sa promenade était tombée. Elle ralentissait les longues glissades de ses skis et ne cherchait qu'à retarder l'instant du retour. Elle donna distraitemment à sa mère les deux lettres qu'on lui avait confiées à la poste et, délaissant ses sœurs qui cousaient en bavardant dans la grande salle, elle monta s'enfermer dans sa chambre. C'est là que M^{me} Undeborg la trouva un peu plus tard.

— Serais-tu souffrante?

— Du tout, maman.

Rassurée, M^{me} Undeborg s'assit au bout du lit d'Ebba et regarda sa fille en souriant d'un sourire mi-indulgent, mi-apitoyé. La jeune fille, debout près de la fenêtre, attendait, presque hostile.

— Ebba!

— Quoi donc, maman?

— As-tu toujours envie de t'en aller d'ici?

— Pourquoi me poses-tu cette question, maman, puisque tu sais que je dois y renoncer? A quoi bon revenir sur ce sujet qui m'est pénible?

— Et si je te disais que j'ai réfléchi et peut-être changé d'avis?

— Maman! Tu ne te moquerais pas ainsi de moi?

La voix d'Ebba tremblait d'émotion.

— Non, Ebba, j'aurais tort de railler. S'il m'est quelquefois amer de penser que tu désires me quitter, je me reporte au temps où j'étais une jeune fille comme toi, où, tout en aimant bien mes parents, je ne rêvais que de liberté et d'indépendance. Si j'ai voulu te garder ici jusqu'à présent, c'est que je te trouvais à la fois bien jeune et un peu fragile

de santé; mais tu viens d'avoir vingt ans, j'ai toute confiance en toi et tu paraissais plus forte physiquement.

— Alors, maman? s'écria Ebba en suspens.

— Eh bien! j'ai écrit à un de mes cousins qui habite Londres et je lui ai demandé s'il ne connaîtrait pas une famille, vivant à la campagne, qui t'accepterait pendant quelques mois au pair, puisque nous ne sommes pas assez riches pour te payer un séjour dans une pension — la récolte de blé n'a pas été bonne, cette année, je ne te l'apprends pas.

— En Angleterre! Pourquoi pas en France? jeta Ebba comme malgré elle.

— Tu n'as pas encore assez de maturité d'esprit pour aller seule en France.

— Mais pourquoi préfères-tu que ce soit à la campagne? J'ai peur que toutes les campagnes ne se ressemblent, continua-t-elle, sa joie tombée, en regardant tristement par la fenêtre le paysage neigeux.

— Je craindrais que l'air des villes ne convînt pas à ta santé. Ne te désole pas, Ebba; mon cousin, Mr Cromer, me parle d'une famille qui habite les environs immédiats de Londres. Cette famille se compose d'une dame veuve et d'un petit garçon âgé de huit ans. Il y a femme de chambre et cuisinière, mais la maîtresse de maison voudrait se décharger sur toi de la direction du ménage et de la garde de l'enfant. Tu aurais une après-midi et une soirée de liberté par semaine, une livre d'argent de poche pour tes menus plaisirs, et mon cousin offre de te servir de correspondant et de te faire visiter Londres. C'est un célibataire. Il doit avoir — elle fit un rapide calcul mental — environ cinquante-cinq ans. Il était charmant autrefois : un type d'Anglais

distingué, bien élevé, un peu froid au premier abord. C'est le fils d'une de mes tantes que j'aimais beaucoup, morte maintenant, et qui s'était mariée en Angleterre à la suite, justement, d'un séjour dans une famille de ce pays.

— Je n'épouserai jamais un Anglais, dit Ebba avec assurance.

— Laquelle d'entre nous peut savoir à l'avance qui elle épousera, chérie? Je ne le souhaite pas, tu serais trop loin de nous. Que dois-je répondre à mon cousin?

— Que j'accepte, maman. Comment peux-tu en douter?

Et le ton, encore plus que les paroles, signifiait : « Ne comprends-tu pas que le prisonnier, quand s'ouvrent les portes de sa prison, ne voit que la lumière et non pas le paysage? »

— Dis-moi comment s'appelle cette famille et le prénom de l'enfant? Murray? Bobby Murray? C'est charmant, Bobby! C'est gai, cela évoque un petit garçon en chandail, mollets nus, jouant au ballon. Oh! comme je sens que je vais l'aimer! Tu es bonne, maman, il faut que je t'embrasse.

Toute l'exubérance du caractère d'Ebba, toute sa faculté d'enthousiasme se donnaient de nouveau libre cours. Jusqu'au soir elle chanta et, dès le lendemain, commença ses préparatifs de voyage.

IV

Au débarcadère, Ebba chercha vainement à reconnaître Mr Cromer dans la foule. Elle portait, conformément à leurs conventions, une robe rouge et une jaquette de fourrure. Un gentleman, haut en couleur et en stature, surgit devant elle, la pipe à la bouche.

— Jupe rouge, fourrure; il manque le bonnet!

— Il s'est envolé dans la mer, mon oncle, et mes autres chapeaux étaient à fond de cale, s'excusa Ebba.

Ses cheveux flottaient au vent.

— L'essentiel, c'est qu'il ne se soit pas envolé par-dessus les moulins, répondit-il avec un demi-sourire sur sa face rasée.

Il avait retiré sa pipe et l'avait mise dans sa poche.

Ebba se sentait décontenancée. D'après la description de sa mère : « type anglais, bien élevé, distingué, froid au premier abord », elle ne s'attendait guère à des plaisanteries, à ce ton d'humour, à cette pipe dont il ne s'était séparé qu'à regret. Ils montèrent dans une somptueuse *Rolls-Royce* qui les attendait.

— John, allez chez *Smith*. Je vais commencer par vous acheter un chapeau, Ebba.

— Mais, mon oncle, j'en ai d'autres dans ma malle!

— Je trouve plus simple d'envoyer votre malle directement chez Mrs Murray, et je préfère que vous ne vous présentiez pas chez elle dans cette tenue, hum ! négligée. Les Anglais sont un peuple avant tout soucieux de correction, ma nièce.

Ebba rougit. Depuis qu'elle avait débarqué, l'impression désagréable que l'on éprouve en passant un examen ne la quittait pas.

— Je ne vous plais pas, mon oncle ? demanda-t-elle dans un effort presque désespéré.

— Ai-je donc l'air si rébarbatif ? Il faut m'excuser. Je ne suis qu'un vieux célibataire et ne sais plus parler aux enfants.

— Mais je ne suis pas une enfant !

Il faillit répondre : « Pour moi, oui ! » Mais devant l'air résolu de la jeune fille il s'abstint et prudemment biaisa :

— J'aimais tant votre mère ! Dites-moi si elle est toujours aussi jolie et gaie ? Son enthousiasme, son amour de la vie me charmaient autrefois.

— Je pense qu'elle n'a pas changé, mais je ne puis savoir ce qu'elle était dans sa jeunesse. Vis-à-vis de nous, elle joue le rôle d'une mère, elle nous gronde, parfois.

— Ah ! je ne puis me la représenter morigénant quelqu'un.

Il semblait si étonné qu'Ebba partit d'un éclat de rire.

— Vous riez tout à fait comme elle.

La voiture s'arrêta devant une élégante boutique de modiste. Mr Cromer descendit, tendit la main à Ebba. La gêne s'était dissipée entre eux. Une vendeuse s'empressa à leur rencontre.

— Mister Cromer, que puis-je pour votre service, aujourd'hui ?

— Tiens, remarqua Ebba, on l'appelle par son nom chez une modiste qui ne coiffe que des femmes.

— Un chapeau pour miss?

— Oui, quelque chose de chic et de distingué. Et ne croyez pas que si vous essayez de me refiler un de vos vieux rossignols, je ne sache pas m'en apercevoir.

« Il a décidément la plaisanterie un peu lourde », songea Ebba, froissée de ce qu'on ne consultât pas son goût personnel. Elle manifesta cependant ses préférences en faveur d'un feutre grenat, assorti à sa jupe, qui faisait ressortir ses cheveux blonds et la fraîcheur de son teint.

Réinstallée dans la magnifique voiture (elle se retenait pour ne pas pousser des cris d'admiration comme un enfant devant un trop beau jouet), elle s'efforça de demander avec indifférence :

— Me conduisez-vous directement chez les Murray?

— Que penseriez-vous d'abord d'un bon déjeuner au restaurant pour vous donner du cran? La perspective de vous placer comme gouvernante chez les Murray ne doit pas vous sembler bien alléchante.

— C'est pourtant cette perspective qui m'a amenée jusqu'ici.

— Je ne comprends pas les jeunes filles d'aujourd'hui. Je ne partagerais pas leur courage.

Quoique Ebba n'eût pas répondu d'une façon précise, le déjeuner au restaurant était tacitement accepté, et Mr Cromer pilota habilement sa nièce, à travers les tables occupées, jusqu'à un petit coin tranquille qui paraissait leur avoir été réservé. Décidément, on le connaissait partout, et il jouait le rôle d'un personnage, à voir sa *Rolls* et l'accueil affable, empressé qu'il rencontrait. « Les villageois

de Gradel s'inclinaient avec moins de servilité », songea Ebba, qui n'éprouvait aucun respect vis-à-vis de l'argent.

Quelques heures plus tard, la *Rolls*, ayant dépassé les faubourgs de Londres, roulait, silencieuse et souple, entre des cottages bordés de pelouses vertes et de feuillages vernis par la pluie. Mr Cromer avait rallumé sa pipe. Il s'enfonçait dans le coin de l'auto, et, les reins calés, ses longues jambes croisées, demeurait sans parler. Ebba interrogeait le paysage par la vitre baissée. L'inconnu de son destin l'angoissait tout à coup. Elle eût ardemment désiré être de quelques jours plus vieille. Après avoir tant voulu ce voyage et que l'imprévu entrât dans sa vie, elle souffrait de l'arrachement de ses affections, de ses habitudes.

— Vous savez que je ne la connais pas, « votre » Mrs Murray, dit Mr Cromer.

— Comment cela ?

— Elle est liée avec une de mes amies, mais je ne l'ai jamais rencontrée. On la dit aimable. Je voudrais qu'elle vous rendit heureuse.

Cette soudaine marque d'amitié toucha Ebba.

— Voici sa maison.

L'auto pénétra par une grille ouverte à deux battants sur un jardinet et, après avoir tourné autour d'un *link* de gazon, vint s'arrêter devant la porte basse d'une maison à un étage, coquettement enfouie sous un rideau de lierre.

Le chauffeur sonna, réitéra son geste. Enfin on entendit une voix d'enfant qui appelait. La porte s'ouvrit : Mrs Murray se tenait sur le seuil.

— Excusez-moi, les domestiques sont sortis ; heureusement que Bobby est venu me prévenir. Entrez donc, je vous prie.

Grande, mince, sèche et musclée, portant haut une petite tête aristocratique, Mrs Murray marchait devant Ebba. Sa nuque n'était pas sympathique, son regard pas davantage quand elle l'eut dirigé sur ses hôtes. Un œil gris, perçant, d'oiseau de proie, qui se fit condescendant en se fixant sur Ebba. Elle déploya toute sa froide amabilité à séduire Mr Cromer dont « son amie lui avait tant parlé ». Elle jugeait l'homme comme elle avait jugé la *Rolls* et le chauffeur impeccable dans son uniforme beige assorti à la carrosserie de la voiture. Malgré son peu d'expérience, Ebba sentait que cette femme, en face d'elle, évaluait toutes choses et qu'elle eût su dire le prix de la confortable pelisse de Mr Cromer comme celui du chapeau neuf qu'il lui avait acheté chez *Smith*.

— Allons, au revoir, ma nièce. Je vous ferai chercher dimanche par John.

Elle calcula rapidement qu'on était au mardi et que la semaine serait longue. Une sympathie l'attachait déjà à ce gentleman qu'elle avait trouvé si singulier au premier abord. Peut-être que sa défiance envers Mrs Murray s'évanouirait de même dès qu'elles se connaîtraient mieux.

— Bobby, va montrer sa chambre à miss Undeborg.

Elle suivit l'enfant. De petite taille pour ses huit ans, il avait une gentille figure poupine. La lèvre supérieure, un peu courte, laissait voir les dents et lui donnait l'air étonné. Une raie de côté séparait ses cheveux coupés très ras, en garçonnet. Après avoir monté un escalier de bois tournant en spirale sur lui-même, ils longèrent un couloir étroit et obscur et pénétrèrent dans une chambre mansardée dont la fenêtre donnait sur le jardinet. Un lit de

fer, une table de toilette, quelques meubles dépareillés, un bout de tapis usagé composaient le mobilier. Ebba ne se formalisa nullement de ce décor sommaire. Elle n'était pas habituée au luxe et ne souffrirait ici que du froid. Une humidité pénétrante imprégnait en effet cette mansarde où l'on n'avait jamais dû allumer de feu. Elle chercha vainement des yeux le poêle de porcelaine qui chauffe si doucement les maisons danoises.

— J'habite à côté, dit Bobby aimablement.

Il ouvrit la porte sur une petite chambre qui ressemblait à la première comme une sœur jumelle.

— Et les domestiques?

— Quand il y a une cuisinière, on lui donne la chambre du bout du couloir.

— Pourquoi dites-vous « quand » il y a une cuisinière?

— Parce qu'elle ne reste jamais bien longtemps, répondit l'enfant avec insouciance.

— Et la femme de chambre?

— Quelle femme de chambre? Il n'y a pas de femme de chambre. Mary vient seulement une fois par semaine faire la lessive.

— Qui est Mary? continua bravement Ebba qui désirait s'instruire.

— C'est la femme du chauffeur de Mrs Mills, l'amie de maman.

— Est-elle gentille avec vous?

— Très gentille quand je veux bien l'aider.

— Vous l'aidez à laver? dit Ebba, de plus en plus intriguée par le genre de sa nouvelle maison.

— Oh! non, mais elle a chaud, alors elle a soif, et comme je suis très mince, je passe à travers les barreaux du soupirail et je vais lui chercher une bouteille de vin à la cave. C'est un jeu que je

n'aime pas, car, entre le soupirail et le plancher de la cave, il y a presque deux mètres, et j'ai toujours peur de tomber.

— Vous n'avez pas peur aussi que votre maman vous surprenne et vous gronde?

— Oh! elle n'est jamais à la maison. Mrs Mills l'emmène prendre le thé à Londres. D'ailleurs, maman ne peut supporter l'odeur de la lessive, cela lui fait mal à la tête. Mary dit que maman oublie de lui donner du vin et qu'on ne peut laver toute une journée en buvant de l'eau.

La petite chambre où Bobby tenait ces réconfortants propos parut tout à coup plus sombre à Ebba, mais son optimisme naturel reprit le dessus.

— Je voudrais me débarbouiller avant le dîner. Y a-t-il une cuisinière, en ce moment, à qui je puisse demander de l'eau chaude? demanda-t-elle gaiement.

— Elle est partie ce matin, mais maman a dit que cela ne faisait rien, puisque vous alliez arriver. Je peux vous montrer la cuisine ou vous chercher moi-même de l'eau chaude? proposa gentiment Bobby.

— Montrez-moi plutôt le chemin, car j'aurai certainement à le connaître tôt ou tard, et embrassez-moi, Bobby. Vous êtes si plein de naturel, je sens que je vous aimerai comme un frère.

V

Plusieurs semaines s'étaient écoulées. Ce matin-là, en effeuillant l'éphéméride, Ebba avait découvert le mois de mars. Elle avait soupiré en regardant la brume dense, vraie purée de pois, qui remplissait le jardin; puis, après avoir allumé le feu de la cuisine, elle avait ceint sa taille d'un vaste tablier bleu et s'était mise à éplucher des pommes de terre.

La sonnette tinta deux fois sous le doigt du facteur. Ebba reconnut un timbre danois et l'écriture d'une de ses sœurs. Elle lâcha ses pommes de terre, s'essuya les mains :

EBBA CHÉRIE,

Maman trouve que tes lettres sont bien courtes et que tu donnes peu de détails sur ta vie. Toi si avide de nouveauté, que de choses ont dû cependant t'étonner et te plaire! Pourquoi ne nous contes-tu pas tes occupations?

Ebba jeta un coup d'œil rapide sur ses pommes de terre et sourit.

Mrs Murray est-elle aimable avec toi? Maman voudrait savoir si elle surveille assez ton état de santé, car nous craignons parfois que tu ne supportes mal le climat humide de l'Angleterre.

La porte s'ouvrit :

— Ebba, vous n'entendez donc pas que je vous appelle ?

— J'allais justement monter le courrier, Madame.

— Et vos pommes de terre ne sont pas encore épluchées ?

— Je viens de recevoir une lettre de la maison...

— Ce n'est pas une raison pour laisser votre travail en plan ! Faites-moi chauffer un fer pour repasser ma robe.

Ebba regarda Mrs Murray si fixement que celle-ci articula, à regret, un « s'il vous plaît » et disparut en coup de vent comme elle était entrée.

Ebba posa le fer sur le fourneau et reprit sa lettre sans s'émouvoir. Les récriminations de Mrs Murray n'avaient aucun pouvoir sur elle. Seuls les êtres qu'elle aimait pouvaient, par leurs actes ou leurs paroles, la faire vibrer, la faire souffrir, la rendre heureuse ; mais entre elle et Mrs Murray la sympathie tardait à naître. Parfois, il semblait à Ebba que derrière la sécheresse ou la mauvaise humeur de la mère de Bobby se cachait un secret, un mystère, un désarroi de l'âme, mais ses timides essais n'avaient jamais abouti à provoquer des confidences ou même à faire naître la confiance. Mrs Murray restait sur la défensive et ne se livrait pas.

— Où en étais-je restée ? murmura la jeune fille.

Elle tourna la page ; un nom accrocha son regard et son intérêt s'accrut :

Nous avons eu hier la surprise de voir arriver M. du Rauzier. Il paraissait stupéfait et tout désorienté de ne pas te trouver. Je sentais qu'il mourait d'envie de connaître ton adresse, car il va souvent en Angleterre, mais maman faisait semblant de ne pas

comprendre. J'ai en pitié de lui et je la lui ai glissée sur un bout de papier. Attends-toi donc à ce qu'il débarque à l'improviste.

Justement un pas fit crisser le gravier. Le cœur d'Ebba battit d'espoir. Elle ouvrit la porte, se pencha dans le brouillard. Une ombre se dirigeait vers elle et pénétra dans la cuisine. Ce n'était pas celui qu'elle espérait, mais un homme de taille moyenne, mal rasé, peu soigné de sa personne. Il portait un complet élimé aux coudes, déformé aux genoux. Il prit une chaise, s'assit, toisa Ebba et demeura silencieux.

Agacée, mais nullement effrayée, elle interrogea :

— Que venez-vous faire ici ?

— Je pourrais vous poser la même question, miss, car vous n'avez guère l'aspect d'une cuisinière.

— Je suppose que mon aspect n'a rien à voir avec votre visite.

— D'autant moins que je ne m'attendais pas à vous rencontrer. Peste ! l'ancienne cuisinière, une grande, forte et moustachue, n'était point si jolie, quoique d'un abord plus aimable.

— Finissons-en, Monsieur, et si vous êtes un habitué de la maison, expliquez-moi ce que vous désirez, je préviendrai Mrs Murray.

— Pas si vite, miss. Je craindrais que ma vue ne la troublât. Il y a longtemps que je ne suis venu — il fit un rapide calcul mental, — presque trois ans. Laissez-moi me chauffer un peu, ce n'est pas un temps à sortir sans pardessus, et donnez-moi des nouvelles de tous. Le petit garçon, comment va-t-il ? Je ne l'aperçois pas.

— Il est en classe.

— Dieu soit loué !

— Je dois justement aller le rechercher. Ne me mettez pas en retard, dites-moi l'objet de votre visite.

— Cela sera difficile, murmura l'homme.

Accoudé à la table, il avait pris sa tête dans ses mains et il regardait Ebba comme s'il avait voulu lire en elle les sentiments qu'il lui inspirait. Son insolence était tombée. Puisque la jeune fille ne montrait aucune frayeur, quoiqu'elle fût seule avec lui, il avait renoncé à l'intimider. Il reprit d'un ton confidentiel :

— Je ne voudrais pas être pris pour un malfaiteur. Si j'avais seulement pu me présenter dans une autre tenue, ce serait différent. J'arrive de voyage, comprenez-vous, d'un voyage qui m'a mené jusqu'au bout du monde, si j'ose dire, et Mrs Murray ne m'attend pas. Elle sera saisie. Il faudrait la préparer. Je n'ai pas voulu sonner à la porte d'entrée dans cet état.

Il suppliait Ebba, maintenant, et la jeune fille sentait monter en elle une curiosité toute mêlée d'apitoiement, de sympathie. Cet inconnu l'intéressait. Une odeur d'aventure, de mystère, avait chassé le brouillard de la cuisine.

— La préparer..., répéta Ebba. Qui êtes-vous donc ?

Il la regarda bien en face, et laconiquement :

— Son mari.

Elle fit un saut en arrière, comme si elle voyait brusquement surgir un fantôme, et s'accrocha à la table pour ne pas tomber.

— Je croyais qu'il était... que vous étiez mort.

— Le dit-elle vraiment ? Oh ! après tout, cela ne m'étonne pas, cela fait mieux aux yeux du monde,

et elle a toujours été si soucieuse de correction ! C'était par trop difficile à expliquer, hé !

— Qu'est-ce qui était difficile à expliquer ?

— Eh bien ! mon départ.

— Mais depuis quand êtes-vous parti ?

— Je vous l'ai dit : depuis bientôt trois ans.

— Et vous croyez que Mrs Murray va accepter ce... enfin, votre...

Elle s'arrêta, embarrassée.

— Mon retour ? Oh ! ce n'est pas la première fois que je reviens, et puis, elle m'aime bien, ou du moins elle m'aimait. Seulement, cette dernière absence a duré plus longtemps que les autres, c'est pourquoi, sans doute, elle s'est posée en veuve. Moi aussi, je l'aime à ma façon, mais je ne peux pas supporter l'atmosphère de cette maison. On ne peut pas vivre à côté de Violet, on manque d'air ; vous n'avez pas remarqué ?

— Oh ! si, s'écria Ebba avec conviction.

— Vous aussi ? Alors, pourquoi restez-vous ?

— Par amour-propre, je pense. Mais ça, c'est une autre histoire, comme dirait Kipling.

Les marches de l'escalier gémirent. Mrs Murray descendait.

— Que dois-je dire ? demanda Ebba.

— Advienne que pourra...

Mrs Murray ouvrit la porte de la cuisine.

— Eh bien ! Ebba, mon fer est-il...

Elle aperçut l'homme assis à la table, devint couleur de cendre et agita les lèvres sans parvenir à articuler un son.

— Violet, je n'aurais jamais cru que ma vue vous procurerait une pareille émotion ; je suis touché de voir que vous ne m'avez pas oublié.

Mrs Murray reprenait graduellement son sang-froid.

— Charlie, je ne vous comprends pas ! Ici, à la cuisine ! Comment osez-vous ? Vous êtes encore plus fou que je ne croyais !

L'homme se mit à rire.

— Cette fois-ci, je vous retrouve. Les mêmes reproches qu'autrefois, hé ?

— Je vous en prie, Charlie, venez au moins dans le salon.

— Comme il vous plaira, chère, mais — il considéra son pantalon boueux, ses manches élimées — je ne sais si, dans cette tenue...

Ebba, tournée vers le fourneau, aurait donné tout ce qu'elle possédait pour devenir invisible. Jamais Mrs Murray ne lui pardonnerait d'avoir assisté à cette scène. De difficile, sa situation allait devenir intenable. A moins qu'il ne voulût bien la protéger. « Il », c'était ce mari surgi du brouillard, cet homme curieux qui paraissait trouver une absence de trois ans naturelle. En tête à tête avec ses pommes de terre qu'elle épluchait machinalement, elle continuait à se demander quels motifs avaient déterminé Mr Murray à partir, puis à revenir, et pourquoi sa femme s'était crue veuve. Qu'allait dire Bobby en rentrant de classe ? L'heure d'aller le chercher avait justement sonné. Ebba dénoua les cordons de son tablier bleu et redevint, en manteau et chapeau, une élégante jeune fille du monde.

VI

— Une personne de plus, et un homme qui mange bien. Alors, vous comprenez, je ne puis continuer à faire la cuisine ! Zut ! J'en ai assez ! Ce n'était pas dans nos conventions.

— Certainement non ! dit Mr Cromer calmement, en tirant une bouffée de sa pipe ; mais que vas-tu décider, Ebba ?

— Je vais l'expliquer à Mrs Murray. J'ai déjà préparé mon discours.

— Celui que tu viens de me réciter ?

— Je l'essayais sur vous, mon oncle. Je m'habitue à récriminer tout haut.

— N'es-tu pas libre de t'en aller ? Pourquoi n'écris-tu pas à ta mère ?

— Je préfère tout supporter plutôt que de me plaindre à mes parents !

— Quel amour-propre !

— Mettez-vous à ma place. Je les ai suppliés de me laisser aller à l'étranger et j'avouerais que je me suis trompée, que je suis malheureuse, que j'aspire à rentrer ? D'ailleurs, la pensée du Danemark me donne le cafard. Je veux que Mrs Murray engage une cuisinière, sinon je changerai de place, mais je ne quitterai pas l'Angleterre. Tenez, mon oncle, si vous étiez gentil, vous me trouveriez une situation ?

Ebba était venue s'asseoir sur le bras du fauteuil où Mr Cromer fumait, les jambes allongées vers le feu de bois qui brûlait dans la haute cheminée d'acajou massif. Tout autour des murs, des rayons d'acajou supportaient des livres reliés dans les tons fauves. Des rideaux de damas rouge voilaient les fenêtres aux volets fermés. Il régnait, dans cette pièce aux tonalités chaudes, une douce atmosphère d'intimité.

— Te figures-tu que l'on trouve si facilement des situations?

— Vous êtes si puissant, si considéré, vous avez tant d'amis!

— Enjôleuse!

— Mais c'est la pure vérité.

— Non, Ebba, je ne puis pas grand'chose. Il me déplait de te placer, toi, ma nièce à la mode de Bretagne, mais enfin ma nièce tout de même, comme gouvernante, quasi-domestique, chez des amis.

— Par fausse honte!

— Ne dis pas de sottises, tu les regretterais. Je connais l'antienne : « Le travail n'a jamais déshonoré personne, etc... » C'est la théorie, ça, ma petite, mais le jour où tu voudras te marier, ces fantaisies ancillaires pourront te jouer un mauvais tour.

— Qu'importe, puisque je n'épouserai pas un Anglais?

— Qu'en sais-tu? T'ont-ils donc tant déplu, les danseurs de ce bal où je t'ai conduite la semaine dernière?

— Je les ai trouvés ennuyeux, mon oncle, dansant tous de la même façon. J'avais l'impression qu'ils étaient faits en série. Vous êtes le seul Anglais qui me plaise.

— Tu es bien aimable, mais je préférerais te voir apprécier un bon parti, par exemple ce Malnory qui est riche, beau garçon, et qui n'a cessé de te regarder.

— Il m'a même demandé mon adresse, mais je ne la lui ai pas donnée. Non, car il avait l'air correct et triste, et je voudrais épouser un homme qui soit spirituel et gai. J'apprécie avant tout la gaieté. Les circonstances d'une existence humaine sont rarement favorables d'un bout à l'autre, mais la gaieté aide à supporter les ennuis. Sans ma gaieté, je n'aurais pu vivre trois mois chez Mrs Murray, je serais devenue neurasthénique, mais je tâche de voir l'aspect comique de la situation et j'y parviens assez bien.

— Quelles autres qualités exigeras-tu encore de ton mari ?

— Je voudrais qu'il soit sentimental sans tomber dans la sensiblerie, c'est pourquoi je le désire spirituel ; avec de l'esprit, on n'est jamais ridicule. Sympathique physiquement. Je tiens plus au charme qu'à la beauté. Il me plairait qu'il eût des yeux de couleur incertaine, ni noirs, ni bleus, une petite moustache en brosse, ni blonde, ni brune ; une figure qui n'appellerait pas l'attention peut-être, qui la retiendrait.

— J'avoue que cette description ne correspond pas au type anglais. Maintenant que je connais ton goût, je chercherai pour toi, Ebba.

— Non ! non ! ne cherchez pas ! Je trouverai bien toute seule !

— Aurais-tu déjà trouvé ?

D'un mouvement souple, Ebba se releva pour masquer une légère rougeur.

— Sept heures et demie ? Je dois rentrer.

— Dîne avec moi!

— Tête à tête? Mais alors vous me raconterez des histoires sur maman?

— De vieilles histoires! soupira Mr Cromer.

Des cendres de sa pipe étaient tombées sur son gilet. Il les épousseta soigneusement et se leva tandis qu'un domestique en livrée annonçait le dîner. Ils passèrent dans la salle à manger où une table luxueusement parée d'argenterie les attendait.

— Vous ne savez pas tout ce que vous représentez dans ma vie anglaise. Quand j'épluche des légumes dans ma cuisine, je songe au moment où John viendra avec votre magnifique *Rolls*, et j'ai envie de battre des mains comme une enfant. Et puis, depuis que j'ai découvert que vous parliez danois, et que vous avez accepté de me tutoyer, je me sens encore plus *at home* ici.

— J'ai passé six ans dans ton pays. Ah! comme j'ai aimé ta mère! Je me rappellerai toujours son expression lorsque je l'ai surprise regardant ton père. J'ai perdu tout espoir. Il y avait dans ce regard une expression si spéciale, comme une attente heureuse. J'aurais donné je ne sais quoi pour que ce regard s'adressât à moi... Mais je t'ennuie avec ces souvenirs.

— Du tout! J'aime entendre parler de la jeunesse de mes parents! Nous les connaissons sous un angle qui les déforme, comme des modèles vivants. Nous concevons mal qu'ils aient éprouvé, eux aussi, l'inquiétude, cette incertitude de l'avenir qui touche à l'angoisse et qui empoisonne nos vingt ans : ne pas savoir qui on aimera. Quand des gens âgés parlent d'amour, ils le parent de poésie, de sérénité, d'attendrissement. Nous y pensons trop. Notre gorge se serre, notre cœur bat dès qu'il en est

question, et nous demeurons muets et stupides.

Ils avaient fini de dîner. Le domestique attendait, debout, près de la porte. Ebba avait repoussé son couvert et rêvait, les yeux perdus au loin. Mr Cromer la regardait.

Elle secoua la tête tout à coup :

— Je dois rentrer. Je n'ai pas la permission de minuit. Mrs Murray serait trop contente de penser que je me conduis mal. Depuis le retour de son mari, elle me surveille avec jalousie.

— Te ferait-il la cour ?

— C'est selon ! Ne craignez rien, je sais me défendre, ajouta Ebba, en réponse au mouvement de protestation qu'il ébauchait.

Dans la voiture qui la ramenait, elle dépouillait la jeune fille du monde pour redevenir la gouvernante de Bobby, la cuisinière, la bonne à tout faire de Mrs Murray. Il fallait absolument que cette situation changeât. Comment s'y prendre ? Pour parler haut, il eût fallu ne pas craindre de se faire renvoyer. Elle redoutait cette éventualité. S'appuyer sur Mr Murray ? Il n'était que trop aimable. Ebba le tenait à distance, mais n'y réussissait pas toujours. Le matin, il entrait à la cuisine en pyjama, s'asseyait à califourchon sur une chaise et lui donnait des conseils sur les différentes manières d'éplucher les légumes, ou sur sa coiffure. Il la complimentait sur ses blouses à carreaux rouges et blancs, assorties, disait-il, au carrelage de la cuisine. Si le feu ne tirait pas, il avait une façon à lui de l'arranger. Il savait réparer les pannes d'électricité, changer les caoutchoucs des robinets, et puis, soudain, il lui expliquait les mœurs des Esquimaux ou les religions de l'Inde. Diable d'homme, mal élevé, mais sympathique par sa franchise ; aussi

peu assorti que possible à la correcte Violet, toujours habillée et coiffée dès huit heures du matin. Sèche, impérative, sa froideur intimidait Ebba qui, au bout de trois mois, ne savait, pas plus qu'au premier jour, s'il y avait quelque chose de vivant sous ce masque de femme du monde, ou si ces bonnes manières ne cachaient que le vide. Elle réservait, d'ailleurs, son amabilité aux étrangers et, dans l'intimité, se montrait à peine polie. Jamais un mot spontané pour remercier Ebba des services que celle-ci lui rendait quasi bénévolement. Souffrait-elle des bizarreries de son mari? A sa place, Ebba se fût demandée tous les soirs si ce mari n'allait pas disparaître à nouveau, sans avertissement. Mais si Violet s'inquiétait, elle n'en laissait rien transparaître, et lorsque Bobby posait à son père des questions sur les grands voyages qui l'avaient tenu éloigné de la maison si longtemps, Mrs Murray ne sourcillait pas. « Drôle de famille, drôle de mentalité », songeait Ebba, habituée au ménage uni, sans querelle, sans histoire, de ses parents.

VII

— Mrs Murray, je voudrais vous parler.

Ebba avait frappé à la porte de la chambre et, n'entendant pas de réponse, elle était entrée. Mais le spectacle incroyable qui s'offrit à ses yeux lui fit oublier le discours qu'elle avait préparé si laborieusement.

Étendue au travers de son lit, Violet Murray, cette femme si digne, si froide, emblème vivant de la correction britannique, pleurait à chaudes larmes.

Ebba rougit plus fort que si elle l'avait surprise sans vêtements. Cette âme de Violet, qu'elle n'avait jamais pu saisir, elle la découvrait soudain, nue et abandonnée, livrée à tous dans ces membres que ne raidissait plus le souci du maintien, dans ces cheveux décoiffés, ces yeux rougis, ce visage sans poudre et sans fard.

— Excusez-moi, Madame, je ne me doutais pas!... Je ne savais pas!...

Elle balbutiait et ne trouvait plus ses mots, mais un élan de pitié plus fort que ses anciens sentiments d'antipathie la porta vers le lit :

— Si je pouvais seulement vous aider?

* Violet n'avait pas bougé depuis l'entrée d'Ebba. Un chagrin si profond la terrassait que, rien d'extérieur n'avait plus de prise sur cette créature qui ne semblait vivre que pour l'extérieur. Elle tamponna ses yeux avec son mouchoir.

— Quelqu'un peut-il jamais quelque chose pour son prochain? Ma réponse vous paraît étrange, Ebba, mais vous verrez plus tard. Non, je ne vous souhaite pas de constater par vous-même combien on est seul dans la douleur, seul avec la souffrance physique et morale, intransmissible à tout autre qu'à soi. C'est comme un cercle de fer dans lequel on tourne sans fin.

Elle s'exaltait, à demi relevée sur son coude. Ebba écoutait, stupéfaite de cette explosion inattendue.

— Peut-être que le fait de vous confier vous soulagerait?

— Parler? Je n'ai jamais parlé, Ebba; même la

première fois qu'il est reparti sans moi, après m'avoir tant promis qu'il ne me quitterait plus !

— Il y a longtemps ?

— Elle demande s'il y a longtemps, l'innocente créature ! Bobby venait de naître. J'étais rentrée en Angleterre pour mes couches. Je n'en pouvais plus de cette vie errante. C'est alors que nous avons acheté ce cottage. Je n'étais pas relevée qu'il a disparu. Je me rappelle encore le mot qu'il m'a écrit avant de s'embarquer — la nurse me l'a apporté sur le plateau avec mon courrier : — « Vous avez un fils maintenant pour vous tenir compagnie. » Quelle ironie ! Ce poupon vagissant, croyait-il sérieusement que cela pouvait remplacer un mari, un homme que l'on aime ? Car je l'aime, Ebba, mais je ne sais pas le lui montrer. Je suis si renfermée ! Education anglaise, que voulez-vous. On m'a tant répété quand j'étais petite qu'il n'était pas digne d'une dame de montrer ses sentiments : *Don't show your feelings*. Stupidité, erreur monstrueuse si l'on aime un jour, non plus un Anglais, mais un Irlandais comme Charlie.

Elle se redressa, remit ses cheveux en ordre et continua, tandis qu'Ebba s'asseyait, muette et attentive, au pied du lit :

— N'épousez jamais un voyageur, si j'ai un conseil à vous donner. Au moment où vous le croirez le plus épris, il songera à l'atmosphère dorée qui joue sur les eaux du Nil, ou au coucher de soleil de Tombouctou. J'étais folle. J'ai cru que je pourrais retenir auprès de moi un homme amoureux de toute la terre. Et, d'abord, j'ai voulu le suivre. J'avais dix-huit ans, oui, plus jeune que vous n'êtes, Ebba. Il y a juste vingt ans de cela. Nous avions une jolie fortune, alors, et nous sommes partis aux

Indes. Beau voyage, fascinant, mais mauvais climat, pour les femmes surtout. De l'Inde, je ne me rappelle que des chambres d'hôtels ou de cliniques. Dysenterie, fièvre, et lui, pressé d'aller visiter le pays, curieux des indigènes, de leurs mœurs, de leurs religions. Même si j'avais été bien portante, je n'aurais désiré voir que les Anglais et mener une vie anglaise : tennis, thé, salle de bains, la seule qui me plaise. Tandis qu'il est comme le caméléon, il change de couleur et d'idées suivant les climats. Je crois qu'il se ferait, Dieu me pardonne, anthropophage chez les anthropophages et pêcheur de perles à Tahiti ! Plus tard, puisque l'Asie molle et chaude ne me convenait pas, nous avons essayé le Canada sec et froid. Le pays l'a si fort enthousiasmé qu'il a voulu acheter du terrain et le cultiver. Je ne suis pas une fermière, Ebba, j'ai tenté de le devenir, sans succès. C'est alors que j'ai commencé à sentir que je représentais l'obstacle à ses yeux ; mais un obstacle, quand on est intelligent, cela se tourne. Il m'a donc installée à Washington et il est parti visiter les États-Unis, revenant de temps en temps pour une ou deux semaines. J'étais perdue, toute seule dans cette ville où je ne connaissais pas une âme. Je voyais que notre argent diminuait, j'ai pris peur. J'attendais Bobby. J'ai supplié mon mari de revenir ici où j'avais quelques amis et d'y acheter une maison. Je croyais qu'il s'habituerait et qu'avec l'âge il deviendrait casanier. C'est le contraire qui s'est produit. Sa dernière absence a duré trois ans. Sincèrement, je le croyais mort, ou qu'il avait un autre ménage quelque part dans le vaste univers et que je ne le reverrais plus. Je m'étais efforcée de m'habituer à cette idée. Je tâchais de me résigner. Le voilà qui

revient, et tout est de nouveau remis en question.

Elle se tut, épuisée. Ebba ne savait que dire, que penser. Cette confession la plongeait dans un monde de sensations inattendues. Tant de passion sous tant de froideur ! C'était incroyable !

Elle tenta timidement :

— Peut-être qu'il ne repartira plus maintenant !

Violet se mit à rire avec amertume :

— Dès qu'il sera reposé de ses fatigues ; dès qu'il aura oublié les privations, car il a dû souffrir, rappelez-vous le triste état de ses habits et sa figure tirée. Mais un jour, proche ou lointain, l'odeur de l'aventure renaîtra, insidieuse, suscitée par un article de journal sur le Pacifique ou par une question de Bobby sur les bananes et les noix de coco ! Il faut si peu de chose, Ebba ! Son regard se voilera, il n'entendra plus quand nous lui parlerons, il s'agitiera, interrogera le baromètre ou la lune, et puis, pftt ! un beau soir, il sera parti comme un oiseau migrateur. Ebba... — elle se tourna vers la jeune fille comme pour l'implorer — aidez-moi !

— Moi, Madame ?

— Vous comme une autre, plus qu'une autre ! Vous êtes jeune, joyeuse, jolie, vous pouvez le distraire. Il m'a toujours reproché de manquer de gaieté.

— C'est que justement je venais...

— Quoi ? Me dire que vous me quittiez ? Vous aussi ? Mais personne ne peut donc vivre auprès de moi ?

— Ce n'est pas tout à fait cela, Madame, mais je ne devais m'occuper que de Bobby...

— Et vous faites la cuisinière et la femme de chambre ! C'est vrai, Ebba, j'ai des torts envers vous. J'espère toujours que nos affaires vont

s'arranger, mais l'argent manque. Peut-être, le mois prochain...

— C'est bien, Madame, j'attendrai !

Violet ne releva pas cette remarque et ne songea pas davantage à remercier.

« Comme elle est égoïste, songeait Ebba en redescendant dans le jardin où Bobby l'attendait. Elle se plaint et s'étonne que personne ne puisse vivre auprès d'elle, mais que fait-elle pour les autres ? Elle me prie de rester parce qu'elle pense que ma présence peut l'aider à retenir son mari ici, mais elle ne s'inquiète pas du tout de savoir si je suis heureuse en Angleterre. Et ce mari qu'elle dit aimer, qu'a-t-elle fait pour lui plaire ? Sans doute eût-elle voulu qu'il fût constamment à ses pieds, qu'il lui sacrifiât ses goûts personnels, qu'il menât lui aussi cette sotte existence mondaine, la seule qu'elle admette, elle l'avoue. Comment ose-t-elle appeler ce petit sentiment mesquin de l'amour ? Comme si l'amour n'était pas avant tout un don de soi, un oubli total de l'être, un sacrifice joyeusement consenti. Certes, je la plains, mais je ne trouve pas sa souffrance intéressante. »

Ainsi raisonnait Ebba avec la belle intransigeance de la jeunesse.

Bobby, par-dessus la haie, causait avec un jeune homme. Mrs Murray, à cheval sur la correction, défendait ces familiarités avec des inconnus.

— Bobby ! lança Ebba pour le rappeler à l'ordre.

— Ebba ! C'est un monsieur qui vous connaît, mais il parle très mal anglais. Venez vite. Je ne comprends pas ce qu'il demande.

Intriguée, Ebba marcha jusqu'à la haie et reconnut, au bord de la route, François du Rauzier, qui la contemplait avec une évidente satisfaction.

— Quelle chance, enfin vous voilà ! Je commençais à désespérer, car ce maudit gamin ne sait pas un mot de français, et j'avais beau m'évertuer, il ne comprenait que votre nom dans mon bafouillage.

— Que faites-vous donc en Angleterre ? interrompit Ebba.

Il avait bonne envie de répondre : « Je suis venu vous voir. » Mais ce madrigal, adressé à des yeux aussi sincères, aurait sonné faux, et puis n'était-elle pas fiancée, et fiancée à un de ses amis ?

— La *S. F. E. I.* m'envoie, comme elle vient de m'envoyer au Danemark, où j'ai eu le plaisir de revoir votre famille.

— Ma sœur me l'a écrit !

— Mon arrivée ne vous surprend donc qu'à demi ?

— Je l'aurais presque attendue si tous les événements qui se sont déroulés ici ne m'avaient absorbée.

— Quoi ? Des événements en Angleterre ? Sous le toit paisible d'un cottage enfoui sous le lierre, au sein d'une famille digne, respectable et correcte, dont les yeux bleus, les cheveux blonds, les joues roses, témoignent — si toutefois les parents ressemblent à leur rejeton — en faveur de leur santé physique et morale ? Vous m'étonnez, Mademoiselle.

Son goût pour la tirade l'avait repris. Ebba s'en amusait, mais elle voulut arrêter les flots de cette éloquence que Bobby, le nez en l'air, écoutait bouche bée, sans rien comprendre à ces syllabes chantantes que l'étranger psalmodiait rapidement.

— Je suis en service commandé, monsieur du Rauzier ! C'est bien ainsi que l'on dit chez vous ? Je n'ai donc pas la permission de bavarder par-dessus les haies. Je veux bien, si vous y tenez, vous ouvrir

la porte et vous présenter à Mr et à Mrs Murray, mais je doute que vous y preniez grand plaisir; et comme, d'autre part, vous n'êtes ni mon frère, ni mon cousin, ni... — un sentiment impondérable l'empêcha de dire mon fiancé — apparenté d'aucune manière à ma famille, je ne saurais à quel titre attribuer votre venue!

— Seriez-vous donc assez cruelle pour me renvoyer jusqu'en France sans m'accorder d'autre entretien?

Le ton badin cachait mal une anxiété.

— Qu'avez-vous donc tant à me dire?

— Je voudrais vous conter ma dernière visite à Gradel, la gentillesse de votre famille à mon égard — vous seule faites exception! — Je voudrais vous parler du passé, puisque nous avons un passé commun, tout embaumé de l'odeur du dernier Noël. Du présent, car il me semble que l'Angleterre a pâli vos joues, et qui sait si Madame votre mère serait satisfaite en découvrant vos yeux cernés et vos épaules trop minces? De l'avenir, enfin, de la France où je voudrais vous voir épanouie, heureuse auprès d'une petite fille que je connais.

— Arrêtez, arrêtez! s'écria Ebba. Je ne comprends rien à vos histoires, vous parlez trop vite, comme tous les Français, mais il faudrait une heure pour répéter lentement ce long discours, et je suis pressée. Je vous donne rendez-vous demain jeudi, c'est mon jour de sortie, au *Kitty's tea*. Vous trouverez facilement sa devanture blanche, à côté de l'Hôtel Savoy.

— Enfin, je vous retrouve aimable comme au Danemark, et si ce petit garçon ne m'intimidait pas, je m'écrierais volontiers : Hip! hip! hurrah!

« A demain, et méditez cette devinette : une

petite fille française et Paris au printemps, quand la brise de mai fait pleuvoir sur les trottoirs les fleurs roses et blanches des marronniers. »

Il serra sa main par-dessus la haie et s'éloigna à grands pas en sifflotant. Bobby regardait, écoutait, passionnément intéressé.

— Avez-vous remarqué, Ebba, l'or qu'il y a dans ses yeux et dans sa moustache ? Il a l'air si gai, si content ; comme papa quand il parle de ses voyages.

Cette dernière phrase fit redescendre Ebba sur terre. Elle retrouva dans sa pensée les plaintes de Mrs Murray et sous ses pieds le petit jardin où tous les jours elle jouait avec Bobby. Séparé de la route par la haie, il étalait une pelouse d'une vingtaine de mètres carrés autour de laquelle courait une allée circulaire. Un mur bas, couvert de lierre, bordait la propriété. La maison, dans le fond, se dissimulait sous une double rangée d'arbres qui la masquait aux passants. Ebba devait à ce paravent naturel de n'avoir pas été surprise en conversation avec François du Rauzier. Au printemps et en été, des géraniums, des hortensias, plantés dans le gazon, devaient égayer le jardin. Il gardait encore en mars son aspect hivernal, endormi. Mais partout où il passait, François du Rauzier projetait une animation, une gaieté qui transformaient le cadre le plus banal. C'est avec une ardeur toute nouvelle qu'Ebba et Bobby entamèrent leur quotidienne partie de ballon.

VIII

— C'est que, justement, je viens de promettre à Mrs Murray de ne pas la quitter, dit Ebba, désolée. Certes, je n'aurais pas demandé mieux que de m'occuper de cette petite Chantal, que vous me dépeignez vive et rieuse, un peu gâtée parce que tous admirent ses yeux noirs et ses cheveux blonds, sa grâce parisienne. J'aurais aimé la conduire au cours, au Bois de Boulogne, mais ce ne serait pas honnête de m'en aller maintenant.

— Alors, non seulement vous vous laissez indignement exploiter, mais vous vous livrez pieds et poings liés à ces gens-là ! Eh bien ! quoique je ne sois ni votre frère, ni votre parent, je ne tolérerai pas que cet état de choses persiste. Vous êtes maigre, pâle, à peine jolie...

— Merci !

— Vous pouvez me remercier de vous dire la vérité. Aujourd'hui même, j'écris à votre mère et je lui décris votre exacte situation. Je lui révèle qu'on vous transforme en cuisinière, en femme de chambre...

— Et moi, je vous préviens que si vous trahissez mes confidences et que vous intervenez, je ne vous reverrai de ma vie !

Le ton d'Ebba menaçait, ses yeux lançaient des éclairs. François du Rauzier comprit qu'il ne fallait

pas insister davantage et qu'avec cette fille volontaire il ne réussirait qu'en la persuadant.

Ils étaient assis à côté l'un de l'autre, dans un des nombreux *tea-rooms* londoniens. Tables de laque blanche, glaces sur les murs, mosaïque à terre. Décor hygiénique de clinique et de crémérie. De vieilles Anglaises mangeaient sagement leurs toasts. Dans un coin, des amoureux avaient tendrement rapproché leurs chaises, mais seuls Ebba et François parlaient, et leur conversation animée tournait en dispute. Un instant, ils firent silence, à l'exemple de leurs voisins; puis, confiant en son éloquence, François reprit :

— Ebba, ne soyez pas méchante ! Si vous n'acceptez pas mes suggestions, songez qu'Harold vous tiendrait le même langage. Il se réjouissait tant de vous voir à Paris !

— Harold n'a jamais eu aucune influence sur moi.

— A qui donc obéirez-vous, alors, si ce n'est à votre fiancé ?

— A personne ! Je suis assez grande pour savoir ce que j'ai à faire et s'il me plaît de rester chez les Murray.

— « Et s'il me plaît à moi d'être battue... »

— Que dites-vous ?

— Rien, une citation. Allons, je vois qu'il faut renoncer, du moins momentanément, à vous convaincre. Réfléchissez encore. Mars s'achève, l'institutrice de Chantal Almeyran ne part qu'au mois de mai. D'ici là, peut-être aurez-vous changé d'avis !

— Cela dépendra des événements et non de ma volonté, répondit Ebba, songeant que si, malgré tout, Mr Murray s'en allait de nouveau, elle reprendrait sa liberté d'action.

Elle poussa un gros soupir.

— Parlez-moi du Danemark?

— J'en suis revenu il y a une quinzaine de jours. La neige recouvrait encore la lande. Un traîneau m'a mené jusque chez vos parents. Le bruit de ses clochettes tintait étrangement dans le silence ouaté. Le soleil semblait un ballon rouge suspendu dans le brouillard. Sur les étangs gelés, des formes glissaient sans bruit.

— Depuis mon arrivée en Angleterre, je n'ai plus patiné, soupira Ebba. Il a plu et venté tour à tour.

— Je me suis réchauffé auprès d'un feu qui brûlait dans la grande salle, mais l'arbre de Noël avait disparu, ainsi que la fée blonde qui m'avait accueilli à ma première visite.

Ebba se laissait bercer par les mots que prononçait la voix chaude. Un trouble exquis l'envahissait. Elle eût voulu que la minute présente se prolongeât à l'infini.

— Et Paris?

— A Paris, le temps n'a pas encore « laissé son manteau de vent, de froidure et de pluie ». Les giboulées cinglent les bas roses des femmes et les mollets nus des enfants. Parfois, un feutre couleur pastel, un rayon de soleil nous font espérer le printemps; mais un nuage voile le soleil, un parapluie nous cache le chapeau, et le marronnier du vingt mars referme ses fleurs prêtes à s'épanouir. Je voudrais que vous veniez en mai à Paris, Ebba! La ville est toute parée de verdure neuve et fraîche. Les grappes d'acacias embaument les allées du Bois. Les roses de Bagatelle fleurissent les parterres dessinés à la française, premier plan d'un des plus délicats paysages du monde. Les femmes arborent, à

l'exemple de la nature, des robes neuves et chaussent des sandales en cuir tressé de toutes les couleurs. On entrevoit des couples qui s'embrassent dans les taxis. Chaque banc reçoit la visite de deux amoureux. Les bals succèdent aux fêtes de charité. Les théâtres et les boîtes de nuit débordent de perles et de pierreries vraies ou fausses. Ebba, laissez-vous tenter. Je voudrais vous montrer la Tour Eiffel, son jet d'eau électrique qui ruisselle sur la ville endormie. Je voudrais m'accouder auprès de vous sur un des ponts jetés sur la Seine et voir les mille lumières du quai se refléter dans l'eau et dans vos yeux. Ne repoussez pas ma prière.

L'enchantement agissait. Ebba ne se sentait plus libre d'agir à sa guise, et déjà sa volonté souhaitait s'anéantir. Son amour de l'indépendance n'était plus qu'un souvenir. Elle le rappela d'un effort désespéré.

— Laissons faire le temps, François! Je vous promets de venir si je le puis. Ne sentez-vous pas que je le désire au moins autant que vous?

Ils quittèrent le *tea-room* et la jeune fille sauta dans un bus. François resta seul. Il se mit à marcher. Un doux fantôme l'accompagnait. Les yeux clairs d'Ebba, posés sur lui avec tant d'abandon, suscitaient en son cœur un désir de protection, d'amour. Cet air enfantin qui jouait sur son visage, cette pâleur qu'il avait qualifiée de laideur, ce nez trop court relevé comme celui d'un bébé, le troublaient. Malgré lui, il s'était laissé aller à lui parler tendrement. Mais qu'advviendrait-il si, prise au jeu, cette petite allait s'éprendre de lui et si lui, à son tour, s'éprenait d'elle? N'était-elle pas fiancée et lui-même attaché par d'autres liens? Allons, il valait mieux se réjouir qu'elle eût refusé de venir en

France. Il eût résisté difficilement au charme d'une intimité prolongée avec cette petite Danoise sincère, candide et pure.

IX

Ebba n'avait pas dit à François combien sa situation devenait chaque jour plus inextricable. Il fallait distraire, amuser, retenir Mr Murray chez lui et veiller, d'autre part, à ce que leur grandissante intimité ne dépassât pas les bornes de la camaraderie. Ebba se rendait compte, à de nombreux indices, qu'il n'était pas insensible à son charme féminin; or, si sympathique qu'elle trouvât l'Irlandais, dont la conversation l'amusait, elle n'avait aucune confiance dans sa moralité.

De sottes frayeurs l'envahissaient. Le soir, elle se verrouillait dans sa chambre. Violet, toute à la crainte de se voir à nouveau délaissée, fermait systématiquement les yeux sur l'autre danger.

— Donnez-moi quarante-huit heures de congé, lui dit brusquement Ebba un matin. Je me sens nerveuse, irritable. N'oubliez pas que je n'ai jamais été en service avant de venir ici. Une détente m'est nécessaire. Mon oncle me demande depuis longtemps de venir passer un *week-end* chez lui.

— Comme vous voudrez. Nous voici à jeudi. Partez demain et revenez dimanche soir.

Ce subit acquiescement démontra à Ebba que Violet devinait ce qu'elle faisait semblant d'ignorer.

D'un commun accord, elles évitèrent une allusion à cette courte absence devant Mr Murray, et ce fut sans le prévenir qu'Ebba prit le train pour Londres, le vendredi matin, John n'ayant pu venir la chercher.

Elle comptait sur ces deux jours pour voir clair et décider de l'avenir. Si Mr Murray recouvrait son sang-froid et s'assagissait, elle prolongerait son séjour chez eux, sinon elle écrirait à François du Rauzier qu'elle acceptait la situation d'institutrice auprès de Chantal Almeyran.

Les heures s'enfuirent si rapidement qu'Ebba jugea qu'elle pouvait prolonger ces courtes vacances et ne rentrer que le lundi soir. D'autant qu'elle voulait revoir, à la *National Gallery*, un *Lawrence* dont les traits rappelaient étrangement ceux de François du Rauzier. Elle continuait à penser à lui. Seul, son amour-propre l'empêchait d'aller le retrouver. Elle lui écrivait, et puis elle déchirait la lettre, car son indépendance se révoltait devant cette grandissante emprise de l'étranger. Elle avait toujours dominé Harold. Pour la première fois, elle souhaitait obéir au lieu de commander. Pourquoi avait-elle refusé d'aller à Paris, alors que tout son désir l'entraînait vers la France?

Elle déjeunait en tête à tête avec Mr Cromer, le lundi matin, quand le domestique lui remit un mot que Violet venait de faire porter. Elle interrompit son *breakfast* et pâlit subitement en prenant connaissance du message.

— Quelque chose de cassé? dit Mr Cromer.

Il mangeait tranquillement des œufs au *bacon*.

— Lisez vous-même.

Ebba, le malheur que je redoutais est arrivé. Ah!

pourquoi m'avez-vous quittée? Revenez immédiatement ou je ne réponds pas de moi.

VIOLET.

— C'est une lettre de folle, prononça calmement Mr Cromer, en reprenant sa tasse de thé. M'expliqueras-tu quel est ce malheur qu'elle craignait?

— Le départ de son mari.

— Et comment aurais-tu pu l'empêcher?

Ebba jugea inutile de répondre à cette dernière question.

— Vous pouvez me prêter John?

— Quand tu voudras.

— Tout de suite.

— Finis au moins de déjeuner.

— Non, la lettre de cette malheureuse m'a coupé l'appétit et j'ai peur de son exaltation.

— Désires-tu que je t'accompagne?

— Du tout, puisque vous êtes assez gentil pour me donner la voiture.

— Tiens-moi au courant, n'est-ce pas? recommanda son oncle au moment où elle quittait la salle à manger.

Le trajet lui parut interminable. Elle traversa le jardin en courant, ouvrit la porte de la maison. Nul bruit. Bobby lui-même demeurait invisible; sans doute n'était-il pas encore rentré de l'école?

En proie à une indéfinissable anxiété, elle visita le cottage de fond en comble. Pas de doute, Mrs Murray était sortie. Son agitation se calma, elle rit de ses craintes folles. N'avait-elle pas été jusqu'à imaginer le suicide de Violet? Allons donc! L'égarement de la première minute passé, celle-ci avait dû trouver en ses souvenirs la force de surmonter une souffrance déjà éprouvée. Mais tandis

que, dans sa chambre, elle défaisait son sac de voyage, elle perçut comme un faible gémissement qui lui rendit toutes ses terreurs. Elle courut à la salle de bains qui se trouvait au rez-de-chaussée, seule pièce qu'elle n'eût pas visitée. La porte résista. Une odeur de gaz filtrait, insidieuse. Elle bondit dans le jardin, se hissa, à la force des poignets, jusqu'à la fenêtre et vit, à travers le carreau, Violet étendue à terre, sans connaissance. Au risque de se blesser, elle brisa la vitre et se glissa jusqu'au chauffe-bains dont la clef grande ouverte laissait le gaz s'échapper. Elle la ferma rapidement et, à demi asphyxiée elle-même, revint aspirer une bouffée d'air pur ; puis elle ouvrit la porte et, tant bien que mal, traîna Violet au salon. Le cœur battait encore faiblement. Ebba ouvrit toutes les fenêtres et lui mouilla les tempes d'eau de Cologne. Elle agissait au hasard, ne sachant quels soins l'on donne aux asphyxiés ; mais ses efforts furent couronnés de succès, car Violet battit des paupières, la reconnut et fondit en larmes en retrouvant à la fois la vie et la souffrance.

— Je n'aurais pas dû vous écrire. Je serais morte !

— Allons, taisez-vous, calmez-vous, Madame. Songez plutôt à Bobby.

— Où est-il ?

Au même moment, on entendit le joyeux sifflet de l'enfant qui revenait de l'école. Il ouvrit la porte et recula, effaré, en apercevant sa mère exsangue dans un fauteuil.

— Ce n'est rien, Bobby. Un léger malaise. Embrassez votre mère et allez jouer. Je vous rappellerai tout à l'heure.

— Vraiment ? Vous êtes sûre ?

Il disparut à regret après avoir déposé un baiser sur le front de Violet.

Un tremblement convulsif agitait la malheureuse.

— Ebba, Charlie s'est montré si brutal !

— Je vous en prie, Madame, ne vous agitez pas ainsi. Vous me raconterez cela plus tard.

— Non ! Non ! je veux que vous sachiez. Il m'a accusée de vous avoir fait partir par jalousie ! Je lui ai promis que vous rentreriez dimanche, mais quand, hier soir, il a vu que vous n'étiez pas revenue, il s'est emporté. Il m'a avoué qu'il n'était resté si longtemps ici qu'à cause de vous. Il m'a dit qu'il ne pouvait pas vivre en Angleterre. Il regardait la nuit, les étoiles, la lune qui se couchait, et il répétait : « J'ai besoin de voir la lune sur la mer, je deviens une brute dans vos petites maisons. » Ses plaintes et ses reproches me terrorisaient. Il me semblait assister au déchaînement d'une force irrésistible. Mon impuissance m'apparaissait si nettement que je n'ai rien tenté pour le retenir. Mais lorsque je me suis retrouvée seule, j'étais comme assommée de chagrin. Il allait et venait dans sa chambre. Une partie de la nuit, je l'ai entendu marcher comme une bête en cage, puis je me suis endormie, terrassée par la fatigue, et ce matin il avait disparu, alors... — elle sanglota — j'ai compris que, cette fois-ci, il ne reviendrait plus !...

— Madame, êtes-vous sûre ?

— Mon pressentiment ne me trompe pas, et, d'ailleurs, il a emporté ses effets personnels. Affolée, ne sachant vers qui me tourner, je vous ai écrit, mais l'inutilité de ce geste m'est apparue ensuite et j'ai voulu en finir.

— Si Mr Murray vous a quittée dans un mouvement d'humeur, il reviendra peut-être dès ce soir.

— Je voudrais vous croire, soupira Violet.

Des nausées la soulevèrent. Ebba se décida à appeler un médecin. Elle invoquerait un accident.

Un repos absolu fut prescrit, et toute la journée et toute la nuit la jeune fille veilla la malade. De tristes réflexions la hantaient. Elle prenait ce cottage et l'Angleterre en grippe; d'ailleurs, son rôle n'allait-il pas se terminer? Certainement, Violet souhaiterait changer de cadre, ne plus retrouver à chaque instant les témoins des heures tragiques qu'elle venait de vivre.

Quelques semaines plus tard, en effet, Violet, redevenue aux yeux de tous et d'Ebba la correcte Mrs Murray, décida de s'en aller chez des amis et de mettre Bobby au collège. Mrs Mills venait de louer une villa à Bournemouth; elle y conviait son amie. Il fut entendu qu'Ebba se rendrait chez son oncle. Mr Cromer saurait à merveille distraire la jeune fille que ces émotions avaient brisée, elle aussi. Parfois, elle se demandait s'il n'eût pas été plus sage de retourner dans sa famille pour se reposer, mais elle craignait que sa mère, effrayée par sa maigreur et peu satisfaite de cette première expérience, ne lui interdît dorénavant tout voyage à l'étranger. Or, malgré ses déceptions, Ebba entendait continuer à visiter le vaste monde, et Paris l'attirait d'une attraction si forte qu'elle ne résista pas davantage à écrire à François du Rauzier.

DEUXIÈME PARTIE

I

A PARIS

— Au fond, je regrette de m'être embarqué dans cette aventure. Si elle allait ne pas te plaire, cette petite?

— Encore une fois, pourquoi veux-tu qu'elle ne me plaise pas, François, puisque tu la trouves si sympathique?

— D'abord, je ne lui ai pas dit que tu étais ma sœur; ensuite, Chantal est très gâtée, elle ne s'entend pas avec tout le monde.

— En somme, tu crains surtout que ce soit elle qui ne se plaise pas chez nous?

A demi vexée, Jeanne Almeyran se leva pour allumer une lampe.

— Mais non, je ne vais point si loin, ne me fais pas dire ce que je ne pense pas. Simplement, je me rends compte que j'ai assumé une responsabilité vis-à-vis d'elle, comme vis-à-vis de toi, et je me sens nerveux, agité.

François du Rauzier et sa sœur étaient assis côte à côte sur le divan du petit salon de M^{me} Almeyran. Au mur, des broderies et des peintures marocaines;

à terre, des bokharas; sur le divan, des coussins rouges, or et verts, décoraient à l'orientale ce coin d'un appartement parisien. M^{me} Almeyran, de dix ans plus âgée que son frère, avait longtemps vécu au Maroc où son mari, ingénieur de talent, construisait des routes et des ponts. Revenue depuis peu à Paris, elle avait aménagé son boudoir avec des souvenirs rapportés d'Afrique.

— Eh bien ! François, si cette petite Danoise ne nous plaît pas ou si nous ne lui plaisons pas, ce que tu parais redouter, comme aucun contrat ne nous lie, nous nous séparerons à l'amiable ; quoi de plus simple ?

— Et que dirai-je à sa famille, à Harold ?

— J'oubliais qu'elle était fiancée ! Nous sommes sauvés ; dans sa joie de retrouver son amoureux, nous lui paraîtrons tous charmants par contagion.

— Ne plaisante pas, Jeanne ! Et d'abord, il ne faudrait pas t'exagérer l'importance de ces fiançailles. Si j'ai bien compris, une bonne amitié qui date de l'enfance les unit l'un à l'autre. Ils sont fiancés comme on l'est dans les pays scandinaves, c'est-à-dire que l'on forme un projet de mariage que l'avenir réalise ou ne réalise pas.

— Quelle chaleur dans tes explications !

— Tu te moques de moi au lieu de me remercier, ce n'est pas gentil ! Quand je t'ai vue si ennuyée parce que l'institutrice de Chantal ne pensait qu'à flirter, pour ne pas dire plus, j'ai tout de suite songé à Ebba Undeborg. J'avais pu apprécier sa franchise, son caractère sérieux.

— Mais tu ne l'as vue que deux fois, et tu sembles en répondre comme de toi-même !

— C'est une question d'impression, Jeanne ! Sa famille m'a si bien accueilli ! Ils avaient l'air de si

braves gens ! Non ! ne me dis pas que toi aussi tu es inquiète à présent !

— Je t'assure que je ne prends pas cette arrivée au tragique ! Si je ne te savais attaché par d'autres liens, mon pauvre François, je donnerais à ton agitation un sens très différent ; toi si calme d'habitude !

— Ne me parle pas de Suzanne ! implora-t-il.

— L'ai-je jamais fait ? C'est en silence que je déplore ces fiançailles avec une femme si différente de notre famille et qui ne m'inspire guère confiance. Au lieu de te voir épouser une veuve trop indépendante, j'aurais certes préféré te choisir une jeune fille douce et bien élevée, mais t'ai-je reproché quoi que ce soit ? Ne t'ai-je pas aidé, au contraire, quand je te voyais désespéré, malheureux, parce qu'« elle » te faisait souffrir ?

Jeanne Almeyran s'animait à son tour. Les années commençaient à marquer son visage. N'approchait-elle pas de la quarantaine ? Mais une telle expression de bonté ennoblissait ses traits, une telle lumière brillait dans ses yeux dorés comme ceux de son frère, qu'on sentait que, même vieille, cette femme attirerait encore et retiendrait auprès d'elle les hommages. D'abondants cheveux châains, coupés assez long sur le côté et bouclés sur la nuque, encadraient et adoucissaient encore ses traits.

Un air de jazz traversa le salon voisin et Chantal entra. Plus blonde que sa mère, et plus petite, ses prunelles noires pétillaient de vie et d'entrain.

— Bonjour, maman, bonjour, oncle François ! Vous avez l'air de deux amoureux, côte à côte sur ce divan. Alors, la nouvelle n'est pas encore arrivée ?

— Pas encore, mais je pense qu'elle ne tardera

plus ! dit son oncle en regardant l'heure à son poignet.

— Dommage ! Je trouve bien plus amusant de me balader seule !

— Chantal, quelle déplorable façon de parler ! reprocha sa mère.

Un coup de sonnette les interrompit.

— La voilà !

Annoncée par la femme de chambre, Ebba entra, assez intimidée. François paraissait ému, Chantal curieuse, M^{me} Almeyran bonne et accueillante à son habitude.

— Jeanne, je te présente miss Undeborg, dont je t'ai tant parlé. Miss Ebba, ma sœur et ma nièce, une enfant mal élevée, mais que vous aimerez malgré cela, j'espère.

— C'est charmant d'être ainsi esquintée dès la première minute ! protesta Chantal.

Elle fixait avec étonnement les pieds d'Ebba. Celle-ci portait, à la mode scandinave, des bottes montantes, garnies de fourrure, par-dessus ses souliers.

— Asseyez-vous, Mademoiselle. Avez-vous fait bon voyage ? demanda M^{me} Almeyran.

— Excellent ! Je n'ai pas du tout été malade, quoique la mer fût forte, et mon ami Harold m'attendait à la gare. C'est lui qui m'a amenée ici.

— Comment ! Harold est là et il n'est pas entré ? s'écria François du Rauzier.

— Il est déjà reparti !

— Je vais tâcher de le rattraper.

— Ne bougez pas, c'est sûrement trop tard !

Ebba s'interposait. François avait noté qu'elle n'avait pas dit son « fiancé », en parlant d'Harold, et Chantal songeait que cette jeune Danoise

se servait avec désinvolture de ses amis.

— Vous devez être fatiguée, Mademoiselle. Chantal va vous montrer votre chambre. Nous nous retrouverons tout à l'heure au diner.

Ebba et Chantal sortirent.

— Eh bien ! qu'en penses-tu ? demanda anxieusement François.

— Elle vous regarde en face. Poignée de mains énergique, visage ouvert et gai. Ma première impression est bonne, déjà, mais je ne pourrai la juger que dans quelques jours.

— Enfin, elle te plaît ?

— Elle me plaît, oui !

— Alors, à demain !

— Viens déjeuner si tu peux. Maurice avait je ne sais quoi à te dire. Il sera là.

En mettant son manteau dans l'antichambre, François perçut des rires. Chantal, chaussée des bottes d'Ebba, traversa la galerie et courut vers lui.

— Regarde ce que c'est rigolo, oncle François ! Elle m'a dit qu'elle n'oserait plus les mettre ici, car depuis qu'elle a débarqué, tous contemplent ses pieds et se fichent d'elle !

Ebba, riant à son tour, suivait Chantal.

— Excusez la mauvaise éducation de ma nièce, Mademoiselle !

— Je crois, au contraire, que nous nous entendons très bien. Mais pourquoi ne pas m'avoir prévenue que je venais dans votre famille ?

— Je craignais que cela ne vous ennuyât.

— Quelle drôle d'idée !

— Vous n'êtes pas fâchée contre moi ?

Chantal était retournée dans sa chambre.

— Fâchée ? Pourquoi donc ? Je vous verrai moins facilement, voilà tout.

— Mais au contraire, puisque je viens ici presque chaque jour !

— Non, ce ne sera plus la même chose. Si je sors avec vous, je me demanderai ce que votre sœur pense de notre intimité. Je suis l'institutrice, je dois m'astreindre à jouer mon rôle. J'aurais préféré pouvoir séparer complètement mon travail de mes amitiés.

— Alors, j'ai eu tort ?

— Oh ! peut-être que j'exagère cette impression. En tous les cas, je suis ravie de me trouver en France et je vous remercie d'avoir facilité ma venue !

— Sans rancune ?

— Sans aucune rancune !

Elle lui tendait la main. Il la prit, et soudain, d'un mouvement irréfléchi, involontaire, il se pencha, la baisa et s'échappa.

— Je suis stupide, se morigénait-il en descendant l'escalier. Est-ce qu'on baise la main d'une jeune fille ? Espérons que cette étrangère n'a pas été choquée de ce manque d'usage et qu'elle n'a pas vu dans ce geste, simplement amical, une déclaration d'amour.

II

— Alors, Chantal, tu voudrais bien savoir quel était ce jeune homme et comment il se nomme ?

— François, tu es assommant !

— François? répéta M^{me} Almeyran, stupéfaite.

— Tu n'es pas encore au courant de nos nouvelles conventions, ma petite maman? s'écria Chantal gaiement. Les voici en deux mots : Je vais bientôt avoir dix-sept ans, je suis presque une femme. Mon oncle a l'air très jeune. Cela me vieillira et le rajeunira que je l'appelle par son prénom; nous serons donc tous les deux contents!

— Encore une folie! Et quand je pense que tu me reproches de gâter cette petite, François. Toi, c'est plus simple, tu la pourris. Si tu commences à la prendre au sérieux, elle va devenir insupportable et jouer à la dame!

— Mais, ma pauvre maman, il y a au moins deux ans que l'on me fait la cour!

— Il n'y a plus d'enfants! proféra une voix masculine derrière un journal.

— Papa l'a dit, et il a bien raison!

Chantal courut vers son père, glissa sur ses genoux.

— Encore cette sale politique!

M. Almeyran se passionnait pour ou contre les idées du gouvernement. Il faisait partie des nombreux Français qui souhaitent ardemment un changement de régime, mais chez lesquels cette ardeur demeure platonique.

— Je croyais que vous deviez causer « affaires », toi et François? lui demanda M^{me} Almeyran.

— Cinq minutes, si tu veux bien.

Les deux hommes, ayant terminé leur tasse de café, se retirèrent dans le petit salon. M. Almeyran paraissait plus grand que son beau-frère, mais un peu lourd d'aspect. Il n'avait pas son élégance. Les cheveux grisonnants découvraient un front puissant. Le visage glabre semblait celui d'un acteur.

— Et ta leçon de piano, Chantal?

— Ah! zut! quand donc aurai-je fini mes études!

— Paresseuse! Miss Undeborg, si vous voulez bien l'accompagner, Chantal vous montrera le chemin.

Quelques minutes plus tard, les deux jeunes filles

— Chantal était presque aussi grande qu'Ebba — tournaient le coin de la rue de Solférino. Le cours de musique était situé rue Cambon. En traversant le pont, Chantal pointa son index vers la droite, et laconiquement :

— La gare d'Orsay; dans le fond, la pointe de la Sainte-Chapelle.

Plus aimable, elle ajouta :

— Aimez-vous les vieilles églises?

— Je n'en connais guère, si ce n'est Westminster que j'ai visité à Londres.

— Mystique? Non, n'est-ce pas? Ça ne va pas avec la neige, le froid, les sports d'hiver. Moi, il y a des jours où je voudrais entrer en religion pour mieux adorer Dieu, et, à d'autres moments, je crois que la vie la plus longue ne suffira pas à épuiser ma soif de plaisir, de mouvement. Il faudra que je vous emmène à Notre-Dame. Vous verrez la rosace du vitrail se refléter sur la pierre et vous croirez marcher sur un morceau de ciel. Dans cette atmosphère si recueillie, le renoncement s'impose comme une nécessité morale. S'oublier, vivre pour les autres. Vous êtes catholique?

— Il y a fort peu de catholiques au Danemark, répondit évasivement Ebba.

Cette question trop directe la gênait comme une intrusion dans un domaine réservé.

— Mais si vous épousiez un catholique, vos enfants le deviendraient aussi?

Le malaise d'Ebba s'accrut. Une légère rougeur colora ses joues. Pourquoi ces interrogations répétées? Chantal soupçonnait-elle une secrète entente entre son oncle et sa nouvelle gouvernante?

La Danoise ne se laissa cependant pas démonter et, se dominant, répondit avec une gravité enjouée :

— Cela va de soi. D'ailleurs, j'aimerais certainement vos cathédrales, les fleurs sur les autels, la dévotion que vous témoignez envers les saints, la pompe de vos cérémonies. Il me semble que l'on doit prier plus facilement dans cette ambiance, tandis que les nobles accents de l'orgue résonnent sous les hautes voûtes de pierre.

Chantal se mit à rire :

— Et je suis sûre que vous lisez des vers le soir, avant de vous endormir? Vous devez être terriblement sentimentale, très *petite fleur bleue*. Ne vous en défendez pas, c'est si sympathique!

Ebba se sentait de plus en plus déconcertée. La malice innocente de cette petite Parisienne la déroutait. Le ton plaisant, moqueur, abordait tous les sujets. Fallait-il en sourire, se fâcher, se taire, répondre? Elle devinait bien qu'aucune intention de méchanceté ne se dissimulait chez cette enfant dont on lui confiait la garde, mais elle se demandait si elle saurait se faire aimer et obéir de cet esprit vif, prime-sautier, capricieux.

Durant la leçon de piano, elle eut le temps de s'analyser, de réfléchir et de se fixer une ligne de conduite. Elle décida de se montrer affectueuse, mais calme et réservée. La douce bonté de Jeanne Almeyran l'avait séduite. Elle désirait conquérir l'estime de la mère de son élève et justifier la confiance qu'on avait bien voulu lui témoigner, mais

elle repousserait toute ingérence dans sa vie personnelle et adopterait ouvertement, vis-à-vis de François du Rauzier, une attitude de franche camaraderie, sans y mêler le moindre soupçon de coquetterie. Elle ne montrerait rien du penchant qui l'attirait vers lui et s'ingénierait à mettre en défaut la trop perspicace Chantal.

Ce fut sur ces sages résolutions qu'elle termina sa première journée en France.

III

François entendait tenir ses promesses et dévoiler à Ebba les beautés de son pays. Parisien de souche authentique, il était fier de sa ville et en connaissait aussi bien les vieilles pierres que les récentes attractions. Il voulait qu'Ebba ne se contentât pas d'une vue superficielle et ne confondît pas, comme beaucoup d'étrangers, le musée et le magasin du Louvre. C'était un vrai plaisir pour lui que de faire parler devant elle les témoins du passé, d'animer le balcon de la Saint-Barthélemy, la Conciergerie, le parvis de Notre-Dame et toutes les églises cachées que le passant pressé, bousculé, oublie trop souvent de regarder.

Ebba n'avait reçu aucune éducation artistique. A Londres même, où elle eût pu entendre de bonne musique et visiter les musées, elle n'avait eu pour

la guider que son instinct, car Mr Cromer ne s'intéressait nullement à ces matières. D'autre part, ses heures de liberté, brèves et mesurées, lui avaient à peine permis de jeter un coup d'œil sur la *National Gallery*.

Auprès de François, cultivé, intelligent, passionné d'art, elle eut l'impression de découvrir un aspect de la vie qu'elle ne soupçonnait pas, de pénétrer dans un univers caché. Mais devant lui comme devant sa sœur, elle se sentait une petite pensionnaire ignorante et n'osait ouvrir la bouche de peur de proférer une bêtise. Parfois, une conversation entière lui échappait. Lorsque, par exemple, on discutait musique chez les Almeyran, elle se rendait compte que ce qui lui avait plu dans un concert — un classique concerto de Mendelssohn, une symphonie de Brahms — avait été jugé démodé, ennuyeux, et que le Prokofieff, le Stravinsky, le Honegger, dont l'audition l'avait déconcertée, ahurie comme celle d'une effroyable cacophonie, avaient déterminé, tout au contraire, chez François et sa sœur, un enthousiasme que Chantal, une gamine de seize ans, partageait sans effort. Alors, devant son muet effarement, François l'appelait en riant : ma petite Béotienne. Ebba n'avait pas osé demander ce que signifiait ce surnom. En cachette, elle avait cherché dans le *Larousse* et avait lu à *Béotien* : « Se dit d'un esprit lourd et grossier. » Ce soir-là, elle avait pleuré dans sa chambre, car, de plus en plus, elle souhaitait inconsciemment plaire au jeune homme. D'avance, elle se réjouissait du samedi après-midi qu'il lui consacrait régulièrement. Vers deux heures, ils parlaient tous les trois, François, Ebba et Chantal, à pied ou en voiture, suivant le temps ou leur inspiration. Parfois, une exposition particulière les solli-

citait ; parfois, ils retournaient au Louvre, ou encore se dirigeaient vers le bois de Boulogne. Chantal, au lieu de rompre leur intimité, la rendait plus facile, plus expansive, plus naturelle. Sa présence empêchait les silences, les arrière-pensées. Elle rassurait François qui, sans sa nièce, n'eût pas osé passer de longues heures en tête à tête avec Ebba. Il eût craint une fausse interprétation d'un sentiment qu'il avait une fois pour toutes classé dans le domaine de la camaraderie. Il s'interdisait de songer à l'amour et se croyait, de ce fait, prémuni contre le danger d'une intimité grandissante.

Ils se retrouvaient pourtant quelquefois en dehors de Chantal, mais la petite fille était remplacée par Harold et un groupe de Scandinaves, jeunes filles placées, comme Ebba, dans des familles françaises en qualité de gouvernantes, et qui profitaient de leurs jours de congé pour visiter Paris.

Le mois de mai s'écoula sans incident. Harold devenait toujours plus silencieux. Ses bons yeux s'attachaient avec reproche sur Ebba. Elle ne s'en apercevait pas, car sa faculté d'attention était entièrement absorbée par François. Elle riait à ses plaisanteries, l'écoutait raconter de prolixes histoires. Harold ne la reprenait un peu que lorsqu'elle dansait avec lui ; leurs pas s'accordaient à merveille, tandis que François, malgré son amour pour la musique, dansait mal et, le sachant, préférait s'abstenir.

Un soir, alors que la petite bande s'installait devant une table et commandait des consommations variées, François fut hélé par un groupe d'amis légèrement grisés. Ebba le vit se pencher vers une très jolie femme brune, décolletée, qui se mit à rire en la désignant à François. Elle avait posé la main

sur le bras du jeune homme d'un geste familier qui impliquait comme une sorte de possession. Il parlait abondamment et semblait à la fois expliquer et s'excuser. Ebba, trop loin d'eux, ne pouvait comprendre ce qu'ils disaient, mais, soudain, la voix claire de la jolie femme domina le brouhaha et elle distingua :

— Mon cher, c'est à prendre ou à laisser.

Ebba se sentit rougir comme sous une insulte, elle n'eût pas su dire pourquoi. François revint vers elle.

— Je suis désolé, excusez-moi ! Il paraît que j'avais promis cette soirée à mes amis et oublié ma promesse ; or, ils tiennent absolument à ce que je les accompagne à Montmartre. Je voulais refuser, je leur ai expliqué que j'étais avec vous, ils n'acceptent aucune excuse. Vous ne m'en voudrez pas ? Nous tâcherons d'arranger quelque chose d'autre la semaine prochaine.

Il partit, l'air contrarié. Ebba avait l'impression qu'il eût préféré demeurer auprès d'elle. Malgré cette petite consolation d'amour-propre, le reste de la soirée fut morne. Elle revoyait le geste autoritaire de la jolie inconnue ; cette main posée sur le bras de François l'obsédait. Elle essaya de rire, de s'amuser, d'autant plus qu'elle se sentait observée par Harold. Comme ils revenaient ensemble, il lui dit :

— Ebba, je dois aller en juillet au Danemark. M'accompagnez-vous ?

Rentrer ? Cette perspective ne l'avait jamais effleurée.

— Vous n'y pensez pas, je viens d'arriver en France !

— Je voulais vous demander... C'est difficile,

j'ose à peine, vous avez tant changé récemment, et vous ne m'aidez pas...

Non seulement elle ne l'aidait pas, mais elle eût désiré arrêter les mots qu'elle pressentait.

— Voilà, ma situation actuelle me permet d'envisager plus nettement l'avenir...

Il bredouillait, se ressaisit et termina presque brutalement :

— Nous pourrions avancer la date de notre mariage?

Ebba marchait en silence à ses côtés. Quel prétexte invoquer?

— Harold, ne m'interrogez pas. Je ne saurais répondre, mais je ne puis accepter. Je ne désire plus me marier. Je ne veux pas penser à l'avenir. Je veux vivre dans le présent, oui — elle répéta plus fortement, — rien que dans le présent!

— Mais l'an dernier, au Danemark, ne m'aviez-vous pas demandé d'écourter ces fiançailles?

— L'an dernier n'est plus, Harold. Il fallait accepter alors. Depuis...

— Depuis? dit-il, la voix altérée.

— Non, rien, ne m'interrogez pas davantage. Je ne désire pas me marier. Je suis heureuse ici. Je n'éprouve aucune impatience de connaître ce que m'apportera l'avenir.

— C'est bien, Ebba, je ne forcerai pas vos confidences. Je ne comprends, hélas! que trop bien ce qui se passe en vous, mais j'attendrai. Je ne suis pas brillant, mais je suis fidèle, moi, et patient. Un jour, peut-être vous tournerez-vous de nouveau de mon côté et serez-vous heureuse de me retrouver!

— Harold, vous en avez trop laissé échapper ou pas assez. Je repousse vos insinuations. Personne

d'autre ne m'aime, comprenez-vous, et je n'aime personne ! Je vous défends de dire et de croire autre chose !

Un défi vibrail dans sa voix. Il voulul répondre, protester, mais tandis qu'ils parlaient, leurs pas les avaient menés jusqu'à la porte des Almeyran. Ebba avait sonné. Avant qu'il eût pu la retenir, elle s'était glissée dans l'escalier et avait disparu sans un mot d'adieu pour son compagnon. Il ne fallait pas qu'il pût remarquer les larmes — de dépit ou de chagrin — qui débordaient de ses paupières.

La jeune fille passa une nuit blanche. Le geste de l'inconnue et la déclaration d'Harold l'avaient éclairée sur ses véritables sentiments. Elle aimait François, et la pensée qu'il pouvait s'éprendre d'une autre la faisait cruellement souffrir.

— Sotte qui m'imaginai être la seule, l'unique, alors qu'un homme comme lui, cultivé, intelligent, séduisant, devait fatalement plaire, être recherché. Quand je suis entrée dans sa vie, j'aurais dû me demander quelles étaient les amitiés qui le liaient à d'autres femmes, mais parce qu'il me semblait naître réellement une deuxième fois, j'ai cru qu'il en allait de même pour lui. Or, s'il est devenu le pôle irrésistible qui me fascine et absorbe toutes mes forces d'affection, la réciprocité ne s'impose pas. Son image a effacé en moi celle d'Harold et de tous les hommes qui m'avaient approchée, mais qui suis-je, pauvre petite étrangère, misérable campagnarde, pour le faire oublier à son tour ces Parisiennes élégantes, pleines d'entrain, d'esprit, et qui le comprennent à demi-mot ?

Elle comparait involontairement sa robe simple en lainage rouge à la robe en mousseline noire, du bon faiseur, qui moulait les formes longues et simples

de l'inconnue. Elle revoyait la petite tête brune si bien ondulée, les cils allongés par le rimmel, les lèvres soulignées de fard, les mains baguées aux ongles vernis. Non, François ne saurait hésiter entre cette radieuse inconnue et l'humble gouvernante de sa nièce. Son choix se porterait fatalement sur la rivale d'Ebba. Ce soir même, n'avait-il pas déjà abandonné la Danoise pour aller rejoindre celle qui posait avec tant d'autorité la main sur son épaule?

— Elle agissait comme si elle avait un droit sur lui, se répétait Ebba douloureusement. Oh ! je m'enquerrai, j'interrogerai adroitement Chantal ; tout vaut mieux que cette incertitude. Je veux savoir avant qu'il soit trop tard, et s'il ne m'aime pas, s'il ne doit jamais m'aimer, je renoncerai, je ne tenterai pas une conquête trop difficile. Je trouverai un prétexte, je rentrerai au Danemark. Nul ne saura ma peine, ma déception, mon profond chagrin. Je retournerai vivre pour toujours auprès de mes parents. Je me consacrerai à eux, je ne me marierai pas. Les années s'écouleront, lentes et longues, jusqu'à ce que la mort vienne enfin me consoler, car je sais que je n'oublierai pas François. Jusqu'à mon dernier jour, je me redirai toutes ses paroles, je referai en pensée toutes nos jolies promenades, je me rappellerai tout ce qu'il m'a appris, comme il essayait de m'ouvrir l'esprit, de m'expliquer l'art de son pays, comme il m'instruisait avec patience. Il m'a fait comprendre tant de beautés nouvelles. Si je n'ai pas réussi à me faire aimer, je ne puis lui en vouloir, j'étais si nettement inférieure à lui. Comment m'aurait-il choisie ?

Des larmes entrecoupaient ces réflexions. Son

mouchoir, trempé, roulé en boule, ne les essuyait plus. Elle n'y prenait pas garde et les laissait couler sur l'oreiller.

Une aube grise et triste laissait filtrer dans la chambre une lueur indécise. Les objets reprenaient leur forme, sinon leur couleur. De l'autre côté de la paroi, Chantal dormait sans rêves. Ebba percevait son souffle doucement rythmé. Une voiture de laitier passa sur le boulevard dans un grand bruit de ferraille, puis un autobus, lancé en trombe, fit trembler les vitres. Un autre lui succéda. Des klaxons aboyèrent d'une voix rauque. La trêve de la nuit était terminée. Les humains se rejetaient dans leurs multiples occupations. La ville s'éveillait, vibrait, bourdonnait.

Ebba, le cœur lourd, la tête en feu, évoqua la lande paisible, si belle sous sa parure d'ajoncs au mois d'avril. Elle revit les falaises de son pays natal, la mer au loin, bleutée et grise, les bateaux qui la sillonnaient, parlant d'aventures. Tous ses songes étaient tombés en poussière. Son séjour en Angleterre ne lui avait apporté que désillusion, et maintenant, voilà que Paris, ce Paris qu'elle s'était tant réjouie de visiter, la repoussait et se moquait de ses vœux de bonheur. Dans sa fièvre, il lui semblait que tous ces étrangers, aussi bien Mrs Murray que les Almeyran et François, se moquaient de la petite Danoise, de son ingénuité, de sa candeur. Elle ne se sentait plus aucun courage pour recommencer une nouvelle journée, pour feindre, sourire, parler et cacher son secret. François lui-même viendrait peut-être voir sa sœur et sa nièce vers la fin de l'après-midi, comme il en avait pris l'habitude depuis quelque temps, mais cette perspective ne lui apportait aucun réconfort. Au contraire, Ebba ne pour-

rait plus soutenir son regard sans fondre en larmes comme une enfant.

Six heures sonnèrent à l'église la plus proche. Elle s'abandonna, lasse, à bout de forces, et s'endormit enfin, serrant toujours dans ses doigts le mouchoir trempé, roulé en boule.

La voix claire et gaie de Chantal la réveilla deux heures plus tard :

— Quelle paresseuse ! Pas encore levée ? Allons, dépêchez-vous, Mademoiselle ma gouvernante, ou nous arriverons en retard au Collège de France !

Sa plaisanterie se figea brusquement sur ses lèvres. Elle venait d'apercevoir les traits décomposés d'Ebba.

— Qu'y a-t-il ? Vous êtes malade ? Vous avez pris froid ? Je cours prévenir maman. Vous ne pouvez sortir dans cet état.

— N'en faites rien, je vous en prie, répliqua la Danoise d'un ton si péremptoire que son élève n'osa pas insister. J'ai mal dormi, mais ma migraine cédera dès que j'aurai pris un cachet d'aspirine.

Chantal se retira, non convaincue. Ebba se baigna la figure dans l'eau froide, s'habilla rapidement et la rejoignit à la salle à manger. M. Almeyran y lisait son journal. Il s'interrompt pour lui demander amicalement de ses nouvelles. Ebba rougit comme si elle avait été prise en faute.

— Je vois que Chantal m'a trahie, dit-elle avec effort, mais ce n'est qu'un malaise passager.

Un air tiède et léger jouait sur les feuilles à peine dépliées des platanes. Les bourgeons dorés éclataient sous la poussée de la sève. Le printemps magnifiait les êtres et les choses. La pierre grise des immeubles s'auréolait d'argent. La Seine se hâtait vers la campagne et la mer. Une voiture dé-

boucha au coin d'une rue, chargée d'une moisson de violettes, de jonquilles et de primevères. Insensible à la beauté du renouveau, Ebba releva le col de son manteau et frissonna, tandis que Chantal l'observait avec inquiétude.

— Je n'aurais pas dû vous écouter, murmura-t-elle. Si maman vous avait vue ce matin, elle vous aurait interdit de sortir. Pourvu que vous ne soyez pas malade !

— Bah ! qu'importe ! répondit Ebba. C'est-à-dire, se hâta-t-elle d'ajouter, en voyant l'étonnement de sa compagne, que je serais désolée de vous causer des ennuis. Rien n'est plus désagréable que de tomber malade à l'étranger, loin des siens.

— Ce n'est pas à nous que je pensais, interrompit Chantal, vexée que sa sollicitude eût été si mal interprétée. Vous n'avez pas l'air de vous douter que nous éprouvons tous une grande affection à votre égard.

— Merci, dit Ebba, émue.

Elle se sentait si démunie et si faible que des larmes lui montèrent aux yeux.

Chantal, habituée à sa gaieté, la regardait avec étonnement.

Au Collège de France, elles se mêlèrent aux étudiantes et s'assirent sur un banc.

Le professeur, au centre de la salle, développait une thèse sur le mysticisme en Espagne au seizième siècle. Chantal, courbée en deux, griffonnait avec entrain des notes, mais Ebba ne parvenait pas à fixer son attention. Par moment, la chaire reculait et se dissolvait dans une brume dense, puis elle réapparaissait, grossissait, reprenait sa place normale.

Ce va-et-vient fatiguait tellement Ebba qu'elle ferma les yeux. Une sensation de vertige l'obligea

à se cramponner au banc pour ne pas tomber.

« J'ai simplement sommeil », se dit-elle pour se rassurer, et elle s'efforça de s'intéresser au mysticisme de saint Jean de la Croix. Mais ses efforts demeuraient vains, les mots lui parvenaient dépouillés de tout sens. Des frissons, maintenant, la parcouraient des pieds à la tête. Elle tâchait de ne pas claquer des dents et serrait ses mâchoires l'une contre l'autre.

Ses yeux brillants, ses pommettes rouges effrayèrent Chantal à la sortie du cours.

— Je ne vous écoute pas et je vous ramène au plus vite à la maison, décida la gamine en faisant signe à un taxi qui passait.

Ebba, incapable de résister, s'accota dans le fond de la voiture.

« Quel ennui, quelle complication inutile, songeait-elle. Juste au moment où je désirais m'effacer, me faire oublier. »

— J'ai sans doute pris froid hier soir, s'excusait-elle auprès de M^{me} Almeyran un peu plus tard.

— Pauvre petite, c'est désolant. Couchez-vous bien vite. Je vais vous faire porter une boule d'eau chaude et une infusion pour vous réchauffer, et je téléphonerai à notre docteur qu'il vienne vous voir.

Ebba, confuse de cette sollicitude maternelle, n'avait plus la force de protester. La fièvre la terrassait. Elle obéit docilement et passa toute la journée dans son lit. Tournée contre le mur, elle comptait machinalement les fleurs du joli papier rose de sa chambre et se proposait des paris puérils :

— Si le nombre des bouquets est impair de la plinthe au plafond, c'est que François m'aime, sinon il n'éprouve pour moi que de l'amitié.

Mais elle s'embrouillait, et les dessins dansaient devant ses yeux, prenant vie comme de malicieux démons qui se moquaient de ses efforts.

Le médecin diagnostiqua une légère bronchite et prescrivit à la jeune fille de rester couchée pendant quelques jours. Elle se désolait de devenir une charge pour M^{me} Almeyran et de ne plus pouvoir lui rendre service, mais celle-ci la rassura avec bonté :

— Chantal est bien assez raisonnable pour aller à ses cours seule. L'essentiel est de bien vous soigner et de vous guérir rapidement.

François du Rauzier prit des nouvelles de la malade par téléphone le jour même et lui envoya, dès le lendemain, une gerbe de fleurs. Elle les contemplait avec attendrissement. Les roses, en s'ouvrant, se penchaient et semblaient lui conseiller :

« Pourquoi tant d'inquiétude ? Laisse-toi vivre. Le présent ne t'offre-t-il pas de petits bonheurs ? Ne te tourmente donc pas avec la pensée de l'avenir. Jouis du jour qui passe et ne reviendra pas, quand bien même tu le rappellerais à grands cris. »

Les heures s'écoulaient, silencieuses, paisibles et douces. Son chagrin se dissipait peu à peu comme un mauvais rêve effacé par la lumière. Des visites la distrayaient. Chantal apparaissait entre deux cours, bondissante de gaieté et de drôlerie. Elle bavardait, racontait mille anecdotes sur ses amies ou ses professeurs.

Ebba brûlait de la questionner au sujet de François, mais elle avait peur de ne pas se montrer maîtresse d'elle-même et que son émotion ne trahît son secret.

Un soir que le soleil se couchait, sanglant, illumi-

nant les vitres des maisons de pourpre et d'or, Chantal entama elle-même la conversation.

— François m'a accompagnée à ma leçon de piano, cette après-midi, déclara-t-elle avec un sourire malicieux. Je l'ai rencontré à la porte. Il a renoncé à monter lorsqu'il a su que vous étiez encore couchée et qu'il ne pourrait pas vous voir. Il m'a ensuite longuement demandé comment vous alliez. J'ai dû décrire votre aspect physique et votre état moral. J'ai déclaré que vous étiez horriblement maigre, pâle, et qu'une profonde tristesse vous dévorait.

— Chantal ! s'effara Ebba. Quelle est cette plaisanterie ?

— Je parle très sérieusement. Je voulais tenter une expérience. Elle a admirablement réussi ! Je voulais savoir jusqu'à quel point il s'intéressait à votre sort. Maintenant, je suis fixée.

Ebba ne répliquant pas, la gamine continua :

— Il lui fallait toujours plus de détails, et il m'a reproché de ne pas assez m'occuper de vous.

— Je suis, au contraire, tout à fait confuse du mal que vous vous donnez pour moi, protesta la Danoise.

— Ta, ta, ta, là n'est pas la question ; mais je l'ai blagué sur sa sollicitude, car l'an dernier, quand j'ai eu la grippe, il ne s'est pas du tout inquiété de ma santé. Il n'a guère le sens de la famille, vous savez.

— Il me semble pourtant qu'il vous aime beaucoup et qu'il vient fort souvent ici.

— Surtout depuis un mois !

Ebba se tut prudemment, mais Chantal insista :

— C'est votre présence qui l'attire. Je suis sûre qu'il est amoureux de vous.

La demi-obscurité qui régnait maintenant dans la chambre dissimula la rougeur qui colorait les joues d'Ebba.

— Vous vous moquez de moi, dit-elle, presque fâchée; ce n'est pas bien.

— Allons donc, Ebba, ne prétendez pas que vous l'ignorez. Je ne vous apprends rien. Vous êtes trop fine pour ne pas avoir deviné le sentiment que vous inspirez à François.

La petite fille parlait avec un ton de femme. Un long silence suivit. Ebba hésitait à se confier, à faire allusion à la brillante inconnue, à demander quel rôle celle-ci jouait dans la vie et dans le cœur de François.

Chantal reprit la première :

— Je serais bien contente s'il vous épousait, maman craignait tant qu'il ne sache pas choisir une femme digne de lui!

— Vraiment? dit Ebba avec émotion. Pourquoi cela?

— En attrapant des phrases au vol, par-ci par-là, j'ai compris qu'il avait fait la cour à une femme qui ne plaisait pas du tout à mes parents. Elle avait le genre fardé, tapageur que maman déteste. Elle est veuve, je crois, indépendante, très originale. Vous ne pouvez en être jalouse puisque, à cette époque, mon oncle ne vous connaissait pas, se hâta d'ajouter la gamine, pour corriger le mauvais effet de cette révélation.

— Je n'ai aucun droit de me montrer jalouse des affections de votre oncle, répliqua Ebba avec chaleur. Il ne m'a jamais témoigné qu'une bonne camaraderie. Sans votre romanesque imagination, vous ne vous y tromperiez pas; mais à votre âge, on croit voir de l'amour partout.

— Vous n'êtes pas tellement plus vieille que moi, protesta Chantal, vexée.

— Je suis tout de même votre ainée de quelques années, et je suis persuadée que si votre oncle est venu plus souvent ici depuis mon arrivée, c'est parce qu'il se sentait responsable de mon entrée chez vous et qu'il tenait à se rendre compte si je réussissais dans mes nouvelles fonctions. Vous auriez grand tort de vous méprendre sur ses intentions.

— Quel magnifique discours, Ebba ! Mais vous ne m'enlèverez pas si facilement mon idée.

A ce moment, M^{me} Almeyran ouvrit la porte. La nuit était tout à fait venue.

— Que faites-vous donc dans cette obscurité ? s'étonna-t-elle.

— Nous causions, maman.

— Allume une lampe et ne fatigue pas Ebba. Elle n'est pas encore complètement rétablie, et le docteur lui a recommandé de ménager ses forces.

— Chantal ne me fatigue pas du tout, Madame, et je voudrais reprendre mon travail demain. Ma fièvre est tombée, je ne tousse plus. Il fait un temps superbe et j'ai honte de me laisser ainsi dorloter.

— Nous verrons cela un peu plus tard. En vous hâtant trop de mener à nouveau une vie normale, vous risqueriez une rechute.

En quelques jours, cependant, les forces d'Ebba revinrent. Cette courte maladie lui avait permis d'apprécier la bonté des Almeyran et de s'attacher davantage à eux. Ils s'étaient tous montrés si affectueux à son égard et l'avaient traitée comme une personne de leur famille. A aucun moment, elle ne s'était sentie l'étrangère, l'employée qu'un fâcheux contretemps oblige d'abandonner ses fonctions et

que l'on garde et soigne à regret. Quelle différence, quel contraste avec Mrs Murray qui ne se montrait jamais satisfaite, qui exigeait, en sus de son service auprès de Bobby, qu'Ebba s'occupât de cuisine, de ménage, et transformait la Danoise en une bonne à tout faire ! Tandis que les Almeyran s'ingéniaient, au contraire, à faire oublier à la jeune fille tout ce qui pouvait lui rappeler son rôle et son titre de gouvernante. Ils la présentaient à leurs amis comme une compagne de leur fille, l'emmenaient au théâtre, au concert, et, d'un autre côté, lui laissaient la liberté de rejoindre Harold ou d'autres Scandinaves quand elle en avait envie, sans lui poser de questions indiscretes.

Depuis qu'Ebba lui avait si nettement interdit de songer à l'épouser, le Danois ne s'était plus montré. Chantal l'ayant malicieusement remarqué, Ebba répondit qu'il était parti en voyage et ne reviendrait sans doute pas de l'été. La gamine n'insista pas, mais elle sourit drôlement, comme si elle avait deviné la vérité.

Cette si courte maladie avait changé Ebba. Amaigrie et pâlie, elle méritait plus que jamais le surnom de Fée des neiges, donné autrefois par François. Son teint transparent, ses yeux bleus étonnés, son visage aux traits fins, quoique irréguliers, étaient comme auréolés par la mousse blonde des cheveux. Ebba faisait aussi des progrès en élégance. A force d'observer les Parisiennes qu'elle admirait si naïvement, elle commençait à leur ressembler. Au lieu de tailler sa chevelure trop court sur la nuque, elle avait laissé pousser des bouclettes qui frisaient naturellement sur son cou et débordaient du béret crânement enfoncé sur l'œil ; et la mèche qui dansait toujours sur son front était maintenant

soigneusement ondulée. François du Rauzier n'aurait plus eu besoin de lui apprendre comment il fallait mettre un chapeau ou comment se nouait une écharpe. Elle, si peu coquette autrefois, dépensait maintenant tout son argent à des colifichets. Si ses modiques ressources ne lui permettaient pas de s'habiller chez les grands couturiers, de gentils tailleurs, coupés avec chic, des pull-over originaux revêtaient son corps mince. A l'exemple de M^{me} Almeyran et de Chantal, elle ne se contentait plus de veiller seulement sur la propreté de ses mains, mais elle taillait soigneusement ses ongles et les polissait ensuite. Parfois, elle prenait dans les siens les doigts minces de son élève.

— J'ai l'air d'un homme, soupirait-elle avec envie en regardant ses paumes trop larges et ses phalanges carrées de campagnarde.

La petite fille la consolait gentiment :

— Ne vous hypnotisez donc pas sur vos défauts. Personne ne possède une beauté parfaite. Ne croyez-vous pas que je changerais volontiers mes cheveux raides comme des baguettes contre votre indéfrisable naturelle?

— Mais le coiffeur peut y remédier, objectait Ebba.

— Allons, ne soyez pas ingrate envers le Créateur qui vous a dotée d'un joli teint et de bien d'autres avantages. D'ailleurs, François n'aime que les blondes.

— Vous en êtes sûre? demandait la Danoise, en songeant à la tête si brune de l'inconnue.

— Elle avoue, elle avoue qu'elle désire plaire à mon oncle! reprenait Chantal avec taquinerie.

Mais en voyant Ebba rougir, toute confuse, elle se suspendait à son cou et lui demandait pardon.

Une entente tacite leur faisait éviter ce sujet devant M. ou M^{me} Almeyran, mais bien souvent, quand François venait chercher les deux jeunes filles pour une promenade, Chantal marchait un peu en avant ou un peu en arrière, de façon à leur ménager un innocent tête-à-tête.

Le jeune homme, d'ailleurs, n'en profitait pas pour se déclarer. Ebba rentrait, déçue, doutant d'elle plus que jamais.

— S'il m'aime, qu'attend-il ? Et s'il ne m'aime pas, pourquoi ces fréquentes visites, ce ton aimable, ces mille attentions ?

Un temps idéal favorisait le mois de mai. Les jardins rivalisaient de fleurs et de verdure fraîche. Des odeurs d'acacia, de troène et de jacinthe se répandaient dans la ville, chassant les émanations d'essence et de goudron. Les fumées ne réussissaient pas à ternir l'éclat du ciel. La Tour Eiffel s'élançait dans l'atmosphère comme un jet d'acier et se découpait sur des couchants d'or pâle. La douceur de la saison se glissait jusque dans le cœur des hommes. Les fêtes de charité succédaient aux fêtes de charité, permettant aux riches de s'amuser sans remords, puisque leur plaisir consolait les misérables. Des affiches tentatrices couvraient les murs. Sur l'une d'elles, un enfant couché se soulevait pour mieux contempler le disque du soleil qui disparaissait dans la mer. Ebba s'arrêta pour détailler le visage avide du petit.

François, qui l'accompagnait, la renseigna :

— Il s'agit de la plus belle fête de l'année : le bal des Petits Lits Blancs. L'œuvre, qui s'occupe d'envoyer les enfants malades dans des sanatoria au bord de la mer, est si populaire que nos plus célèbres artistes prêtent leur concours bénévole aux

organisateurs. Les vedettes les plus réputées dansent ou chantent ce soir-là devant un public composé de ce fameux Tout-Paris qui réunit les plus grands noms de l'aristocratie, de la finance, ce qui s'appelle, en un mot, le « monde ». Si bien que le spectacle de la salle est aussi intéressant que celui de la scène.

Ebba, les yeux brillants, la bouche entr'ouverte, écoutait ces explications.

— Comme ce doit être beau !

François ne répondit pas, mais il sourit, et, quelques jours plus tard, alors qu'il achevait de déjeuner chez les Almeyran, il lança négligemment :

— A propos, Jeanne, j'ai loué une loge à l'Opéra pour mardi prochain. J'espère que vous êtes libres ?

— Mardi ? fit Chantal, rose d'émoi. Mais c'est le bal des Petits Lits Blancs !

— Justement, j'ai pensé que cela vous amuserait d'y assister.

— Chantal me paraît bien jeune pour veiller aussi tard, objecta sa mère.

— Oh ! maman, une fête de charité, tu ne peux pas refuser !

Ebba n'avait rien dit, mais un long et tendre regard remercia François, plus éloquemment que des paroles, de sa gentille attention.

M^{me} Almeyran s'étant laissé fléchir, la fin de la semaine se passa en préparatifs. Les deux jeunes filles entendaient paraître à leur avantage dans la foule brillante qui se presserait à l'Opéra ce soir-là.

IV

Le bal des Petits Lits Blancs brillait de toutes ses lumières. Les danses et les chants se succédaient sur la passerelle d'acier suspendue au-dessus de la foule compacte, ondulante. Des loges, le regard plongeait dans cette mer d'épaules pressées les unes contre les autres, d'où les têtes émergeaient comme une écume dorée et brune. Les rires et les applaudissements déferlaient en grandes ondes. Toute individualité s'effaçait devant cette collectivité. François, debout derrière Ebba, songeait à l'effroyable panique que le moindre incident eût pu déclencher dans cette joie, et, involontairement, son regard se dirigea vers la plus proche porte de sortie. D'ailleurs, des troisièmes loges, on dominait le spectacle de trop haut pour que cette pensée pût devenir une inquiétude personnelle. Une rumeur, précisément, répondit à la mélodie du jazz. Il se pencha : on emportait une femme incommodée par l'excessive chaleur qui régnait dans la salle. Elle était belle. On distinguait sa silhouette élégante, son visage pâle, ses membres abandonnés.

Il se retourna, regarda Ebba qui lui sourit. Elle vivait ces heures dans une fièvre d'extase. Jamais, dans sa campagne danoise, elle n'avait imaginé une fête aussi magnifique. Les toilettes, les bijoux, la décoration du théâtre, tout suscitait son étonnement et son admiration. Un grand paon étalait son plu-

mage d'ampoules électriques bleues et vertes au-dessus du rideau relevé. Des poupées de chiffon croisaient leurs jambes molles au bord des loges, tandis que leurs visages impassibles dédaignaient l'agitation humaine et que leurs yeux peints se détournaient du spectacle. Ebba mourait d'envie de posséder une de ces poupées. A chaque instant, son regard se fixait sur celle de Chantal, et sa convoitise était si visible que François proposa d'aller lui en chercher une.

Il sortit de la loge. M^{me} Almeyran, un peu gênée par la chaleur, s'était assise près de la porte ouverte et bavardait avec des amis.

Chantal demanda :

— Ebba, sortons un instant ! Tu permets, maman ?

Dans le couloir, elle s'échappa, ayant reconnu une amie, tandis qu'Ebba regardait d'un autre côté, et la jeune Danoise attendit son retour. Elle trouvait d'ailleurs fort agréable de se promener seule et pouvait ainsi donner plus librement cours à sa curiosité et à son plaisir. La soirée avait débuté heureusement. Il lui semblait que cette nuit la portait sur ses ailes de lumière jusqu'au bonheur. François, assis auprès d'elle au dîner qui avait précédé le bal, lui avait parlé avec confiance et un abandon amical et tendre. Le rien de scepticisme qu'il mêlait toujours à ses discours perdait toute âpreté. N'aimait-il pas ce qu'il avait baptisé son âme candide et pure de Fée des neiges ? Un peu ému, il lui avait rappelé leur lointaine soirée de Noël et avoué que, dès ce soir-là, il avait souhaité qu'elle vint en France.

Ebba, dans sa robe de taffetas rose, se sentait jolie, et François abandonnait le ton de la camaraderie pour prendre celui de l'affection. Elle-même le

trouvait changé en habit, plus imposant, plus élégant. Il lui plaisait et la troublait. Des pensées heureuses hantaient son cœur et son cerveau. Etre aimée par ce Français aux yeux dorés, à la parole éloquente. Elle imaginait son retour au Danemark, fiancée à ce séduisant étranger. Autrefois, elle ne pouvait comprendre que l'on pût vivre toute une vie auprès du même homme sans s'ennuyer, car les heures lui paraissaient lentes et lourdes souvent auprès d'Harold. Mais maintenant, elle sentait que toute son existence ne serait pas assez longue pour épuiser les ressources de l'esprit et du cœur de François. Il la formerait, la développerait. Il lui apprendrait à comprendre ce qui lui échappait dans le vaste monde. Mr Murray possédait aussi ce don de rendre intéressant ce dont il parlait, mais, quand bien même il n'eût pas été marié, Ebba aurait redouté le terrain mouvant qui faisait le fond de son caractère. Cette totale absence de principes la déconcertait et lui inspirait un sentiment de recul. Mr Murray n'était pas immoral, mais amoral. Il considérait toutes choses d'un point de vue objectif, tandis qu'Ebba trouvait en François des règles semblables à celles sur lesquelles elle s'appuyait : une tradition bourgeoise, un goût de l'honnêteté, un sens net et défini du bien et du mal. La base de leur vie ne différait point, du moins la jeune fille se plaisait-elle à le croire.

Chantal ne revenait pas. Elle se pencha sur le grand escalier de marbre et chercha à reconnaître son élève dans la foule chamarrée qui montait et descendait les degrés. Tout à coup, le nom de du Rauzier frappa son oreille. Deux hommes en habit désignaient un spectateur qui tournait le dos à Ebba et parlait avec animation à une jeune femme :

François et l'inconnue de Montparnasse! Ebba reconnaissait les cheveux très noirs et lisses, la silhouette longue et fine.

— Qui est avec lui?

— Vous ne la connaissez pas, mon cher? Suzanne Tozel, l'ex-femme du banquier.

— Allons donc!

— La fille du peintre, dont les excentricités ne se comptent plus...

— Et du Rauzier?

— Oh! on les dit fiancés. D'ailleurs, je crois qu'il est fixé sur le caractère de sa douce amie, mais que voulez-vous, il reste sensible à son charme, à sa beauté, à son esprit!

— Intelligente?

— Et rosse! je ne vous dis que ça! La sœur de du Rauzier a tout fait pour les séparer.

Le reste de la conversation se perdit. Des groupes joyeux éloignèrent Ebba des deux inconnus, et Chantal, au même moment, surgit, radieuse et rose :

— Ebba, vous êtes un amour de m'avoir attendue. Dépêchons-nous de rentrer maintenant.

Elle l'entraîna et ne remarqua pas le trouble de sa compagne. La représentation continuait sur le pont d'argent, mais un voile séparait Ebba du monde extérieur. Une brume dense l'enveloppait. Dans un rêve, elle vit François, une poupée à la main, revenir auprès d'elle.

— J'ai eu du mal. Toutes les femmes la convoitaient!

Il riait. Ebba prit la poupée et la serra dans ses bras d'un geste convulsif. Elle souffrait tant qu'elle avait besoin d'étreindre quelqu'un contre son cœur, fût-ce une poupée. Ces mots lui vrillaient le tympan : « fiancés ».

Elle éclata d'un rire nerveux. François la contemplait, surpris. Il ne l'avait jamais vue dans cet état d'excitation qu'il attribuait à la fête.

— La piste va être libre, Ebba, voulez-vous que nous dansions? Vous excuserez ma maladresse.

Elle accepta. Elle avait besoin de le toucher pour croire qu'il existait encore, qu'il ne s'était pas évaporé en fumée comme son beau rêve. Quelle distance entre eux! Quel fossé impossible à franchir! Lutter? Avec quelles armes? Contre une Française jolie, facile, intelligente, spirituelle, éprise, sans doute, des mêmes beautés, comprenant à demi-mot les enthousiasmes et les répugnances artistiques de François; alors que tout la séparait de lui : leur nationalité différente, leur degré de culture intellectuelle. Elle passait subitement d'un extrême à l'autre et exagérait leurs dissemblances comme elle avait exagéré, tout à l'heure, les idées qui leur étaient communes. Ah! mieux valait renoncer! Pourtant, quelque chose en elle refusait de s'avouer vaincu. Cette force qui l'avait poussée à quitter le Danemark, ce besoin de vivre mieux, de vivre plus. Puis le découragement l'envahissait à nouveau. Ainsi, chaude et glacée dans les bras de François, elle éprouvait une amère volupté à poser sa main grande, un peu forte et volontaire, sur cette manche où la jolie Française avait posé, l'autre soir, ses doigts fuselés.

Elle savait bien que sa sincérité, sa candeur, ce que François personnifiait dans le surnom de Fée des neiges pèserait d'un grand poids dans la balance, mais elle ne voulait pas seulement être aimée, elle voulait être préférée et qu'il l'épousât.

Ce qui la tourmentait surtout, c'est qu'elle comprenait brusquement combien elle connaissait peu

François, combien elle savait peu ce qu'il exigeait de la vie, quelle place il accordait à l'amour, quel rôle il demandait aux femmes de jouer. Dernièrement, il lui avait prêté un livre qu'il aimait particulièrement, dont le héros trouvait dans l'inquiétude un piment indispensable à l'amour. Dès qu'il était sûr d'une femme, de sa fidélité, elle ne l'intéressait plus. Son amour pour elle s'éteignait. Que François s'identifiât à ce personnage de roman, Ebba perdait toute chance de réussite. Même envers Harold, elle était incapable de coquetterie. Une franchise presque brutale dominait en elle. Elle ne savait ni feindre, ni dissimuler. Naïvement, elle montrait à François combien il lui plaisait. Jamais elle ne saurait, pour le rendre jaloux, simuler envers d'autres un attachement factice. L'amour représentait pour elle le pivot de l'existence. Aimer, être aimée, but de la vie. Mais elle ne comprenait pas l'amour sans la confiance. L'intransigeante jeune fille se révoltait devant une aussi basse conception de l'amour. Tout ce qu'au Danemark elle avait entendu sur les Français légers, inconstants, lui revenait à la mémoire. La sagesse lui conseillait d'épouser Harold. Elle mènerait auprès de lui une existence calme. Mais, justement, ce calme l'épouvantait. Quelque chose en elle demandait à vivre dangereusement, s'exaltait et se désespérait tour à tour.

Lasse de danser avec un médiocre cavalier, elle voulut se reposer. Ils s'assirent sur une banquette, le long du mur. Elle écoutait à peine ce qu'il disait. Elle regardait les gens passer et s'acharnait à deviner quels espoirs, quels déchirements masquait leur sourire uniforme. Si heureuse il y a une heure, comment son visage ne reflétait-il pas à présent sa tristesse?

Une démarche familière attira son attention. Mr Murray marchait ainsi, les jambes écartées comme les marins. Elle aperçut la figure du promeneur et tressaillit, stupéfaite. Au même moment, François saluait. L'étranger lui rendit son salut et s'éloigna sans avoir paru remarquer Ebba.

— Je croyais que vous ne le connaissiez pas?

— Jean Davier? L'explorateur?

— Mais non, M. Murray!

— Ma petite Ebba, le bal vous tourne un peu la tête, vous vous croyez encore en Angleterre!

— Je vous assure que ce monsieur que vous venez de saluer est M. Murray. J'ai vécu plus d'un mois auprès de lui, je ne puis me tromper.

— Et moi, je vous jure que je viens de saluer Jean Davier, l'explorateur, que sa traversée du Sahara, en càmionnette, et cent autres prouesses ont rendu célèbre.

— Etrange, murmura la jeune fille; je ne puis croire qu'un sosie... Était-il à Paris il y a deux mois?

— Il est rentré de voyage depuis quelques semaines.

— Est-il marié?

— A une charmante jeune femme.

— Française?

— Tout ce qu'il y a de plus Française.

— Et vous le connaissez assez pour me le présenter?

— Quand vous voudrez!

Une intense curiosité chassait dans l'esprit d'Ebba toute autre préoccupation.

— Le voici justement qui revient.

— Mon cher, miss Undeborg meurt d'envie de faire votre connaissance.

— Très flatté, Mademoiselle.

Jean Davier s'inclinait. Plus d'aisance que M. Murray? Non, la même gaucherie d'un homme habitué à vivre dehors, au grand air. Le même regard, taille identique. Peut-être plus d'élégance? Evidemment, Ebba n'avait jamais vu M. Murray en habit, pas plus qu'elle ne l'avait entendu parler le français, qu'il disait ignorer. Cependant, elle était prête à jurer que le mari de Violet et Jean Davier ne faisaient qu'une seule personne.

Aucun signe n'avait montré qu'il l'avait reconnue, mais M. Murray eût été capable de cette maîtrise.

— Vous comptez repartir bientôt, mon cher?

— Je prépare une expédition dans la mer Arctique.

— Vous aimez les voyages, Monsieur? demanda Ebba qui comprit aussitôt la naïveté de sa question et rougit.

— Mon existence vagabonde le démontre, Mademoiselle, mais le grand tourisme banalise toutes les parties du monde, et je me contenterai, d'ici peu, d'aller visiter les pays lointains le soir au cinéma, comme tout le monde.

Une légère pointe d'accent étranger chantait dans ses phrases.

— J'ai connu quelqu'un qui vous ressemblait si curieusement...

Ebba le regardait attentivement pour découvrir le moindre signe de gêne. Il se mit à rire avec un naturel parfait.

— Cette aventure m'arrive quelquefois, ma figure est si banale!

— N'avez-vous pas le type irlandais? insista la jeune fille.

— Rien d'impossible. Ma mère est née à Dublin.

Ebba sentit l'inutilité de sa tentative et laissa tomber la conversation. Jean Davier s'éloigna.

— Eh bien ! vous avez constaté votre erreur ?

— François, avez-vous confiance en moi et me croyez-vous saine d'esprit ?

— Quelle question et quel ton tragique, ma petite Ebba !

— Je vous jure que M. Murray et Jean Davier ne font qu'un !

— Allons donc ! Un bigame à notre époque, quand la facilité des moyens de transport rapproche chaque jour davantage les humains les uns des autres, qu'on ne peut faire un pas sans être repéré et que l'on est exposé à rencontrer à l'autre bout de la terre un membre de sa famille ! Vous n'y pensez pas !

— Rappelez-vous cet amour des voyages qui possédait M. Murray !

— L'épicier du coin voyage, aujourd'hui !

— Pas avec cette passion !

— Sa femme aurait vu la photographie de Jean Davier. On l'affichait partout après sa traversée de l'Afrique.

— Elle vit très retirée.

— Après tout, vous avez peut-être raison, Ebba. Je me dis quelquefois que nous baignons dans du merveilleux sans nous en douter et que nous connaissons bien mal les êtres qui nous approchent journellement.

— Je me le suis dit ce soir, à votre propos, murmura Ebba en le considérant tristement.

— Vraiment ? Et vous avez douté de moi, n'est-ce pas ?

Elle voulut protester.

— Non, c'est inutile, je comprends. N'insistez pas. Les apparences sont contre moi, je le sais. Je suis un être compliqué, Ebba, décevant, tandis que vous êtes simple, droite, d'un seul jet. Vous devez me juger très durement.

— Je n'ai aucun droit à vous juger.

— On juge toujours, volontairement ou involontairement. Dans votre pays, on décide, on délimite. Ceci est défendu, cela permis, comme pour les enfants. Mais la France est le pays des nuances. La nature même invente un jeu de couleurs imprécises pour peindre notre ciel; et notre climat tempéré, ni chaud, ni froid, répugne à trancher jusqu'aux saisons. Les individus subissent aussi ces influences.

— Mais je suis une Danoise et, quelque effort que je fasse, ce n'est jamais qu'avec le cœur et l'esprit d'une Danoise que je puis vous juger.

— Le cœur, Ebba. Je ne m'adresse qu'à votre cœur, semblable au mien, parce que les frontières n'existent pas dans le domaine sentimental. Il me semblait que malgré nos différences de nationalité, d'éducation, nous étions arrivés à nous comprendre. Me serais-je trompé?

— J'ai peur, François! Peur de m'égarer, peur de prendre un mot pour un autre, comme cela m'arrive quelquefois encore.

— Vous avez fait tant de progrès en français, cependant!

— Vous recommencez à vous moquer de moi!

— Mais pas du tout, ma petite Ebba!

— Votre ironie m'échappe et me déconcerte comme tant d'autres traits de votre caractère. Je ne sais jamais si vous êtes sérieux ou si vous plaisantez. Pourquoi me suis-je attachée à vous?

— Ce dernier mot est si gentil, Ebba, que, si nous



étions seuls, je ne résisterais pas à mon désir de vous embrasser.

— François!

— Oui, oui, grondez-moi. Peu m'importe! Je sais que vous allez encore me reprocher de dire avec légèreté des choses sérieuses, mais êtes-vous sûre que je ne les pense et ne les sente pas sérieusement? Cette douce habitude de plaisanter pourrait bien n'être que notre pudeur à dévoiler nos sentiments; notre crainte de paraître ridicules, un voile jeté sur les battements de notre cœur.

Ebba avait complètement oublié son chagrin, ses craintes. Jamais François ne lui avait parlé si tendrement.

M^{me} Almeyran sortit de la loge.

— Nous partons. Je crois que Chantal n'a que bien rarement veillé aussi tard. Venez-vous, Mademoiselle? Et toi, François?

— Je devais retrouver des amis au cabaret de « Petrouchka »...

La désolation la plus vive se peignit sur les traits d'Ebba. François sourit et continua :

— Mais je préfère vous accompagner et je rentrerai doucement à pied. La nuit est si tiède!

Ebba le remercia des yeux. M^{me} Almeyran semblait ne rien avoir remarqué, mais dans la voiture, elle prit gentiment la main d'Ebba et demanda :

— Comment avez-vous trouvé cette fête de charité parisienne?

— Merveilleuse comme un conte des *Mille et une Nuits*, Madame! Je vous remercie tant de m'avoir emmenée!

— J'espère que lorsque vous rentrerez chez vous, vous contribuerez à détruire la mauvaise réputation des Français?

— Très certainement, Madame! répondit avec conviction la jeune fille.

A la porte, François prit congé; et comme au jour de son arrivée à Paris, il baisa la main d'Ebba, puis, la retenant un instant :

— Alors, vous ne m'en voulez plus et vous restez mon amie?

— A condition que vous ne me cacherez rien.

— Ebba, quel mot dangereux! Vous ne m'aimez plus du tout le jour où vous me connaîtrez tel que je suis.

— Devenez semblable à l'image que je me fais de vous.

— J'essaierai, je vous le promets!

Et sur cette demi-victoire, Ebba le quitta, rassurée, heureuse, confiante en l'avenir.

V

— François, je ne te comprends pas! Tu tournes la tête à cette petite. Il est clair qu'elle est amoureuse de toi; seul, tu ne parais pas t'en rendre compte. Or, je voudrais savoir si tu as ou si tu n'as pas l'intention de l'épouser?

M^{me} Almeyran avait provoqué cet entretien avec son frère, dont elle avait remarqué l'assiduité auprès d'Ebba, le soir des « Lits Blancs ». Elle l'avait entraîné, cette après-midi, dans le petit salon marocain propice aux confidences.

— Mais je ne sais, Jeanne, je ne raisonne pas si

loin ! Tu poses les questions avec une brutalité ! Ebba est délicieuse, confiante, sincère. Tu ne peux me reprocher de me montrer sensible à son charme.

— Je ne te reproche rien du tout ! Je te demande si tu as bien réfléchi au danger d'épouser une étrangère dont tu connais à peine les parents, les antécédents de famille, qui a de la vie une conception peut-être opposée à la tienne et dont les moyens d'existence sont certainement très limités, car si ses parents étaient riches, ils ne laisseraient pas leur fille courir le monde en qualité d'institutrice !

« En résumé, mentalité différente ; je ne parle même pas de la religion, catholique chez nous, protestante chez elle — car puisqu'elle ne pratique pas, elle accepterait sans doute que ses enfants fussent catholiques, — mais j'insiste sur le manque de fortune qui ne vous facilitera pas la vie conjugale, alors que, toi-même, tu ne peux compter que sur ton traitement. »

— Mon Dieu, Jeanne, que ces considérations, genre notaire, te vont mal ! Parce que je fais vaguement la cour à cette petite, tu nous vois mariés, tu songes à la religion de nos enfants ; pour un peu, tu choisirais le caveau dans lequel on nous entertera ! Mais l'existence ne serait pas possible s'il fallait, à chaque instant, prévoir, décider si longtemps à l'avance !

— Tes amis s'accordent cependant à dire que dans les affaires tu es l'homme le plus pratique, le plus froid, le plus énergique ; mais dès qu'il s'agit de ta vie privée, de ta vie sentimentale, tu te fies à l'inspiration du moment. Vraiment, tu n'es pas raisonnable ! C'est ainsi que tu t'es laissé mener par cette Suzanne Tozel. D'ailleurs, celle-là ne m'intéresse pas. Elle est de taille à se défendre. Mais cette

petite Ebba, si elle s'éprend de toi, ce sera sérieusement, de tout son cœur, de toute son âme sentimentale de Scandinave. Prends bien garde, je t'en prie, François. Elle t'émeut, je le sens, mais réfléchis avant de te laisser aller à cette émotion. Pour faire un mariage de ce genre, il faut un grand amour, vrai, profond. On a déjà tant de peine à s'entendre entre deux êtres de même race, de même éducation, de même formation intellectuelle. Cette petite Ebba est charmante, c'est vrai, mais elle n'est pas cultivée !

— Je puis la former !

— Oui, si tu l'aimes ! Sinon, au bout de peu de temps, tu appelleras ignorance son innocence et bêtise sa fraîcheur d'âme. Réfléchis, François, ne la fais pas souffrir inutilement. Vois, tu n'es même pas décidé à rompre avec Suzanne. Tu ne connais pas l'imagination d'une jeune fille ; alors que tu te plais auprès d'elle et que tu ne songes qu'à te distraire, elle se croit sûrement presque fiancée. Harold Munsden ne paraît plus ici, je l'ai remarqué ; elle a dû l'éloigner. Songe à ta responsabilité.

— Je te promets, Jeanne, de faire un peu plus attention à l'avenir, dit-il avec soumission.

Il reconnaissait le bien-fondé des observations de sa sœur, mais il n'osait lui avouer qu'il était bien plus épris d'Ebba que M^{me} Almeyran ne le soupçonnait. Toutes ces objections s'étaient déjà présentées à son esprit. Il avait l'intention de surmonter les obstacles qui le séparaient de la jeune fille ; mais il n'aimait pas brusquer les événements. Il préférait patienter, attendre, s'éloigner lentement, insensiblement de sa fiancée actuelle, espacer leurs rendez-vous. D'autre part, travailler davantage pour gagner plus d'argent. Il avait en vue de nouvelles

affaires avec un groupe anglais qui lui avait déjà fait de brillantes propositions, mais tout cela demandait du temps. Effrayé par les reproches de sa sœur, craignant de compromettre Ebba, il décida de mettre plus de froideur dans leurs rapports en attendant qu'il pût la demander officiellement en mariage.

Peu de jours après le bal, Ebba reçut un matin, dans son courrier, une lettre dont elle ne connaissait pas l'écriture. Haute, fine et pointue sur papier bleu, celle-ci trahissait une origine féminine.

MADemoisELLE,

Je ne vous ai jamais parlé, mais comme vous m'inspirez de la sympathie, je me permets de vous mettre en garde contre M. F. du R. Vous le croyez peut-être amoureux de vous, mais il se joue de votre naïveté. Il ne fait la cour aux femmes qu'en dilettante. Sous des dehors séduisants, il est sec et dépourvu de cœur. Il ne cherche que des succès d'amour-propre, et dès qu'il a réussi à troubler une femme, satisfait, mais craignant dès lors des complications sentimentales, il s'éloigne, devient froid, distant, et s'éprend — si tant est que l'on puisse appeler ainsi ce jeu cruel! — d'une autre. Méfiez-vous, Mademoiselle, et ne voyez en cette lettre qu'un conseil désintéressé et sincère.

Le billet n'était pas signé, mais de qui pouvait-il venir, sinon de la femme inconnue qu'Ebba avait aperçue au bal? Une lettre anonyme? Quelle bassesse! Elle la chiffonna, la jeta dans la cheminée, se ravisa, la reprit, la relut. Un à un, les mots empoisonnés pénétraient et glaçaient son cœur. Elle voulut les ignorer, chasser le doute affreux qui s'emparait de son esprit, mais la maudite lettre formulait, hélas! les craintes qu'elle n'osait s'avouer.

Depuis le bal, elle n'avait pas retrouvé un instant de tête-à-tête avec François. Il semblait la fuir, et cette attitude la bouleversait. Elle comptait sur leur habituelle promenade du samedi pour renouer leur intimité, mais le samedi matin, M^{me} Almeyran déclara à table que son frère était retenu à l'usine. Ebba eut peine à cacher sa déception, et dès lors le malentendu entre elle et François ne fit que grandir.

... L'été approchait, et les Almeyran songeaient à quitter Paris. Ils possédaient en pays basque une propriété que M. Almeyran avait héritée de sa mère quelques années auparavant. Chantal, très éprise de ce coin pittoresque, avait souvent décrit à Ebba la longue maison à un étage, crépie à la chaux, flanquée de volets bleu foncé et d'un porche, suivant l'architecture locale. Elle était située au haut d'un vallonnement, dernière ondulation des Pyrénées, d'où l'on découvrait à la fois la mer et la montagne. A gauche, la route qui va de Biarritz à Hendaye, en longeant la corniche, reliait ses habitants au monde civilisé, à la société élégante, clientèle estivale des plages. A droite, le promeneur épris de solitude pouvait se perdre dans les sentiers qui s'égarèrent en pleine campagne, sans risquer d'autre rencontre que celle d'un vieux paysan coiffé du traditionnel béret ou d'une gardeuse de vaches accompagnée de son troupeau, tandis que, derrière la maison, la chaîne des Pyrénées se découpait sur le ciel, incitant à des excursions plus lointaines.

Ebba s'était réjouie de passer les vacances dans un endroit aussi séduisant, mais, à mesure que le moment approchait du départ pour la villa Chiquito, elle s'inquiétait davantage de la froideur de François, de son silence. Partir sans avoir obtenu un entretien lui paraissait chose impossible. M^{me} Al-

meyrans, en qui elle avait cru trouver une alliée, s'ingéniait maintenant, au contraire, à ne plus les laisser seuls quand le jeune homme faisait une apparition — trop courte et trop rare — boulevard Saint-Germain, et ce fut incidemment et devant témoins qu'Ebba apprit, au début de juillet, le départ de François pour l'Angleterre : il ne reviendrait à Paris que lorsque elle-même et les Almeyrans l'auraient déjà quitté.

Le petit salon où ils se trouvaient tous réunis après le déjeuner lui parut tout à coup sinistre.

— Je tâcherai d'aller à Chiquito vers le quinze août, ajouta François avec un regard vers Ebba qui fut perdu, car la jeune fille tenait obstinément ses yeux fixés sur le pull-over qu'elle tricotait et dont elle n'apercevait plus les mailles qu'au travers d'un brouillard : plus d'un mois sans le voir !

— N'avez-vous pas de message pour l'Angleterre ?

Elle secoua négativement la tête.

— Je puis aller donner de vos nouvelles à votre oncle, Mr Cromer ?

— Il est malade, dit-elle laconiquement, toujours sans le regarder.

— Et Mrs Murray ?

— Elle passe l'été à Bournemouth, chez son amie Mrs Mills. Bobby l'y a rejointe la semaine dernière.

— Savez-vous que j'ai revu Jean Davier ? Il part pour le pôle Nord, en bateau d'abord, en avion ensuite ; il passe par Londres et s'embarque vers la fin du mois.

Mais Ebba ne s'intéressait plus aux aventures et aux mystères de la vie des autres. Sa propre destinée l'absorbait tout entière. Savoir ce que dissimulait le regard franc de ces yeux dorés, com-

prendre les pensées qui s'agitaient derrière ce front haut, éclairé d'intelligence, tel était son but. Par moment, quand François la fixait avec douceur, elle avait envie de s'écrier :

— Je suis sûre que vous m'aimez, mais dites-le-moi, ne me laissez pas dans ce doute affreux ! Que je sache à quoi m'en tenir !

Appelée au téléphone, M^{me} Almeyran avait momentanément quitté le salon.

— Pourquoi ne venez-vous pas à Chiquito un peu plus tôt ? Je croyais que vos vacances commençaient en juillet ?

— On ne fait pas toujours ce qu'on désire dans la vie, Ebba !

— N'êtes-vous pas seul et libre de vos actes ?

— Personne n'est jamais complètement libre.

Toujours ces réponses évasives dont il fallait se contenter ! Au moment où elle allait continuer son interrogatoire, décidée à en avoir le cœur net, M^{me} Almeyran reparut et force lui fut de remettre son projet à une autre occasion. Celle-ci ne se présenta pas ; François partit pour l'Angleterre sans qu'Ebba se fût retrouvée en tête à tête avec lui.

VI

A CHIQUITO

— Ebba, venez faire un single !

— Il me semble qu'il fait bien chaud pour jouer au tennis, répondit Ebba en paraissant à la fenêtre de sa chambre.

Chantal riait, debout dans la cour pavée, en jupe et sweater de toile blanche, sa raquette sous le bras. Le soleil faisait flamboyer ses cheveux dorés.

— Paresseuse ! L'ombre des arbres protège le court, à cette heure-ci. Allons ! un peu de courage !

Ebba ne résista pas plus longtemps à l'invitation.

Son rôle ne consistait-il pas à distraire Chantal ? Que ne pouvait-elle aussi, par surcroît, distraire son propre souci ! Elle chaussa des souliers de caoutchouc, prit sa raquette et descendit rejoindre son élève.

Le magnifique été consumait les arbres et les plantes, qui s'inclinaient vers la terre desséchée. L'atmosphère immobile, comme pétrifiée par la chaleur, aurait semblé suffocante à toute autre qu'à une enfant éprise de sport, de mouvement. Tous reposaient dans la maison silencieuse. Il est vrai que le court de tennis baignait dans une ombre relativement fraîche, et les deux jeunes filles, après avoir redressé le filet détendu, commencèrent sans effort à lancer leurs balles.

Ebba aimait ce jeu qui demande avant tout de l'agilité, du coup d'œil, une prompte décision. Sans se classer parmi les championnes, elle était bonne joueuse, et Chantal avait de la peine à résister à ses drives bien placés comme à son service direct et rapide.

Les points s'ajoutaient aux points. Au bout du premier set gagné par Ebba, les deux joueuses, essouffées, s'étendirent sur l'herbe qui bordait le court et se mirent à bavarder.

— Vous avez changé depuis quelque temps, Ebba. Vous toujours si gaie, si allante, on dirait que tout vous embête, remarqua Chantal dans son langage peu châtié. Pourtant, je trouve que la vie est telle-

ment plus agréable ici qu'à Paris ! Je voudrais me marier à la campagne. J'ai horreur de l'existence fabriquée, des visites, des gens du monde. Vous, je vous aime bien parce que vous êtes naturelle. J'ai vu ça tout de suite ! C'était écrit sur vos fameuses bottes, et c'est aussi ce qui a dû plaire à mon oncle...

— Chantal, ne commencez pas à dire des bêtises !

— Vous me prenez pour une gosse, Ebba ; vous croyez que je ne vois rien de ce qui se passe autour de moi. Vous vous trompez, j'ai des yeux, des oreilles, et c'est peut-être moi qui pourrais vous apprendre des choses intéressantes...

La gamine fixait sur Ebba son regard brillant, tout en mâchonnant une longue tige d'oseille sauvage.

— Que voulez-vous dire, méchante enfant ?

— Tiens, tiens, votre curiosité s'éveille ! Mais vous ne saurez rien si vous persistez à me traiter d'enfant !

— Qu'y a-t-il donc à savoir ? dit Ebba d'un ton volontairement détaché.

Etendue sur l'herbe, elle se redressa sur un coude. Un aigle planait très haut dans le ciel, décrivant de larges orbes. On le vit s'abattre du côté de la maison.

— Certaine conversation entre François et maman où il était question de vous.

— De moi ? fit Ebba en suspens.

— Oui ! Si j'ai bien compris les quelques bribes que j'ai pu surprendre, maman reprochait à François de vous avoir fait la cour.

— Et... que répondait-il ?

— Il parlait de votre charme.

— Il y a longtemps que vous avez entendu cette conversation, Chantal ?

— Voyons, ça devait être le lendemain ou le surlendemain des « Lits Blancs ».

— C'est bien ce que je pensais, murmura Ebba.

Tout s'éclairait, maintenant, et l'attitude de François ne l'étonnait plus. Il s'était rendu aux sages conseils de sa sœur. Son amour n'avait été qu'un feu de paille vite éteint par la froide raison.

— N'ayez pas l'air si désolée, Ebba. Je suis sûre que vous pouvez avoir confiance en François; c'est un chic type et je sais qu'il vous aime.

— Il vous l'a dit?

— Vous pensez bien qu'il ne choisirait pas une gamine comme confidente. Il a tort, d'ailleurs. Je l'aurais aidé, servi. Ça me plairait beaucoup que vous deveniez ma tante.

— S'il ne vous l'a pas dit, comment le savez-vous? reprit Ebba qui suivait obstinément la même idée.

— Mais ça crève les yeux! Il vous dédie ses mots d'esprit, et Dieu sait s'il en fait, c'est un vrai feu d'artifice! Il s'habille en votre honneur. Il fait la roue comme un paon. Vous n'avez pas remarqué ses dernières cravates?

— Du tout, fit Ebba qui ne put s'empêcher de sourire malgré son émotion.

— Faites donc des frais pour une femme! dit la gamine drôlement.

Elle continua :

— Et puis j'ai su, d'un autre côté...

— Votre police est bien faite!

— Beaucoup mieux que la vôtre! Vous ne vous défendez pas, Ebba! Vous ne savez que pleurer. Je vous entends bien le soir, quand vous croyez que je dors, avaler vos sanglots!

— Qu'avez-vous appris de cet autre côté?

— Qu'il ne sortait plus avec Suzanne Tozel.

— Ah! vous étiez aussi au courant de...

— ... Cette amitié, bien sûr! Les parents parlent soi-disant à mots couverts, mais, je vous l'ai déjà dit, je comprends bien des choses, et quand je ne comprends pas, je devine ou je me renseigne.

— Alors, si vous étiez à ma place?

— J'écrirais à François des lettres à la fois gentilles et coquettes. Je lui décrirais mes succès. J'en inventerais au besoin, afin qu'il ne s' imagine pas que je vais l'attendre ma vie entière. Inquiet, il annoncerait son arrivée.

— Ensuite?

— Eh bien! quand il sera là, flirtez, Ebba, et si vous craignez maman, je vous aiderai. Sous couleur de tennis ou de bain de mer, ce ne sera pas difficile de vous ménager quelques tête-à-tête, et j'espère bien vous voir fiancés à la fin de l'été.

— Vous êtes un amour, Chantal, et je ne sais comment vous remercier!

La confiance de la petite était contagieuse. Ebba se sentit reprise d'un élan combatif. Se défendre et puis conquérir son bonheur. Vouloir, vouloir fortement. Ne pas se laisser aller à une mentalité de vaincu. Réagir, lutter. Elle n'avait pas quitté sa couche de gazon, et les yeux fixés sur le ciel bleu, transparent, rendu plus diaphane par la chaleur qui montait du sol, son rêve s'élevait aussi plus haut, toujours plus haut. La cime des arbres qui bordaient le court de tennis frémissait, doucement agitée par une faible brise qui venait de l'Océan; ainsi le cœur d'Ebba frissonnait sous le souffle de cet amour qu'elle avait tenté d'oublier et qui renaissait plus impérieux, plus exigeant.

« Juillet s'achève, songeait-elle. Dans quinze

jours, peut-être avant, François viendra à Chiquito. » La pensée de sa présence la faisait défaillir de tendresse. Les petites satisfactions de vanité, le plaisir de montrer à ses amies danoises un fiancé élégant, séduisant, parisien, s'étaient effacés de son esprit. Depuis qu'elle avait tremblé, souffert par François, son amour s'était agrandi, ennobli. Elle ne rêvait que de dévouement, de sacrifice, d'une adoration passionnée qui durerait autant que sa propre vie. Les fiançailles, le mariage, ne lui apparaissaient plus comme un but, mais comme le moyen de respirer toujours auprès de l'être qu'elle aimait, de mêler son souffle au sien, de confondre leurs deux destinées, leur jeunesse et leur vieillesse. La joie même de sa présence suffisait à la combler d'un bonheur sans prix, et si elle avait tant souffert depuis un mois, ce n'était pas seulement à cause de ce doute affreux qui la torturait, mais à cause de la disparition de cette présence.

Elle avait éprouvé que « l'absence est le plus grand des maux ». Le pays basque, sans François à ses côtés, manquait de charme, même par cet éblouissant été. Elle refusait de le trouver beau. Elle restait insensible à sa magie, à son ciel pur, à ses vallons verdoyants, à ses gaves translucides, à ses maisons pittoresques, à ses doux et lents attelages de bœufs qui marchaient à pas égaux sur les routes sinueuses. La beauté du monde extérieur ne trouvait plus le chemin de son âme et toute distraction lui paraissait sans saveur. Une si forte passion avait pénétré son être qu'elle en avait chassé tout autre sentiment. Qu'elle était loin, la tranquille et sage affection éprouvée autrefois pour Harold et que, dans son ignorance, Ebba, à certaines heures, avait baptisée amour ! Ces trois dernières semaines

avaient plus mûri la jeune fille que trois ans de paisible vie au Danemark. La souffrance en avait fait une femme.

— Ebba ! Chantal ! Hou ! hou !

La voix de M^{me} Almeyran les fit tressaillir. Elles se relevèrent, regardèrent la maison et comprirent qu'on leur faisait signe de rentrer. Quand elle se fut approchée, Ebba remarqua que M^{me} Almeyran tenait une dépêche à la main.

De mauvaises nouvelles du Danemark ? Successivement, elle vit sa mère, son père, ses sœurs malades, en danger. De ses doigts tremblants, elle déchira le bord du papier bleu :

Londres, 31 juillet.

M. Cromer mort, vous instituant sa légataire universelle. Puis une signature inconnue : Davis, sans doute celle du notaire.

Elle relut, tendit la dépêche sans mot dire à M^{me} Almeyran.

— Eh bien ! ma petite Ebba, je ne sais s'il faut vous féliciter ou vous exprimer des condoléances.

— Je l'aimais beaucoup, Madame !

Ebba, tout à coup, réalisait la mort de son oncle et ses yeux s'emplirent de larmes :

— Il a été si bon pour moi !

— Il continue, mon enfant ! Vous allez vous trouver dans une brillante situation !

Ravie pour Ebba, M^{me} Almeyran songeait un peu égoïstement qu'elle allait être obligée de chercher à nouveau une institutrice : tâche difficile, ingrate. Mais la jeune fille devina sa pensée.

— Si vous le permettez, Madame, je resterai tout

l'été comme c'était convenu; j'ai tant d'amitié pour Chantal!

— Vous êtes gentille. Nous verrons cela un peu plus tard, car je vous conseillerai, en tous les cas, d'aller d'abord à Londres voir ce notaire. Il faudrait même peut-être télégraphier à votre père qu'il s'y rende aussi. Vous avez beau être majeure, les femmes sont peu au courant des affaires.

— Je doute que mon père puisse s'absenter en ce moment, alors que la moisson commence.

Elle redoutait que sa famille ne lui demandât de rentrer à la maison.

— Je ne comprends pas ce qui a pu se passer... Je savais mon oncle grippé, mais de là à croire qu'il serait si vite emporté... C'est affreux!

Elle réentendait le ton bourru, si affectueux, les plaisanteries plus ou moins fines. Elle revoyait le visage haut en couleur, la forte stature de Mr Cromer. Ensemble si vivant, si sympathique et qui n'était plus que du passé.

— Vous avez un train ce soir qui vous mettrait à Paris demain matin et vous permettrait d'attraper la correspondance avec l'Angleterre. Vous seriez à Londres dans l'après-midi, dit M^{me} Almeyran en calculant rapidement. L'auto peut vous conduire à la gare de Biarritz; qu'en pensez-vous?

— Que vous êtes mille fois aimable, comme toujours, et que j'accepte avec reconnaissance.

— Et si vous avez besoin de la moindre avance...

— Merci, Madame! Je monte dans ma chambre préparer ma valise...

Chantal la suivit et s'assit sur le lit, les jambes croisées à la turque. Ses yeux noirs brillaient d'excitation.

— Ebba, comme c'est amusant! Oh! non, pardon,

ce n'est pas ce que je voulais dire, mais je trouve si merveilleux de vous voir transformée, d'un instant à l'autre, en riche héritière. C'est tout à fait comme au cinéma. Ce que nous allons vous sembler purée !

— Chantal, quelle expression !

— Celle de la stricte vérité. Mais je ne vous comprends pas : au lieu de sauter au plafond, vous êtes là, calme, bien tranquille. Ça ne vous fait pas plus d'effet que ça ?

— J'aimais beaucoup mon oncle !

— C'est entendu, mais enfin, cet héritage va joliment arranger vos affaires, votre existence, votre mariage.

— Vous croyez que François hésitait parce que je n'avais pas d'argent ?

— Je suis sûre, au contraire, qu'il n'hésitait pas, mais je pense qu'il hésitera encore moins.

— Oh ! Chantal, que tout cela est bas !

— Pourquoi donc ?

— Je ne conçois pas l'amour sans un certain héroïsme et sans un certain détachement. Ces calculs m'écœurent.

— Que vous êtes donc vieux jeu, dénuée d'esprit pratique ! Au lieu de vous réjouir de cet héritage qui vous tombe du ciel, vous vous inventez un souci nouveau.

— Si je devais croire que François m'épouse pour cet argent, je préférerais mourir.

— Ecoutez, Ebba, je suis désolée d'avoir gaffé. Pardonnez-moi de vous avoir peinée et chassez ce vilain cafard. Comme si vous ne saviez pas que c'est pour vos jolis yeux, votre sourire, votre charme que mon oncle vous aime et vous aimera.

Câline, Chantal serrait tendrement Ebba dans ses bras. Elle lui glissa à l'oreille :

— Et vous savez qu'il devait retourner à Londres à la fin du mois, Hôtel Grosvenor.

Ebba sourit, soupira, termina sa valise :

— Je descends parler à votre mère, Chantal, et je reviens dans un instant.

— Comme elle est sentimentale et compliquée, murmura la petite dès qu'elle se fut éloignée. Alors qu'elle n'a qu'à étendre la main pour cueillir le bonheur. Ah ! si j'étais à sa place !

VII

EN ANGLETERRE

François du Rauzier terminait sa toilette. Il s'était couché vers deux heures du matin, après une partie de théâtre avec des amis anglais, et s'était levé tard. Une joue rasée avec soin luisait, tandis que l'autre disparaissait encore sous la mousse blanche du savon. A côté, sur un guéridon, le *butler* avait déposé le plateau du *breakfast*. Le thé fumait près des rôties, des œufs au *bacon*, du *haddock* couleur de miel. Un des charmes de Londres, ce *breakfast* copieux, appétissant.

La deuxième joue apparut nette et propre, semblable comme une sœur jumelle à la précédente. François passa son veston et s'assit devant le guéridon. Il se sentait d'excellente humeur. Les affaires rendaient bien. Il était sur le point de conclure un marché fort avantageux avec une grosse

société d'électricité anglaise. Son amabilité, sa franchise toujours tempérée de bonne grâce, lui permettaient de réussir dans tous les milieux. Les Anglais lui savaient gré de sa rapidité de décision, de son honnêteté scrupuleuse à tenir sa parole. Au Danemark, l'affaire qu'il avait emmanchée à Noël prenait aussi de l'extension. Intérieurement, il imputait sa chance à Ebba. Depuis qu'elle était entrée dans sa vie, elle n'avait cessé de lui porter bonheur. Pas un de ses projets auquel elle ne fût mêlée. Il confondait leurs destinées et formait des plans d'avenir. Une fois mariés, ils passeraient quelques mois de l'année au Danemark, l'été de préférence; l'automne et l'hiver à Paris — déjà il essayait de trouver un appartement; — le printemps à Londres. Suzanne Tozel s'éclipsait sans douleur et sans heurt. Il détestait tant les scènes de femme! Elle avait d'autant moins protesté qu'un nouvel admirateur de ses charmes s'était présenté : proie intéressante, riche et titrée, tout ce qu'il fallait pour plaire à une Suzanne Tozel, séduire à la fois son esprit pratique et son snobisme. L'avenir s'éclaircissait. Encore quelques semaines et il pourrait se rendre à Chiquito. Sa sœur, ravie de le voir enfin se marier, n'opposerait certainement qu'une faible résistance à ses fiançailles avec Ebba.

François du Rauzier possédait la mentalité de celui qui est attendu et qui ne se hâte point, car il est sûr d'arriver au port. L'idée qu'ailleurs son retard peut être imputé à un accident, à une catastrophe, ne l'effleure pas. Ne sait-il pas, lui, que la vie continue à suivre son cours normal? Ainsi, à mille lieues de penser qu'Ebba pouvait l'accuser d'indifférence ou d'oubli, François suivait tranquillement son chemin. Il ne doutait pas du succès, car

s'il n'avait pas explicitement avoué son amour, elle savait qu'il l'aimait. Le soir des « Lits Blancs », quelle volonté il lui avait fallu pour ne pas céder à la tentation de prendre la jolie tête confiante dans ses mains, de fermer les yeux clairs d'un long baiser ; mais il avait promis de ne pas la compromettre davantage et il était parti sans la revoir, puisqu'il n'était pas libre encore de la demander officiellement en mariage. Tandis que, maintenant, rien ne s'opposait plus à leurs fiançailles. N'eût-elle pas un sou de dot, sa situation personnelle venait de s'augmenter et s'augmenterait par la suite, lui permettant de faire vivre largement leur ménage, et la rupture avec Suzanne Tozel était chose accomplie.

Comme il terminait son *breakfast*, il déplia le journal et lut à la rubrique nécrologique :

Nous apprenons la mort de Mr E. J. Cromer, le banquier bien connu dans la haute société londonienne.

— Comment ? Ne serait-ce pas l'oncle d'Ebba ?

Puis, sans s'attarder plus longtemps, il continua sa lecture. Il ne se doutait guère qu'à la même heure et à peu de distance, Ebba, dans le cabinet d'un sollicitor, respirait l'air de Londres.

.

— Un portefeuille admirablement composé, miss, et qui fait honneur au banquier qu'était votre oncle. Des valeurs de premier ordre dont les dividendes ne font que s'accroître, et si mon modeste avis peut être de quelque poids, je vous conseillerai de n'y rien changer.

Derrière son bureau, le sollicitor compulsait le dossier. Il portait, à l'ancienne mode, un faux col très haut, dont la rigidité accentuait encore la gravité de sa face glabre.

— Croyez bien, Monsieur, que je n'ai pas l'intention de me lancer dans des spéculations à la Bourse ! Puis-je du moins lire le testament ?

— Le voici, miss. Je ne me suis pas permis de comprendre le paragraphe qui précède celui où il est question de votre legs. Mr Cromer était parfois un peu..., comment dirais-je?... sarcastique. Je l'ai beaucoup connu. Déjà, du temps de mon père, quand je n'étais qu'un employé ici...

Mais Ebba n'écoutait pas sa dissertation. Jamais elle n'eût cru rencontrer en Angleterre magistrat si bavard. Décidément, ce pays resterait pour elle celui des surprises.

Le testament disait :

Afin que ma nièce à la mode de Bretagne, miss Ebba Undeborg, ne puisse plus jamais se trouver exposée aux ennuis qu'elle a subis ce printemps et qu'elle ne continue pas un métier ridicule qui finirait par la déclasser, je l'institue ma légataire universelle, à seule charge pour elle de bien vouloir distribuer les legs dont la nomenclature suit.

— Legs à des œuvres de charité ?

— Oui, miss Undeborg. Mr Cromer était un philanthrope dont la générosité se cachait sous une modestie...

Il s'embrouilla et, ne sachant comment terminer sa phrase, toussa longuement.

Vêtue d'une robe noire vivement achetée à Paris entre deux trains, Ebba était assise, vaguement intimidée, au bord d'une chaise. Au contact de tout ce deuil, la jeunesse de ses cheveux blonds et de son frais visage ressortait plus éclatante. Elle réfléchit, voulut poser une question, mais le personnage en face d'elle s'était rembarqué dans un discours filandreux. Elle profita d'une pause pendant laquelle il reprenait haleine :

— Puis-je savoir environ quelle somme représentera cette fortune, une fois les legs distribués?

— Cette évaluation représente un calcul assez long si vous le désirez exact, mais vous vous contenterez peut-être d'une approximation?

— Certainement.

— Je pense que le chiffre oscillera entre quarante et cinquante mille livres.

Elle eut un éblouissement devant l'importance de la somme. Quatre à cinq millions de francs aux yeux de François! Ah! pourquoi n'étaient-ils pas déjà fiancés? Depuis sa conversation avec Chantal, elle redoutait le moment où elle devrait lui apprendre cet héritage. Quel désenchantement s'il se montrait trop sensible à ce changement de situation!

— C'est bien, Monsieur, je vous remercie. Aurez-vous encore besoin de moi ou puis-je quitter Londres?

— Quelques signatures à donner que je vous ferai présenter demain ou après-demain au plus tard. Voulez-vous me dire également ce que vous décidez au sujet de la maison et des domestiques de votre oncle?

— Je désire tout laisser en état et qu'elle soit entretenue comme si je devais y venir d'un instant à l'autre.

— Y habiterez-vous?

— Je suis descendue à l'hôtel. Je n'aurais pas le courage, en ce moment, d'aller seule dans cette demeure où j'étais autrefois si bien reçue. Peut-être, plus tard...

— Ce sentiment vous honore, miss, et je compatis à votre chagrin.

Le ton était d'un professionnel de la consolation.

Les notaires, comme les croque-morts, assistent de par leur métier aux larmes, aux deuils sincères ou hypocrites.

— Et vous regagnez Biarritz?

— Je vous laisserai mon adresse par écrit, demain.

Ebba se retrouva dans la rue et, machinalement, s'achemina vers l'Hôtel Grosvenor dans lequel François descendait à chacun de ses voyages. Pourtant, elle n'avait pas envie de le voir avant de se sentir plus maîtresse d'elle-même. Il lui fallait s'habituer à se considérer comme une riche héritière. Tous ces passants affairés ne prêtaient nulle attention à sa silhouette mince vêtue de noir; malgré cela, il lui semblait qu'elle avait été trainée de force sur une scène de spectacle et que le monde entier allait avoir les yeux braqués sur elle. Responsabilité de l'argent : au lieu de vivre insouciant, il allait falloir établir un budget, distinguer entre le revenu et le capital, quel ennui ! Puis brusquement, joie de l'argent, elle songeait qu'elle allait pouvoir venir en aide à sa famille, que sa mère ne se tourmenterait plus lorsque la récolte serait mauvaise, et, comme Ebba avait bon cœur, elle se réjouissait du bien qu'elle ferait autour d'elle, et, comme elle était femme, elle se réjouissait des robes, des fourrures, des bijoux dont elle allait pouvoir se parer. Être belle pour plaire à François; allumer dans ses yeux cette lueur qu'il ne pouvait dissimuler à la vue d'une femme bien habillée, élégante, « chic », comme il disait avec cet indéfinissable accent parisien, un peu moqueur, qu'elle aimait tant. Lui seul saurait l'aider à mettre cet argent en valeur, à le dépenser d'une façon intelligente. Quelle que fût sa réaction, mieux valait lui apprendre cette nouvelle

le plus tôt possible. Délibérément, Ebba héla un taxi.

— Hôtel Grosvenor, dit-elle.

.

— M. du Rauzier n'est pas sorti? demanda-t-elle au concierge.

Celui-ci, après un rapide coup d'œil au tableau des clefs — compteur que lui seul savait lire, — répondit négativement.

— Faites-lui porter ma carte, je vous prie.

François, le chapeau sur la tête, se décidait justement à descendre. Il prit la carte, la relut deux fois :

— Ebba, à Londres?

Puis il bondit vers la cage d'escalier.

Pour si incroyable que la chose parût, il lui semblait qu'elle ne pouvait être venue en Angleterre que pour hâter leur revoir; mais les vêtements de deuil qu'elle portait le détrompèrent aussitôt.

Le hall était peu propice à une conversation intime. Il la conduisit dans un petit salon où ils s'assirent tous les deux.

— Vous êtes venue appelée par votre oncle?

— J'ai appris en même temps l'aggravation de sa maladie et sa mort.

— Et vous avez tenu à assister à son enterrement?

— Je suis arrivée trop tard.

Il comprenait de moins en moins ce long voyage pour un parent si éloigné et se leurrait de l'espoir qu'elle fût venue en partie pour le retrouver. Déjà, il se penchait pour lui prendre la main et la couvrir de baisers, mais elle articula :

— Il m'a instituée sa légataire universelle.

Et ce fut une fêlure profonde, irréparable, dans

sa joie. Elle n'était pas venue pour lui; comptait-il seulement à ses yeux?

Elle continua :

— C'est une énorme fortune, quarante à cinquante mille livres.

Avidement, elle guettait le visage aimé, afin d'y surprendre le signe de l'amour ou celui de la cupidité, mais elle ne vit dans les prunelles dorées qu'un regard d'où se retirait toute expression, et elle sentit, sans pouvoir se l'expliquer, qu'elle avait brusquement fait jouer un déclic, déclenché une barrière, et que François, à deux pas d'elle, n'avait cependant jamais été plus lointain. Il répondit :

— Toutes mes félicitations, Ebba.

Puis il continua la conversation d'un ton enjoué, amical, naturel. Ebba ne pouvait comprendre, en l'écoutant, pourquoi un malaise naissait et grandissait, d'instant en instant plus pénible.

Il parut surpris qu'elle voulût retourner à Biarritz, poliment surpris comme si cette nouvelle ne le concernait pas personnellement, si bien qu'Ebba ne put s'empêcher de lui demander :

— Ne viendrez-vous pas à Chiquito?

— Cela m'étonnerait, dit-il d'un air vague qui la glaça plus encore que la politesse précédente.

La conversation tomba; ni l'un ni l'autre ne la releva. Ebba attendait qu'il l'invitât à déjeuner, mais il sortit sa montre et dit :

— Excusez ma grossièreté, j'ai un rendez-vous d'affaires urgent. Si vous restez encore quelques jours à Londres, nous pourrions peut-être nous revoir. Malheureusement, je suis très pris.

— Vous me téléphonerez, dit Ebba.

— C'est convenu. Si je vois le moyen de m'échapper, je vous téléphonerai.

— Je vais tâcher de voir Mrs Murray à Bournemouth. Je rentrerai par la ligne de Southampton. C'est un léger détour.

Ce nom, comme un éclair, lui rappelait le passé joyeux de leur naissant amour. L'époque où elle lui confiait gaiement, dans une modeste crèmerie, ses déboires de cuisinière et où il lui répondait en vantant les charmes de Paris, afin qu'elle consentit à se rapprocher de lui. Mais le rideau retomba et ils se dirent adieu froidement, sans que chacun soupçonnât la souffrance de l'autre.

« Perdue, elle est perdue, songeait François. Si je la demande en mariage maintenant, elle croira que je cours après son argent. Idiot, triple idiot de ne pas m'être déclaré plus tôt ! Il avait vraiment bien besoin de mourir, ce vieil oncle, exprès pour compliquer mes affaires et détruire mon bonheur ! D'ailleurs, que suis-je maintenant aux yeux d'une héritière de cinq millions ? Un pauvre petit ingénieur français, sans autres ressources que celles qu'il gagne. Mon Dieu, que je suis malheureux ! »

Si M^{me} Almeyran s'était trouvée à Londres, il n'eût pas résisté au besoin d'aller épancher sa détresse auprès de ce cœur fraternel toujours si compréhensif, mais M^{me} Almeyran était à Chiquito, et se rendre à Chiquito c'était retrouver Ebba. Or, il n'aurait jamais le courage de la revoir et de feindre l'indifférence ; ce serait au-dessus de ses forces.

Les pensées d'Ebba n'étaient pas plus gaies. Après avoir craint un instant que François ne voulût l'épouser par intérêt, elle regrettait maintenant qu'il ne se fût pas montré plus sensible à l'annonce de son héritage. Elle pouvait d'autant moins concevoir ce qui se passait dans l'esprit de François qu'elle avait toujours considéré les Almeyran comme

riches et qu'elle ne s'était jamais demandé si les ressources du ménage provenaient de M. ou de M^{me} Almeyran. D'autre part, elle ne faisait point de différence entre la relativement large aisance des parents de Chantal et la fortune solidement assise et beaucoup plus importante de M. Cromer. Evidemment, elle voyait bien que l'argenterie de son oncle était plus belle, ses domestiques plus nombreux, sa *Rolls* plus élégante que la *Citroën* des Almeyran, mais c'étaient là des détails sans importance à ses yeux. Elle ne voyait pas davantage que M^{me} Almeyran, toujours habillée avec goût, n'allait cependant pas dans les grandes maisons de couture. La jeune fille n'avait pas assez d'expérience pour saisir ces nuances. Après s'être jugée beaucoup plus pauvre que François — et il est vrai que sa situation d'ingénieur lui eût permis d'envisager un autre parti qu'une institutrice sans fortune, — elle croyait que cet héritage l'avait replacée à un rang social équivalent à celui du jeune homme, ou le dépassant légèrement, mais si légèrement qu'elle n'y prêtait aucune attention. Aussi se disait-elle :

« Je me suis trompée et Chantal s'est trompée. Il ne m'aimait pas sans dot et il ne m'aime pas davantage avec dot. La lettre anonyme avait raison. Ce qui lui plaît, c'est de troubler une femme; puis, quand le jeu cruel a réussi, nouveau don Juan, il fait la cour à une autre. Qui sait si ce rendez-vous d'affaires n'est pas un rendez-vous d'amour auprès d'une jolie Anglaise, à moins que Suzanne Tozel ne l'ait suivi à Londres? Qu'ai-je été m'éprendre d'un de ces Français légers, inconstants, au cœur duquel je ne comprends rien, moi, pauvre petite Danoise sentimentale et simple! Que me fait tout l'argent de mon oncle si je dois vivre seule, sans

celui que j'aime, et comment aurai-je le courage de retourner à Chiquito, auprès des siens, dans un milieu où j'entendrai sans cesse parler de lui? Jusqu'à présent, malgré mes doutes, un espoir me soutenait; c'est fini, que vais-je devenir? Mon Dieu, que je suis malheureuse! »

Elle s'était accoudée sur un pont dont elle ignorait le nom. Les eaux de la Tamise coulaient, lentes et tranquilles, sous ses pieds. Un instant, elle éprouva la tentation de s'y jeter, corps mince, pierre vivante sur laquelle le flot se referme; puis elle revit Mrs Murray, sans connaissance, dans la salle de bains. Comme elle avait trouvé exagérée à l'époque, romanesque, déséquilibrée, cette tentative de suicide! Mais aujourd'hui elle la comprenait, elle l'approuvait presque, et tout à coup, elle eut une furieuse envie de revoir cette femme qui avait souffert, de causer avec elle, qui sait? peut-être de lui demander un conseil?

Elle rentra à l'hôtel, feuilleta l'horaire des trains et fixa son départ au surlendemain matin. Ne lui fallait-il pas retourner encore une fois chez le sollicitor? Du moins, telle était la raison qu'elle se donnait pour prolonger son séjour, mais au fond, tout au fond du cœur, un espoir ne subsistait-il pas que François téléphonât?

Hélas! jusqu'au départ, elle ne reçut d'autre message du monde extérieur qu'une dépêche de sa mère qui lui demandait instamment de rentrer au Danemark et que, dans sa déception, elle déchira en mille morceaux. Elle déjeuna et dîna seule dans la salle à manger de l'hôtel, puis, ayant payé sa note, partit le cœur gros, héritière inconsolable, prête à fondre en larmes.

VIII

MRS MURRAY

Les dernières flammes du gigantesque incendie de Chicago se dissipèrent sur l'écran. Un court instant, la salle fut plongée dans l'obscurité, puis, tandis que la musique abandonnait le ton funèbre pour une marche entraînante, les héros de l'expédition polaire parurent, emmitouffés dans leurs combinaisons fourrées. Jean Davier souriait au premier plan. Ebba en reçut un choc en pleine poitrine. A la dérobée, elle examina sa voisine, mais Violet Murray portait, digne et imperturbable, sa petite tête aristocratique bien droite sur ses épaules. Elle connaissait donc déjà la frappante ressemblance du célèbre explorateur et de son mari?

Ebba était arrivée dans l'après-midi à Bournemouth, et Mrs Murray l'avait aimablement reçue et plus aimablement encore invitée à se joindre à une partie de cinéma organisée pour le même soir. La jeune fille, avide de se changer les idées, avait accepté. Assise entre Mrs Mills et Mrs Murray, elle assistait au défilé des actualités qui la transportait, sans effort, successivement, dans les cinq parties du monde. Demain, elle pourrait causer tranquillement avec Mrs Murray, car Mrs Mills s'absentait pour deux jours. Jusque-là, il ne fallait pas tenter de briser l'apparente impassibilité de sa voisine. Ebba se sentait si fatiguée par les émotions qu'elle avait éprouvées qu'elle ne savait plus très bien, par mo-

ment, si elle était venue à Bournemouth pour éclaircir le mystère de la double personnalité de M. Murray ou pour trouver, auprès d'une femme ayant passé par des épreuves analogues, un réconfort, un conseil, dont sa jeune et trop neuve expérience pût profiter.

Le film puéril et compliqué, comme tous les films anglo-saxons, se termina sur un long baiser, après de tragiques péripéties, dont une seule eût suffi à tuer la plus résistante des créatures humaines. Ebba se retrouva dehors, excédée par cet optimisme béat et cet étalage d'une sentimentalité qui réveillait toutes ses préoccupations. La fenêtre de sa chambre d'hôtel ouvrait sur la mer. Elle se coucha, bercée par le murmure apaisant du flot qui chantait sur la plage de sable une chanson douce et monotone, pareille à des larmes sans amertume, et presque aussitôt, elle sombra dans un lourd sommeil.

Le soleil, déjà haut, dorait cette même plage d'une chaude lumière quand elle s'éveilla le lendemain matin. Des enfants couraient joyeux, pieds nus, barbotaient et bâtissaient des forts éphémères. Au Danemark, en France, en Belgique, Ebba eût contemplé pareil spectacle. Tous les petits d'hommes ne jouent-ils pas à des jeux identiques dès qu'ils possèdent du sable et de l'eau?

Elle s'habilla, sortit et reconnut Bobby et sa mère sous une tente dressée au bord du rivage. Elle se hâta de les rejoindre et fut accueillie avec une franche amabilité. Aux yeux de Violet, Ebba, héritière de Mr Cromer, différait complètement de la modeste jeune fille danoise qui avait débarqué en Angleterre l'hiver dernier. Elle était fière et un peu honteuse d'avoir traité avec tant de désinvolture un

personnage destiné à prendre tant d'importance. Stupéfaite qu'Ebba voulût bien oublier ces temps de quasi-pauvreté, Violet ne demandait qu'à se faire pardonner ses duretés passées, car Violet, non seulement respectait l'argent, mais encore l'admirait comme la puissance la plus formidable du monde, baguette magique qui a remplacé celle des fées. Si elle avait mal réussi à comprendre son mari, cela tenait surtout à ce qu'aux yeux de M. Murray l'argent n'avait pas cette valeur sacrosainte. Il en possédait, il s'en servait; il n'en possédait plus, il s'en passait; tandis que sa femme, comme tous les êtres qui n'ont pas une forte personnalité, à mesure que sa richesse diminuait, se sentait diminuer elle-même.

Ebba ne s'attardait pas à ces considérations. Elle ne voulut voir qu'une chose, c'est que Violet lui faciliterait sa tâche. Elle était venue chercher un enseignement précis. Au delà de cette enveloppe superficielle, mondaine, de Violet, elle avait pu, à certaines heures, saisir le cri de la femme amoureuse qui souffre. C'était ce cri qu'elle était venue réentendre, et non des paroles vaines de politesse. Tout de suite, certaine désormais que Violet n'oserait pas se dérober, brutalement, comme le chirurgien enfonce le bistouri, elle lui parla de Jean Davier et de cette ressemblance qui l'avait frappée.

Bobby jouait au loin sur la plage. Violet et Ebba, assises sous la tente dans deux fauteuils transatlantiques, se faisaient face. Un silence tomba, et subitement, au lieu de la correcte Anglaise, Ebba vit réapparaître la femme qu'elle avait surprise un matin sanglotant sur un lit et qui s'exprimait, sans pleurer toutefois, de la même voix entrecoupée.

— Croyez-vous donc que je ne sache pas?

— Je ne me suis pas trompée, Jean Davier et votre mari...

— Ne font qu'un !

— Expliquez-moi alors pourquoi... ?

— Pourquoi je ne me défends pas ?

— N'avez-vous pas la loi pour vous ?

— La loi me rendra-t-elle l'amour de mon mari ? Elle ne ferait que dévoiler à tous la honte d'une bigamie qui paraîtrait encore plus ridicule qu'infamante. On nous chansonnerait en France et on ne serrerait plus la main de mon époux de ce côté-ci du détroit.

— Mais toutes les sympathies iraient vers vous.

— Croyez-vous ? Et que m'importent les sympathies des inconnus ?

— Mais pourquoi avait-il l'air si misérable quand il est revenu ?

— Vous n'éclaircirez jamais complètement le mystère de cet être étrange. Je connais deux faces de sa vie ; peut-être en est-il d'autres encore que je ne soupçonne pas.

— Sa femme française est-elle au courant ?

— Je l'ignore et veux l'ignorer. J'ai dépassé ce stade de la curiosité. J'ai beaucoup changé depuis trois mois, Ebba. Je n'attends plus rien, je n'espère plus rien de l'amour. Vous me demanderez pourquoi je ne divorce pas. J'ai une peur malade du bruit fait autour de moi. J'ai soif de respectabilité. Maintenant que j'ai renoncé à l'amour, je suis presque heureuse.

— Heureuse dans la pénurie la plus complète ?

— Je pourrais vous répondre que je possède Bobby, mais à lui aussi j'ai renoncé. Quand on est jeune, on croit que les êtres vous appartiennent et que l'on a des droits sur eux. On croit d'abord que

l'on a des droits sur ses parents, puis sur son mari, puis sur ses enfants, et quand ils s'éloignent de vous, qu'ils vous font souffrir et qu'ils poursuivent des buts différents des vôtres, on se sent comme lésé, victime d'une injustice. De cette erreur découlent tous nos maux. Nous sommes seuls, Ebba, seuls dans la vie et seuls dans la mort. Nous avons l'air de posséder des compagnons, mais au fond de leur âme ils ne pensent qu'à eux-mêmes et ils ne nous aiment qu'autant que nous ne les gênons pas. Ils suivent leur loi, leur voie, différente de la nôtre.

— Quel désenchantement !

— Ce n'est pas un désenchantement ; il suffit d'avoir compris, et lorsqu'on a renoncé à les poursuivre, à les retenir — ah ! combien j'ai usé mes forces dans cette lutte ! — on est presque heureux, délivré de cette folle illusion qui consiste à vouloir être deux. Voyez les animaux, ils ne s'unissent que pour une saison. Pourquoi les humains, envers et contre les lois de la nature, veulent-ils mêler de l'éternité à leurs amours ?

— Ne réussit-on pas quelquefois ?

— Je ne sais ; peut-être, si l'on renonce à soi-même. Voyez-vous, c'est là le choix : renoncer à soi-même ou renoncer aux autres, je veux dire à celui que l'on aime. Moi, j'avais des idées, des goûts trop précis, trop limités. Je ne pouvais pas me changer malgré tout mon amour, et lui, je ne pouvais pas le changer non plus. Sa personnalité était trop forte. Nous étions comme un cheval et un mulet attelés ensemble et qui ne peuvent marcher au même pas. Tandis que maintenant je vais m'organiser une existence agréable avec le peu de fortune qui me reste. L'existence qui me plaît, en dehors de l'amour, cette calamité. Une vie respec-

table, respectée, de femme du monde bien élevée. Bobby terminera ses études dans un bon collège, puis il suivra son destin. S'il choisit de vivre auprès de moi, tant mieux, sinon je ne m'évertuerai pas à le retenir. Et puis, j'attendrai tranquillement la mort sans vouloir devancer son heure. Ai-je été assez stupide de vouloir me tuer pour un homme, alors que, seule, on peut avoir tant de petits plaisirs !

— Quelle affreuse perspective, ne put s'empêcher de murmurer Ebba.

— Mais je ne me donne pas en exemple. Je vous l'ai dit : chacun pour soi. D'ailleurs, riche comme vous l'êtes maintenant, tous vous souriront et vous aurez peut-être la chance de pouvoir croire à l'amour jusqu'à votre dernier souffle.

Bobby revenait ; la conversation prit fin. Le lendemain, Ebba s'embarquait pour la France.

Tout le long du voyage, elle ressassa les mêmes pensées. Elle refusait de faire siennes les théories de Mrs Murray. La vie employée à satisfaire de petites satisfactions égoïstes lui semblait vaine et sans intérêt. Elle sentait brûler son âme d'une autre flamme, flamme de sacrifice, d'amour. Ce don complet d'elle-même, devant lequel Violet Murray avait reculé, cet anéantissement de toute préférence devant les désirs de l'être aimé, c'était cela qu'elle souhaitait. Se confondre avec lui, se donner sans esprit de retour, c'était de cela qu'elle avait soif. Mais n'était-ce pas cela aussi que la vie, que François lui refusaient ? Comment se donner s'il ne l'aimait pas, et à quoi bon ce grand élan s'il ne s'appuyait sur un élan semblable ? Tristement, elle le sentait retomber et se voyait plus pauvre, malgré ses millions, qu'elle ne l'avait jamais été, dépouillée

de tout ce qu'elle avait cru posséder et voulu offrir : sa grâce, sa jeunesse, son cœur.

Elle parvint à Chiquito à la fin d'une journée d'août, paisible, radieuse. Le profil des Pyrénées se détachait pur et net sur un ciel d'un vert délicat dans lequel tremblait une étoile d'un or rose. M^{me} Almeyran avait envoyé son chauffeur à la gare et, à mesure que l'auto se rapprochait, Ebba distinguait, plus précises à chaque tournant, les fenêtres de la villa, ouvertes pour laisser pénétrer les dernières lueurs du jour. Elle espéra que tous étaient sortis et qu'elle aurait le temps de se reposer, de se reprendre avant leur retour, car elle se sentait si triste et déçue qu'un peu de solitude lui aurait fait du bien. Mais comme elle ouvrait la grille du jardin, elle vit un bras blanc qui repoussait un volet et reconnut Chantal.

— Ebba ! pas trop fatiguée ? Attendez-moi une seconde et je descends vous aider.

L'exubérante enfant s'empara du sac et du manteau de la voyageuse.

— Papa et maman sont sortis. J'étais un peu fatiguée. Je ne les ai pas accompagnés. J'ai passé une délicieuse après-midi, seule, au fond du parc. J'ai lu un roman passionnant que je vous prêterai. Savez-vous qui est à Biarritz ? Je vous le donne en mille ! Pierre Monestrel ! Il est arrivé hier. Cela m'a donné un coup quand je l'ai vu sur la plage à l'heure du bain. Quelle idée stupide de ne pas m'avertir ! Mais il voulait juger de la force et de la sincérité de mes sentiments, paraît-il. Je vous assure qu'il n'a pas pu s'y tromper, je suis devenue blanche et puis cramoisie. Je ne pouvais plus parler. Et lui, il riait d'un petit air satisfait ; je l'aurais

battu avec joie. Maman m'a demandé si j'étais souffrante.

Elle s'interrompt brusquement en remarquant la lassitude d'Ebba.

— Et vous? racontez-moi.

— Eh bien! j'ai vu le sollicitor. J'hérite de quelque chose comme cinq millions.

— Cinq millions! n'est-ce pas tout simplement merveilleux! Et qu'allez-vous faire de cette énorme somme d'argent?

— Je n'en sais absolument rien.

— Je vais vous le dire, moi. Vous allez acheter une maison, des autos, un yacht, ou bien vous allez partir faire le tour du monde.

— Seule?

— Bien sûr que non, avec François.

— Vous vous trompez, Chantal. J'ai revu votre oncle. Je m'étais leurrée, il ne m'aime pas et ne m'a jamais aimée.

— Vraiment, il vous l'a dit? murmura la gamine, interloquée et navrée.

— C'était facile à voir, je vous assure. Quelle indifférence!

— C'est étrange, j'aurais pourtant juré...

— Je vous le répète, nous nous sommes trompées. Si vous m'aimez un tout petit peu, Chantal, vous ne m'en parlerez plus. J'ai décidé de ne pas me marier. Je resterai vieille fille. Vous souriez, mais pourquoi pas? C'est une profession qui a besoin d'être réhabilitée. Je commencerai par m'habiller avec élégance. Vous et votre mère m'aidez de vos conseils. A Biarritz, nous trouverons tout ce qu'il faut : robes, manteaux, chapeaux, souliers. Je veux qu'il ne subsiste rien en moi de la petite institutrice qui n'a pas su plaire.

Involontairement, alors qu'elle disait renoncer à poursuivre son rêve, elle revenait à François. Se transformer en une femme élégante et lui montrer *qui* il avait dédaigné, telle serait sa vengeance. Si, ce jour-là, elle voyait un peu de regret briller dans les prunelles dorées qu'elle avait tant aimées, elle s'estimerait payée de sa peine. Puisqu'il n'avait pas voulu la remarquer sous ses modestes petites robes, et puisqu'il était sensible, stupidement sensible à l'élégance de la femme, elle lui montrerait que, aussi bien qu'une autre et mieux qu'une autre, elle pouvait être désirable, une fois bien ondulée, bien chaussée et revêtue des derniers modèles des grands couturiers. Une habile manucure saurait affiner ses ongles, blanchir ses mains un peu trop grandes et trop sensibles au froid et à la chaleur. Un bon bottier saurait faire valoir la cambrure de son pied de sportive, et des bas de soie très fins souligneraient heureusement sa jambe aux muscles longs. Les couturiers, d'autre part, n'éprouveraient aucune peine à mettre en valeur ses épaules rondes et ses hanches minces, pas plus que les modistes à coiffer ses blonds cheveux mousseux.

Pendant la quinzaine qui suivit, Ebba, aidée de Chantal que ce rôle amusait infiniment, courut les magasins de Biarritz et comprit pour la première fois le pouvoir de l'argent et les joies qu'il procure.

Des robes pour toutes les heures de la journée et du soir s'entassèrent dans son armoire. Du linge fin, des souliers, des chapeaux, des manteaux suivirent. M^{me} Almeyran, un peu effarée, craignait qu'un tel exemple ne fût contagieux et dangereux pour sa fille, mais il était difficile de résister à la frénésie de toilette qui s'était emparée des deux

amies, et d'autre part, Ebba, quand Chantal admirait une robe, avait une si irrésistible façon de la lui offrir et de s'en excuser ensuite, que M^{me} Almeyran eût eu mauvaise grâce à se plaindre ou à se fâcher. D'ailleurs, n'était-il pas entendu qu'Ebba rentrait au Danemark à la fin de l'été, et ne fallait-il pas qu'elle montât sa garde-robe avant son départ?

Ebba ne manquait pas d'un certain goût, mais elle ne savait pas toujours comprendre quelles étaient les robes qui lui allaient le mieux. Son amour des couleurs violentes lui eût fait choisir des modèles aux tons heurtés qui eussent éteint sa chair de blonde, ses cheveux pâles, ses yeux clairs, mais Chantal veillait. Cette petite Parisienne de dix-sept ans avait un sens artistique sans défaut. Elle instruisit Ebba, lui fit remarquer que certains rouges ardents, certains bleus durs, qui convenaient aux yeux noirs et à la chevelure blond titien, presque rousse de Chantal, feraient paraître fade la joliesse scandinave d'Ebba, et qu'au contraire, les tons pastels ou le noir lui seyaient admirablement. Elle l'aida à choisir pour le soir, entre mille somptueuses parures, un manteau d'hermine souple et léger comme du satin, doublé d'un précieux lamé or et vert.

— Vous avez l'air de la Fée des neiges, lui dit-elle, lyrique, sans se douter qu'en donnant ce surnom à Ebba, elle réveillait un des plus doux et des plus douloureux souvenirs de la jeune fille.

N'était-ce pas ainsi que François l'appelait autrefois quand il lui faisait la cour?

— Et maintenant, je voudrais que maman donnât une grande fête pour vous présenter à tous nos amis et nous permettre d'arborer ces jolis chiffons.

M^{me} Almeyran, pressentie, ne se fit pas trop prier, et une ravissante soirée se déroula dans les jardins de la villa Chiquito.

Ebba en mousseline vert d'eau, Chantal en rouge, eurent autant de succès l'une que l'autre. Elles avaient l'air de deux sœurs. Elles dansaient aussi éperdument l'une que l'autre et avec la même grâce. Parfois, accompagnées d'un habit noir, on voyait leurs robes disparaître dans les bosquets ou frôler les arbres qui bordaient les sentiers illuminés par de gros lampions bleus et rouges. Quand le jazz se taisait, les grenouilles, dans la campagne, lançaient vers le ciel étoilé leur cri pur, son qui semble issu d'un gosier de cristal.

M. Almeyran, au cours de la soirée, vint trouver sa femme.

— Je me demande si nous avons eu raison d'autoriser cette fête. Chantal n'a que dix-sept ans. De mon temps, les jeunes filles attendaient leurs dix-huit ans pour faire leur entrée dans le monde.

— Nous sommes à la campagne, ici.

— Biarritz ! la campagne ?

— Je t'assure, mon ami, dit M^{me} Almeyran, indulgente, que nous aurions eu tort de refuser. Regarde comme elle s'amuse !

— C'est bien ce qui me fait peur. Je l'ai vue danser avec un jeune homme — ma foi, très gentil, je le reconnais, — elle paraissait aux anges ! Je trouve tout de même extraordinaire de ne pas connaître les danseurs de ma fille.

— De nos jours, tous les pères en sont là, mon pauvre ami, et je sais, moi, de qui tu veux parler. Chantal me l'a présenté hier sur la plage. C'est un jeune Monestrel ; le fils de ces Monestrel que nous

avons connus autrefois. Famille très honorable. Lui-même finit ses études de droit.

Chantal était, en effet, parvenue à ses fins en présentant officiellement Pierre Monestrel à ses parents, mais elle avait échoué dans un autre dessein, car elle avait télégraphié à son oncle de venir pour le bal et n'avait obtenu aucune réponse.

Ce silence l'étonnait, et plus encore que François n'eût point paru à Chiquito de tout l'été, fait sans précédent dans les annales familiales. A chacune des lettres de M^{me} Almeyran, il s'excusait, alléguant ses trop nombreuses occupations. « Or, songeait Chantal, je sais qu'il est quasi son propre maître à l'usine, et si Ebba a dit vrai et qu'il ne l'aime pas, il n'a aucune raison de l'éviter et de se tenir à l'écart; mais si, comme je le soupçonne, il l'aime et ne veut pas ou ne peut pas l'épouser, son attitude s'éclaire aussitôt d'une parfaite limpidité. Il faut absolument que j'arrive à savoir les dessous de cette affaire! »

L'intelligente gamine inventa donc une ruse pour attirer son oncle à Biarritz.

Ebba avait été invitée par des amis danois, de passage sur la côte basque, à les rejoindre à Hendaye. Ils devaient faire en auto quelques excursions en Espagne : à Pampelune, Saint-Sébastien, Loyola, et ramener la jeune fille ensuite à Chiquito. Chantal profita de cette occasion pour écrire à son oncle une longue lettre bien innocente, où elle lui apprenait incidemment qu'Ebba était partie, mais où elle se gardait d'ajouter que ce départ n'était que momentané et que cette absence ne durerait que quelques jours.

François s'y trompa. Août s'achevait. Paris, desséché par un torride été, vide d'amis, ne lui offrait

d'autres ressources que les restaurants du Bois, emplis d'une foule cosmopolite, et des théâtres où des doublures jouaient de mauvaises pièces. L'asphalte puait le goudron et fondait sous les pieds. L'air lourd était sec, brûlant, empesté de fumée et d'odeur d'essence. La perspective d'aller se rafraîchir au bord de la mer, d'aller respirer l'air léger de la côte basque, lui souriait infiniment. Du moment qu'il ne risquait plus de rencontrer Ebba, aucune raison sérieuse ne l'obligeait à boudier son désir et à résister aux douces, mais pressantes invites de sa sœur. Il prévint à l'usine qu'il s'absentait et partit pour Biarritz.

Au reçu du télégramme qui annonçait son arrivée, et tandis que M^{me} Almeyran ordonnait de préparer la chambre des pommiers — ainsi nommée parce que le dessin de la toile de Jouy qui recouvrait les murs représentait des pommiers en fleurs, — Chantal, le nez dans un livre, se mit à rire sous cape d'avoir si bien deviné le mobile qui avait tenu son oncle éloigné. Ebba avait annoncé son retour pour le lendemain soir. Ils arriveraient ensemble, l'une d'Espagne, l'autre de Paris, et aucun fallacieux prétexte n'empêcherait plus leur rencontre. Jamais Pierre Monestrel ne la vit aussi pleine d'entrain que ce matin-là au bain. Elle lui fit mille niches dans l'eau, s'amusant à l'éclabousser, plongeant au moment où il arrivait près d'elle, pour reparaitre beaucoup plus loin, riant de sa déconvenue.

La mer était forte et les bains consignés, sauf au Vieux-Port. Sur les bords de la petite plage resserrée, les baigneurs s'entassaient, mais Chantal s'était habituée avec Ebba à ne plus craindre les vagues. La Danoise lui avait appris à piquer au moment où

les crêtes déferlent et menacent de vous submerger. A quelles bonnes parties de tennis et de natation ils allaient pouvoir se livrer, Ebba, François et elle ! Son oncle apporterait à Chiquito un élément gai, amusant. Il était toujours prêt à organiser des excursions, des pique-niques. M. et M^{me} Almeyran avaient des goûts beaucoup trop tranquilles aux yeux de leur fille. La turbulente enfant aimait le mouvement, et le jour où Ebba avait parlé d'acheter une *Bugatti*, elle avait battu des mains. L'auto n'était, d'ailleurs, pas encore livrée, mais, en l'attendant, Ebba avait passé son examen de chauffeur et obtenu son permis de conduire en France.

En revenant de Biarritz, Chantal s'arrêta chez un fleuriste et acheta deux bottes de roses rouges. Elle en plaça une dans la chambre d'Ebba, l'autre dans celle de François.

« Je voudrais que tout leur parlât d'amour », songeait la romanesque petite fille.

Avant le dîner, François parut, débarquant du Sud-Express. Il demanda la permission de monter se laver les yeux, fatigués par la poussière du train.

« Comme il a mauvaise mine, se dit Chantal, atterrée. Il n'est vraiment pas à son avantage ! Pourvu qu'il plaise encore à Ebba ! Se peut-il que la chaleur de Paris l'ait éprouvé à ce point ? Sûrement, quelque intime souci a dû le miner. »

Au milieu du repas, Chantal fut appelée au téléphone.

— Qui était-ce ? demanda sa mère quand elle revint.

— Janine voulait organiser une partie de tennis pour demain.

— Qui est Janine ? interrogea François.

- La sœur de Pierre Monestrel, un charmant garçon, commença M^{me} Almeyran.

— Très assidu à Chiquito, termina son mari.

François sourit. Il savait à quoi s'en tenir au sujet de Pierre Monestrel, mais il ne se doutait guère que la voix de Janine au téléphone ressemblait étrangement, ce soir, à celle d'Ebba. Les plans de Chantal avaient été bouleversés. Ebba la prévenait qu'elle ne rentrerait que le lendemain matin. Sa *Bugatti* étant arrivée à Bayonne, elle irait en prendre possession et reviendrait par la route, conduisant elle-même.

Tout le reste de la soirée, la gamine fut sur des charbons ardents. Chaque fois que la conversation tombait, elle craignait qu'il ne fût question d'Ebba et que François ne découvrit sa supercherie; mais la chance la servit. M^{me} Almeyran, volontairement ou involontairement, n'aborda pas ce sujet. Elle ne fit même aucune remarque quand Chantal, profitant d'une absence momentanée de son oncle, la prévint que la Danoise ne rentrerait que le lendemain.

M. Almeyran se retira de bonne heure.

— Tu ne vas pas te coucher, Chantal?

Mais elle ne voulait pas laisser sa mère et son oncle tête à tête.

— La soirée est si belle, ce serait vraiment dommage; d'autant plus que le météorologiste du *Journal* annonce pour ce soir une pluie d'étoiles filantes et que je désire faire un vœu.

— Que la chance te favorise!

— Et toi, François, n'as-tu pas de vœu à formuler?

— Je craindrais que le Ciel ne refusât de l'exaucer.

— Il s'agit de l'énoncer avant que l'étoile dis-

paraisse dans la nuit, mais si on se prépare d'avance on a presque toujours le temps.

— Quelle expérience ! blagua François.

Mais, gagné par l'assurance de la petite, il s'immobilisa dans son fauteuil, et, les yeux sur la voûte céleste, attendit en répétant intérieurement le nom de celle à qui, malgré tous ses efforts, il n'avait cessé de penser depuis qu'il l'avait quittée à Londres.

M^{me} Almeyran avait été donner des ordres à ses domestiques. Ils étaient tous deux seuls sur la terrasse sablée devant la maison.

« Quelle atmosphère propice aux confidences, songeait Chantal, mais il ne me dira rien, car il me croit encore une enfant. »

Une étoile jaillit de la nuit, traversa le ciel et s'enfonça dans l'obscurité. Chantal, surprise, malgré son attente, avait jeté un cri. François, dans l'ombre, ne bougeait pas.

— Tu as fait un vœu ?

— J'ai fait un vœu, dit-il d'une voix qu'il voulait éclaircir.

Le silence retomba. M^{me} Almeyran pouvait revenir d'un instant à l'autre. Chantal se lança :

— Il paraît que tu as vu Ebba à Londres ?

— Aperçue tout au plus.

— Nous nous sommes tellement amusées cet été !

— Mais n'a-t-elle pas porté le deuil de son oncle ?

— M. Cromer n'était son oncle qu'à la mode de Bretagne, donc parenté éloignée, et, dans son testament, il l'avait priée instamment de ne pas se mettre en noir, couleur qu'il détestait. Ce devait être un fameux original, ce monsieur ! Nous avons été chez tous les couturiers de Biarritz, et il y en a ! Ebba était devenue d'un chic renversant, tu ne l'aurais pas reconnue !

— C'est dommage.

— Dommage? répéta la jeune fille interloquée.

— Oui, elle avait, avant cet héritage, un charme simple qui n'appartenait qu'à elle.

— Donnez-vous donc de la peine pour plaire à quelqu'un, marmonna Chantal.

— Que dis-tu?

— Je dis que ses nombreux admirateurs ne partagaient pas ton avis. Si tu avais vu le succès qu'elle avait ici!

— Ah! elle avait de nombreux admirateurs?

— Ou adoreurs, comme tu voudras, accentua Chantal, ravie d'avoir enfin réussi à faire vibrer une corde, celle de la jalousie.

— Elle se montrait sensible aux hommages? dit-il d'un ton qu'il voulait indifférent.

— Une femme est toujours heureuse de plaire, répondit-elle évasivement.

— Quelle expérience à dix-sept ans!

Mais la taquinerie fut perdue, car Chantal, toute à son plaisir de l'avoir senti vexé, ne protesta point.

— Y a-t-il longtemps qu'elle a quitté Biarritz?

— Cinq ou six jours.

M^{me} Almeyran revenait; la conversation changea. Quelques minutes plus tard, tous trois montaient dans leurs chambres et bientôt la maison parut s'endormir, mais François, le cœur en détresse, ne pouvait trouver le repos; Chantal avait réveillé en lui son amour, sa douleur. Il voyait Ebba riant gaiement de son rire si communicatif avec de jeunes hommes qui lui faisaient la cour. Il la voyait dansant avec eux, écoutant leurs compliments, les regardant de ses yeux clairs au regard naïf et confiant, et il rongait son frein, impuissant à l'empêcher d'aimer et d'être aimée, puisqu'il avait re-

noncé à elle. Des cauchemars vinrent renforcer encore ces visions. Il se tournait et se retournait dans son lit sans pouvoir s'en délivrer.

Vers onze heures du matin, il terminait sa toilette, après un réveil tardif dû à sa mauvaise nuit, et, par la fenêtre ouverte, admirait la campagne verte et paisible, la mer qui miroitait à l'horizon, quand une auto sur la route attira son attention. Elle filait, rapide et souple, sa carrosserie bleu clair rappelait le ton de l'Océan et se détachait nettement dans le paysage. Il la suivit un instant des yeux, et au moment où il croyait la perdre de vue, remarqua, intrigué, qu'elle quittait la route de Saint-Jean-de-Luz pour prendre le chemin de traverse qui conduisait à la villa.

— Une visite, sans doute, de quelque ami.

Le moteur gronda de plus en plus proche. Il se recula, voulant observer sans être vu. Une femme conduisait. On voyait ses mains gantées de cuir fauve sur le volant. Elle était seule dans la voiture et habillée de bleu également. On ne pouvait distinguer ses traits. Elle corna; le jardinier ouvrit la grille. L'auto roula doucement et vint s'arrêter devant le porche. François ne pouvait plus la voir. Il entendit un double éclat de rire et de joyeuses exclamations dont l'accent le fit sursauter : Ebba? Mais il se gourmanda. Quelle aberration! Si cela continuait, il la verrait bientôt partout.

On frappa à la porte de sa chambre et la voix de Chantal prononça :

— Es-tu prêt? Nous allons à Biarritz, au bain du Vieux-Port.

— J'arrive.

Un dernier coup de peigne. Pas de chapeau ni de gants : vive la liberté à la campagne! et il descen-

dit l'escalier, habillé de flanelle grise, heureux de se sentir le corps et l'esprit libres, en vacances; détendu par la perspective de cette journée de flânerie qui l'attendait : un bon bain de mer, puis, après le déjeuner, une heure de sieste, une partie de tennis ou une promenade. Vie toute animale, où son cerveau serait réduit à l'état d'organe inutile. Mais, comme il atteignait le bas des marches, il vit à travers la baie du hall l'auto bleue et son chauffeur, une élégante jeune fille vêtue d'un manteau de cuir azur. Elle avait enlevé son bonnet, et, la tête penchée, courbée vers le moteur, elle donnait des explications à M. Almeyran. Cette silhouette, cette couleur de cheveux blond argent... Cette fois, il ne pouvait s'y tromper : Ebba était devant lui, à deux pas ! Il reprit sa respiration coupée par l'émotion, tandis que la colère l'envahissait. Il avait été joué, berné. Ebba et Chantal étaient complices, l'avaient attiré dans ce guet-apens. La jeune Danoise avait eu envie, sans doute, de se montrer à lui sous son nouvel aspect de femme riche, entourée, adulée. Satisfaction de vanité que Chantal, cette gosse ! avait approuvée. Leur entretien de la veille s'éclairait d'un tout autre jour.

M. Almeyran s'éloigna, appelé par le jardinier. Ebba se releva et se disposa à entrer dans la maison. François regardait son visage frais, son nez retroussé, ses yeux qu'il aimait tant.

Elle franchit le seuil, l'aperçut debout près d'elle, poussa un cri et s'accrocha à la porte pour ne pas tomber.

— Vous me prenez pour un fantôme ? dit-il, voulant plaisanter, ému malgré lui par ce saisissement qui n'était pas feint.

— Je m'attendais si peu, balbutia-t-elle.

— Je vous ai surprise parce que vous ne m'aviez pas entendu venir, mais avouez que vous connaissiez mon arrivée ici ?

— Je vous jure...

— Alors, Chantal toute seule ?

— Je ne comprends rien à ce que vous dites.

Il la regardait sans indulgence, car il craignait d'être victime d'une comédie, mais elle n'y prenait pas garde et songeait à peine à se disculper. De le voir si proche la ravissait d'une extase nouvelle. Tout reprenait un sens autour d'elle, les gens et les choses. La *Bugatti* lui paraissait plus bleue, le ciel plus éclatant, l'air plus doux à respirer, la villa plus accueillante. Ils allaient vivre sous le même toit, qu'importait s'il la faisait souffrir ? Elle était prête à aimer ce qui viendrait de lui. Sa froideur, sa méchanceté, seraient cent fois préférables à ce vide de l'absence, ce vide que rien ne peut combler, qui vous entoure, vous assaille et vous réduit à merci.

Chantal, jugeant l'instant critique, parut. Elle avait observé la scène du haut de l'escalier. Enjouée, elle s'écria :

— Dépêchons-nous, ou nous serons en retard au bain et nous ne trouverons plus de cabines. J'ai dit au chauffeur que nous n'aurions pas besoin de lui, car maman ne vient pas. Ebba, je meurs d'envie d'essayer votre *Bugatti*.

— Allons, dit la jeune fille en s'efforçant au calme.

Mais elle ne voulut, sous aucun prétexte, conduire et passa le volant à François.

— Rien n'a l'air plus bête qu'un homme conduit par une femme, surtout quand cet homme est bien meilleur chauffeur, ce qui est précisément votre cas.

François partageait son avis, tout en n'ayant pas l'impolitesse de l'exprimer, et lui sut gré de son attention.

« Elle est digne d'être Française, songeait-il, parce qu'elle a le sentiment des nuances. Une Américaine n'eût pas hésité à étaler sa science et à traiter son cavalier cavalièrement. »

Il avait craint qu'elle ne voulût l'écraser sous son nouveau luxe, mais les regards d'Ebba étaient empreints de tant de gentillesse, de confiance, d'abandon, et ses manières de tant de simplicité, qu'il dut reconnaître qu'il s'était trompé et qu'il en oublia ses préventions. La gêne se dissipa entre eux et ils revinrent au ton d'affectueuse camaraderie qui avait été le leur dès le premier jour, quand elle lui était apparue dans sa blouse maculée, auprès du sapin de Noël.

La *Bugatti* marchait admirablement. La mer était tiède. Allongés sur le sable, après le bain, ils restèrent longtemps à se griller au soleil sans parler, livrés à cette impression de bonheur, d'harmonie que procure l'effort physique. Ils avaient fait entre eux un concours de plongeurs. François l'avait d'autant plus facilement gagné que Pierre Monestrel avait momentanément quitté Biarritz; mais Ebba, plus entraînée, s'était rattrapée en remportant le championnat de vitesse.

Ils se rhabillèrent, et après un cocktail chez *Miremont*, revinrent en auto à la villa.

— Que fait-on cet après-midi? demanda Chantal. Pourquoi n'irions-nous pas jusqu'à Saint-Jean-Pied-de-Port où l'on annonce des danses régionales? Ce doit être amusant.

— Je croyais que Janine devait venir jouer au tennis? dit François.

— Non, je l'ai vue tout à l'heure, c'est remis à demain, répliqua la gamine, imperturbable.

— Je m'en doutais, continua-t-il, car il avait fini par reconstituer la conspiration de sa nièce.

Mais Chantal observa qu'il n'avait pas repris son air fermé, mécontent, et elle augura bien de l'avenir.

A la sortie de Biarritz, une auto qui venait à leur rencontre faillit se jeter sur eux. François l'évita par un brusque coup de volant, puis redressa la voiture. Ce fut fait en l'espace d'une seconde, mais Chantal, dans un des baquets d'arrière, n'avait pu retenir un cri. Il se pencha vers Ebba assise à côté de lui :

— Vous n'avez pas eu peur ?

— Près de vous, c'eût été encore du bonheur, murmura-t-elle.

Soit qu'il n'eût pas entendu ou qu'il ne voulût pas avoir compris, il ne répliqua rien et continua de conduire, les yeux fixés sur la route.

Au cours des jours qui suivirent, elle essaya bien des fois de susciter un aveu de la part de François ; mais elle dut se rendre à l'évidence : il ne *voulait* pas répondre à son amour. Peut-être eût-elle mieux réussi en éveillant, en entretenant sa jalousie ; elle répugnait à employer un moyen qu'elle jugeait bas et mesquin. Sa nature franche, sincère, s'insurgeait contre cette comédie.

Le moment approchait de son retour au Danemark. Sa mère lui adressait des lettres de plus en plus pressantes, ne se doutant pas du mobile qui continuait à la retenir en France. La malheureuse résolut d'en finir. La vie, avait-elle prétendu dans un moment d'aberration, ne valait la peine d'être vécue qu'avec François, sinon elle aurait le triste

courage d'aller jusqu'au bout de sa pensée. Ainsi, l'exaltation sentimentale, coïncidant chez elle avec une détresse morale profonde, allait aboutir à un drame navrant.

Ils avaient pris l'habitude de se baigner sur de petites plages désertes, afin d'éviter l'encombrement des étrangers qui se pressaient en foule à Biarritz. Ils s'y rendaient en auto, vêtus sous leurs manteaux de leurs costumes de bain.

Chantal, un matin, sortit de l'eau la première et s'allongea au soleil sur le sable. François vint la retrouver. Ebba ne les suivit pas. Elle se dirigeait vers le large, nageant à brassées régulières. François la savait bonne nageuse, mais au bout de quelque temps, il commença à s'agiter, car sur cette petite plage déserte on ne pouvait espérer aucun secours, et le meilleur nageur peut être pris d'une crampe.

Mettant ses mains en porte-voix, il héla donc la jeune fille. Elle ne tourna même pas la tête. Ennuyé, il se remit à l'eau pour la rejoindre. Elle ne nageait pas assez vite pour que ce fût difficile, et quand il fut près d'elle, il la pria de rentrer :

— Soyez raisonnable, Ebba. Vous avez été assez loin. Regardez derrière vous le chemin que nous aurons à faire pour retourner sur la plage.

— Je n'ai pas l'intention de rentrer.

Quelque chose de résolu dans sa voix inquiéta François, mais, volontairement, il se mit à rire comme d'une bonne plaisanterie.

— Allons, venez.

Ebba continuait à nager, les yeux obstinément tournés vers le large.

— Ebba, cela devient dangereux.

— Rentrez sans moi.

— Au nom du Ciel, qu'est-ce qui vous prend?

— J'ai décidé de mourir parce que vous ne m'aimez pas, et je nagerai jusqu'à l'épuisement de mes forces.

— Ebba, êtes-vous folle?

— Que vous importe ma folie ou ma sagesse?

— Je ne vous permettrai pas.

— Vous n'avez rien à me permettre ou à me défendre, puisque vous ne m'aimez pas!

L'étrange discussion se poursuivit entre les deux nageurs. Chantal, là-bas, sur la plage, ne paraissait plus qu'un point.

Ebba ne cédait pas aux objurgations de François. Elle finit par se décider à reprendre haleine en faisant la planche.

— Vous ne trouvez pas que mon suicide sera poétique à souhait? railla-t-elle, sa tête, coiffée d'un bonnet vert, à demi sortie de l'eau. Admirez autour de nous ce ciel éblouissant, la mer radieuse, cette nature si belle et si indifférente aux angoisses des deux atomes que nous sommes!

— Ebba, ne plaisantez pas. Ecoutez-moi.

— Je ne plaisante pas, François. Je vous pose un ultimatum. M'aimez-vous ou ne m'aimez-vous pas?

— Cessez cette persécution.

— Vous avez une minute pour répondre. Sinon, je reprends ma nage vers le large.

Alors, vaincu, fou d'anxiété, il laissa échapper :

— Je vous aime, je vous adore, je vous déteste!

— Et vous m'épouserez?

Il gémit :

— Ebba, quel odieux chantage, n'avez-vous pas honte?

Mais, inflexible, elle répéta :

— Vous m'épouserez?

— Je vous épouserai.

Aussitôt, elle tourna la tête vers la terre et, sans plus parler, revint vers la plage, François nageant à ses côtés. Mais elle avait trop préjugé de ses forces, une crampe la prit comme ils étaient encore à cinquante mètres du rivage. Elle enfonça, but une gorgée d'eau, essaya de se retourner sur le dos. François se précipita, la soutint. Lui-même était harassé par cette longue course et l'émotion. Il comprit qu'il ne pourrait jamais la porter jusqu'au bord. Elle le regarda avec une profonde tendresse, et balbutia d'une voix entrecoupée :

— Ne meurs pas pour moi, mon aimé.

Puis elle se laissa aller.

Il plongeait ; d'un suprême effort la rattrapa, revint à la surface et, au moment où il désespérait, vit surgir auprès de lui un secours imprévu : Chantal qui s'était jetée à leur rencontre. A eux deux, ils réussirent à ramener Ebba, à demi inconsciente, sur la plage. Ils la frictionnèrent avec des poignées de sable chaud. Elle avait bu de l'eau de mer. François lui plaça la tête en arrière, lui massa la poitrine. Elle dégorgea l'eau, rouvrit les yeux, reconnut le jeune homme, puis Chantal qui la regardait avec frayeur, et, d'un ton inexprimablement heureux, elle dit :

— Je vous présente mon fiancé !

Épuisée, elle referma les yeux.

Ils la portèrent dans l'auto et rentrèrent rapidement à la villa, où, sans faire allusion à l'incident, ils racontèrent à M^{me} Almeyran que la jeune fille avait été prise d'une crampe assez loin du rivage.

— Je vous avais prévenus qu'il était dangereux de vous baigner dans ces endroits déserts.

Elle fit préparer le lit d'Ebba, des boules d'eau

chaude, un grog. Ses soins énergiques achevèrent de rendre des forces à la malade. Dès le soir, elle demanda et obtint la permission de descendre et de dîner à table comme d'habitude.

François ne la regardait pas, visiblement fâché, et parlait avec sa sœur. Chantal bavardait à tort et à travers.

« M'aurait-il menti pour me forcer à renoncer à mon dessein? »

Le doute l'envahit de nouveau.

Les jours raccourcissaient en ce mois de septembre, mais la lune brillait et rendait la nuit claire.

— De quel magnifique été nous aurons joui cette année, dit M. Almeyran en s'asseyant dans un des fauteuils disposés sur la terrasse.

François, debout dans l'embrasure de la porte, allumait une cigarette.

— Donnez-moi du feu, demanda Ebba.

Et, plus bas :

— Descendons dans le parc, je voudrais vous parler.

Il ne répondit pas, mais quand, un peu plus tard, Ebba et Chantal décidèrent d'aller voir la lune se refléter dans l'étang au bas du jardin, il se leva et les accompagna.

Dès qu'ils furent hors de vue de la maison, Chantal s'éclipsa et les laissa seuls. Ils marchaient à pas lents. Ebba frissonna.

— Vous avez froid?

— Non, peur.

— De quoi avez-vous peur?

— De vous, parce que vous êtes pour moi une énigme. Ce matin, vous m'avez dit que vous m'aimiez et je l'ai cru. Ce soir, vous êtes de nouveau froid, presque hostile!

— Vous mériteriez que je ne vous rassure pas. Je devrais avoir le courage de vous gronder; vous avez été tout simplement abominable, ce matin! et sans Chantal...

— Pardonnez-moi, je voulais savoir. Dites-moi, c'est vrai que vous m'aimez?

Elle avait pris le ton d'un enfant qui craint d'être rabroué.

— Ebba, petite fille adorée, je vous aime et vous le savez bien!

— Alors, expliquez-moi pourquoi vous ne parliez pas?

— C'est toute une confession. Asseyons-nous sur ce banc. Mais d'abord, reprenez confiance en moi. Cessez de me considérer comme un personnage machiavélique et je vous raconterai le passé, le présent et l'avenir comme une simple diseuse de bonne aventure.

Sa voix, plus encore que ses mots, exprimait une si profonde tendresse qu'Ebba sentit un flot de joie l'inonder. Il poursuivit :

— Dès le premier jour, j'ai été séduit par votre grâce, votre candeur.

— Ma bêtise! Vous me considériez comme une — comment dites-vous en France? — une petite oie blanche.

— Si vous travestissez la vérité dès le début, je ne continue pas!

— Pardon, je me tais, c'est promis.

Il lui prit la main d'un geste affectueux.

— Je vous ai revue à Londres. J'étais fou de rage contre cette famille qui vous exploitait. J'ai pensé à Chantal et que j'avais le moyen de vous avoir près de moi, à ma discrétion.

— Vous n'en avez pas abusé!

— La vie est parfois compliquée, Ebba. Je n'étais pas tout à fait libre de vous aimer.

— Je sais, dit-elle simplement.

— Si vous saviez, pourquoi avez-vous manqué de patience, de confiance ?

— Vous ne m'aviez pas parlé ; comment aurais-je pu être sûre de vous ?

— Vous saviez bien que je vous aimais.

— J'avais un tel désir de votre amour que je craignais de m'abuser.

— Quand je vous ai vue arriver en Angleterre, après la mort de votre oncle, je m'apprêtais à aller vous retrouver en France. Je voulais vous avouer mon amour, vous demander d'être ma femme, Ebba, murmura-t-il tendrement.

Un serrement de main fut sa réponse. Elle tourna vers lui ses yeux clairs emplis d'adoration.

— Alors, vous m'avez annoncé ce malencontreux héritage, et tout a été fini.

— Comment cela ? interrogea-t-elle, stupéfaite.

— Si je m'étais déclaré à ce moment précis, n'auriez-vous pas cru que je convoitais cet argent ?

Elle ne protesta pas. Elle n'osa pas lui avouer que cette crainte l'avait effleurée.

— Je me suis efforcé de renoncer à vous. J'ai pensé que j'avais fait un trop beau rêve et que vous pouviez prétendre à mieux qu'un modeste ingénieur.

— Taisez-vous, chéri. Moi aussi, je pourrais prétendre que je ne suis ni assez intelligente, ni assez cultivée pour devenir votre femme, mais je me dis que vous me formerez.

— C'est vous qui m'aiderez à devenir semblable à vous, Ebba. Je n'ai pas toujours mené une vie exemplaire.

Elle lui ferma la bouche d'un baiser.

— Que j'ai bien fait, ce matin, de vouloir me délivrer de cette torturante incertitude. Même au prix de ma vie, je voulais votre aveu.

— Quelle folie, Ebba, et combien vous m'avez fait peur !

— Auriez-vous parlé dans d'autres circonstances ?

— Je m'étais juré de me taire, et j'ai une certaine dose de volonté.

— Moins grande que ma dose d'entêtement, car moi, j'avais juré que vous parleriez.

Elle se mit à rire de son rire si communicatif.

— Ah ! je suis si heureuse, François ! Laissez-moi poser ma tête sur votre épaule. J'ai tant rêvé de cette épaule, de ce refuge où je désespérais d'aborder ! Le monde pourrait crouler, maintenant. Je ne lèverais pas le petit doigt pour me sauver. Votre présence me rassure contre tous les dangers.

— Chérie, murmura-t-il, bouleversé par cette explosion de tendresse, de confiance.

Les yeux clairs se reflétaient dans les siens. La lune éclairait le banc d'une si vive clarté que leurs ombres enlacées se dessinaient sur le sol.

Alors elle eut le mot de tous les amoureux, de tous ceux pour lesquels l'existence n'a de prix que lorsqu'ils sont deux ; qui ne vivent vraiment que lorsque leurs doigts se mêlent à ceux de l'être aimé :

— Je voudrais que cette nuit ne finît jamais !

.

Chantal guettait dans l'obscurité.

« Je crois que cette fois-ci ça va se terminer comme au cinéma », se dit-elle quand elle les vit s'asseoir et se rapprocher l'un de l'autre sur le banc.

Elle n'avait pas pris de manteau. Elle était seule,

sans amoureux, la soirée lui parut fraîche. Elle remonta vers la maison.

— Qu'as-tu fait de François et d'Ebba? lui demanda sa mère.

— Ils sont dans le fond du jardin en train de s'embrasser.

— Chantal! protesta M. Almeyran.

— Je t'assure, papa, que je ne raconte pas de blagues!

— Cette histoire pourrait bien finir par un mariage, dit pensivement M^{me} Almeyran. Que penserais-tu de cette solution, mon ami?

— Que François aurait de la chance! Elle est riche, jolie, gaie et courageuse, et j'ai autrement confiance en elle qu'en toutes ces petites pécores que l'on voit coqueter sur les plages!

— Quelle chaleur! Il me semble qu'elle a su te gagner à sa cause.

— Je crois qu'elle a fait notre conquête à tous, maman.

— C'est possible; en tous les cas, ce n'est pas moi qui te contredirai. Je regrette seulement qu'elle ne puisse pas se dédoubler et rester ton institutrice en devenant la femme de François.

— Maman, ne me menace pas d'un autre ange gardien! J'ai dix-sept ans, et après Ebba, je ne pourrais plus supporter le contact d'une de ces personnes trop gaies ou trop austères; ne remplace pas Ebba.

— La peinture de Chantal est un peu poussée au noir, mais je ne suis pas loin de partager son avis, reprit son père, et j'avoue que j'aspire à ne plus voir d'étrangère à notre table, que j'aspire à rester entre nous. Ebba était une exception, souriante, discrète. Si Chantal doit jamais faire une bêtise, ce

n'est pas l'institutrice que tu places auprès d'elle qui l'en empêchera.

— C'est bien, je cède à vos désirs, mais n'oubliez pas que si Ebba ne se marie pas, elle m'a promis de revenir cet hiver.

— Regarde-les, maman, et perds tes dernières illusions.

Il n'était pas nécessaire, en effet, d'être devin pour lire, sur les visages de ceux qui remontaient doucement l'allée du jardin, un amour qui ne se cachait plus. Ebba rayonnait. Son sourire épanouissait ses traits, et François, penché sur elle, la contemplait avec un mélange de protection et de tendresse.

— Jeanne, je te présente ma fiancée.

— Ma petite Ebba, dit M^{me} Almeyran en se levant pour l'embrasser, tandis que son mari lui serrait les mains.

— Et maintenant, adieu Chiquito ! Je l'emmène au Danemark. Tu ne m'en voudras pas trop, Chantal ? Je te promets de la ramener sous les traits de M^{me} François du Rauzier, et tu tâcheras de montrer plus de respect envers ta nouvelle tante qu'envers ton oncle !

— N'oublie pas que sans moi...

— Oui, oui, petite masque. Ne te vante pas de ta rouerie ou je me permettrai de dévoiler quelque secret !...

Chantal, riant, se jeta sur lui pour le faire taire, et une course folle s'engagea à travers les arbres, sous la clarté de la lune. François n'aurait jamais cru qu'il pourrait se sentir aussi gai, léger, heureux, après les tristes semaines qu'il venait de vivre seul à Paris.

ÉPILOGUE

Sur la lande qui s'étendait à perte de vue, des vaches paissaient. Une poule s'envola, caquetant, par-dessus un chaume. Le long du sentier, deux formes parurent, marchant la main dans la main et se dirigeant vers le fjord. Les promeneurs s'assirent au bord de la route, le visage tourné vers la mer, plus attentifs à la musique intérieure de leur cœur qu'à celle de ce paysage serein.

— J'aime cette tranquillité, cette immobilité que l'on éprouve dans cette campagne danoise, dit cependant François au bout d'un instant.

— Je l'ai abhorrée autrefois, je l'aime quand vous êtes auprès de moi, répondit sa compagne tendrement. Que de fois ne suis-je pas venue ici, ou n'ai-je pas été là-bas, à l'extrémité du fjord, guetter les bateaux qui s'en allaient vers la haute mer, libres ! Je brûlais de m'embarquer à mon tour, de connaître le vaste monde.

— Et vous avez été cuisinière chez les Murray.

— Peu m'importait. Ils étaient différents de ce que je connaissais.

— Heureusement que votre famille ne leur ressemble pas !

— Vous vous moquez de moi, et pourtant, Fran-

çois, si je n'avais pas quitté le Danemark, nous serions-nous aimés ?

— C'est ici que je vous ai rencontrée, un soir de Noël.

— Si brièvement !

— Assez pour deviner la droiture de votre nature, son ardeur, sa véracité.

— Taisez-vous, vous ne dites que des bêtises quand vous parlez de moi. Non, ce n'aurait pas été la même chose ; je me sens tellement plus riche qu'il y a un an !

— Grâce à M. Cromer.

— Je ne parle pas d'argent, François. Vous êtes insupportable de toujours m'interrompre !

Boudeuse, elle se détourna, mais ne put résister à une envie de rire devant l'air consterné de son compagnon.

— Je promets de ne plus parler avant — il regarda sa montre — cinq minutes.

— Vous ne pourrez jamais tenir ce serment. Dès le premier jour, vous m'avez submergée sous un flot de paroles dorées comme vos yeux.

— Sincères, Ebba.

— Momentanément sincères, si vous voulez. Vous m'attiriez et m'inquiétiez. Il a fallu que j'aie à Paris pour comprendre...

— Que j'étais un mauvais sujet ?

— ... La complexité de votre caractère. Voyez-vous, François, tant que l'on n'a pas voyagé, que l'on n'a pas vu d'autres gens, que l'on n'a pas pénétré dans des milieux différents, on ne connaît guère ni ses goûts, ni ses sentiments personnels, encore moins ceux des étrangers. L'atmosphère familiale quelquefois vous protège trop. Elle peut vous empêcher de sentir le contact de la réalité.

Elle annihile parfois vos forces. Je vous aurais épousé l'an dernier, je n'aurais su ni vous plaire, ni vous garder longtemps.

— Et maintenant, vous êtes sûre de vous ? dit-il, taquin.

— Ce n'est pas ce que vous croyez. Mes expériences m'ont appris à comprendre ce qui est essentiel et ce qui est accessoire. Je ne m'achoppe-
rai pas aux différences superficielles qui pourront s'élever entre nous. Je sais que l'amour, pour croître ou même ne pas se flétrir, demande beaucoup de soins, des soins très minutieux. Ce n'est pas de votre amour que je suis sûre, mais du mien.

— Chérie, dit-il en se penchant vers elle.

Ils demeurèrent silencieux. A leurs pieds, la mer faisait entendre son doux murmure de soie que l'on déchire. Une grande paix descendait en eux. Ebba, se rappelant les paroles de Mrs Murray, songeait qu'elle ne négligerait aucun sacrifice pour garder son bonheur. François, évoquant Suzanne Tozel, se disait qu'une culture artificielle pèse d'un bien faible poids en regard de la noblesse d'un cœur sincèrement épris, et que sa vie ne serait pas assez longue pour exprimer à Ebba l'amour qu'elle lui inspirait.

FIN

ALBUMS DE BRODERIE ET D'OUVRAGES DE DAMES

COLLECTION " MON OUVRAGE "

- ALBUM N° 2.** *Alphabets et Monogrammes pour draps, taies, serviettes, nappes, mouchoirs, etc.* 108 pages. Grand format.
- ALBUM N° 4.** *Les Fables de La Fontaine en broderie anglaise et en filet.* 36 pages. Grand format.
- ALBUM N° 5.** *Filet et Milan. (Filets anciens, filets modernes.)* 300 modèles. 100 pages. Grand format.
- ALBUM N° 8.** *La Décoration de la maison.* Ameublements de tous styles, Plus de 100 modèles d'arrangements. 100 pages. Grand format.
- ALBUM N° 9.** *Album liturgique.* 42 modèles d'aubes, chasubles, nappes d'autel, pales, etc. 36 pages. Grand format.
- ALBUM N° 11.** *Crochet d'art pour ameublement.* 200 modèles. 84 pages. Grand format.
- ALBUM N° 11 bis.** *Crochet d'art pour ameublement.* 100 pages de modèles variés. Grand format.
- ALBUM N° 12.** *Vêtements de laine au crochet et au tricot.* 150 modèles, 100 pages. Grand format.
- ALBUM N° 13.** *Toute la layette. Broderie. Tricot et crochet.* 100 pages. Grand format.

Les Albums 1, 3, 7 et 10 sont épuisés.

Chaque album, en vente partout : 8 fr. ; franco : 8 fr. 75.

COLLECTION " AURORE "

- TOUT EN LAINE** (Album n° 1).
TRICOT CROCHET (Album n° 2).
NOUVEAUX LAINAGES (Album n° 3).
LES PLUS JOLIS LAINAGES (Album n° 4).

Chaque album de 36 pages, en vente partout : 3 fr. 75 ;
 franco : 4 francs.

Éditions du "Petit Écho de la Mode", 1, rue Gazan, PARIS (XIV).
 (Service des Ouvrages de Dames.)

La Collection " STELLA "

est la collection idéale des romans pour la famille
et pour les jeunes filles par sa qualité morale
et sa qualité littéraire.

Elle publie deux volumes chaque mois.

La Collection " STELLA "

constitue donc une véritable
publication périodique.

Pour la recevoir chez vous, sans vous déranger.

ABONNEZ-VOUS

L'ABONNEMENT D'UN AN (24 romans) :
France et Colonies : 30 francs.

L'ABONNEMENT DE SIX MOIS (12 romans) :
France et Colonies : 18 francs.

L'ABONNEMENT D'UN AN donne droit à recevoir,
en prime gratuite, *UN RELIEUR MOBILE* cartonné
permettant de relier facilement un volume de la
Collection " STELLA "

Adressez vos demandes, accompagnées d'un mandat-poste
ou d'un chèque postal (Compte Ch. postal Paris 28-07),
à Monsieur le Directeur du *Petit Écho de la Mode*,
1, rue Gazan, Paris (14^e).

